REFLEXIONS SUR LE RIDICULE, ET SUR LES MOYENS DE L'EVITER.

OU SONT REPRESENTEZ les differens Caracteres & les Mœurs des Personnes de ce Siecle.

Par M. l'Abbé DE BELLEGARDE.

Dixiéme Edition corrigée & augmentée.


BIBLIOTECA NAZIONALE V. EMANUE





A AMSTERDAM,
Chez HENRI SCHELTE.
Et se vend
A LIEGE, chez J. F. BRONCART, Marchand-Libraire, en Souverain-Pont.

M. DCCXII.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

CE n'eſt point un Ridicule outré & groſſier, que ces Reflexions combattent; c'eſt un Ridicule delicat, où les Perſonnes les plus polies tombent quelquefois, ſans s'en appercevoir. Il ne ſuffit pas d'avoir le diſcernement fin & exquis; il faut encore s'accoûtumer à faire des reflexions ſur ce qui déplaît dans les autres, & ſur les bizarreries des Hommes. Mais quelque bons que ſoient les modeles qu'on ſe propoſe, ſouvent au lieu de copier ce qu'ils ont de meilleur, on les imite dans des imperfections, qu'il faudroit éviter avec ſoin. Voila la ſource de mille impertinences, où ces copiſtes de mauvais goût tombent à tout propos. Souvent les choſes dont ils s'applaudiſſent, & qu'ils affectent pour ſe diſtinguer, les expoſent au mépris & à la raillerie, parce qu'on entrevoit dans leurs manieres une ſotte vanité, ou une envie démeſurée de plaire & d'effacer tout le monde. C'eſt ce qui fait qu'on a tant de peine à ceder, & à ſe rendre aux raiſons des autres; cependant une opiniâtreté importune à ſoûtenir ſes propres ſentimens, fait dire bien des extravagances: la plûpart des choſes dont on diſpute avec tant de chaleur, ſont frivoles & de nulle conſequence; mais l'on ſe fait un point d'honneur de remporter une victoire chimerique.

Un excés de ſincerité n'eſt pas moins ridicule, qu'un entêtement opiniâtre: on voit des gens d'un certain caractere, qui ont toûjours quelque choſe de chagrinant à dire aux perſonnes qu'ils frequentent. Pourquoi ſe charger de leur donner des conſeils, s'ils ne demandent pas nôtre avis? Nous n'aimons point ceux qui nous parlent de nos défauts. Nous voulons être flatez & applaudis. C'eſt une impertinence de blâmer dans les autres les mêmes défauts qu'on eſt en droit de nous reprocher, & qui ſont plus ſenſibles & plus groſſiers en nous, que dans ceux que nous cenſurons.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

Nous sentons un chagrin inquiet contre ceux qui nous interrompent, quand nous faisons le recit de quelque avanture ou de quelque histoire; nous les regardons comme des gens grossiers & impolis: cependant, si nous n'y prenons garde, nous tombons à tout moment dans le même défaut.

De même, nous souffrons de l'indiscretion de ceux qui viennent écouter des choses que nous disons en confidence à un autre; l'attention qu'ils font paroître à dérober notre secret, nous irrite contre eux. On verra par le détail des défauts des hommes, combien nous devons être attentifs sur nous-mêmes, pour nous garentir du Ridicule.

On a mieux aimé traiter cette matiere par pensées détachées, que de faire de longs Chapitres, ou des Traitez complets, qui eussent peut-être été plus ennuyeux & moins utiles. Le genie François, brusque & impetueux, aime le changement & les matieres nouvelles: de longs discours sur les mêmes sujets l'ennuyent: l'esperance de voir de nouveaux païs, & de faire de nouvelles découvertes, pique sa curiosité.

Ces Reflexions sont nées à differentes reprises, & dans des occasions differentes, en examinant les manieres ridicules, les bizarreries des hommes, & les raisons pourquoi de certaines gens, avec assez de merite, ne plaisent point.

On ne donne point cet Ouvrage au Public comme un Ouvrage d'une extrême consequence; on peut dire cependant qu'il n'y a pas une page où il n'y ait à profiter; la peinture des vices qu'on y critique, servira d'avertissement pour s'en corriger: Celui qui se sent attaqué dans son foible, & qui se voit dépeint au naturel, conçoit un secret dépit contre l'Auteur qui lui montre le flambeau; semblable en cela aux femmes laides, à qui on presente le miroir.

Ceux qui parlent en Public, trouveront peut être dans ces Reflexions, toutes simples qu'elles parois-

Digitized by Google

ſent, de quoi embellir leurs diſcours, qui ſont pour l'ordinaire vuides de ſentimens: ils n'approfondiſſent point les mœurs; ils ne connoiſſent pas aſſez les replis du Cœur humain, ni les mauvais effets des paſſions; ils ne diſent le plus ſouvent que des choſes vagues & generales, qui n'intereſſent perſonne, & qui rallentiſſent l'attention de l'Auditeur: Un trait qui le peint, le réveille.

Les Noms qu'on a citez dans cet Ouvrage, n'ont point de ſujet réel; les vices qu'on y a attaquez, ſont des foibles de l'Humanité, qui conviennent à tous les hommes en general; mais qui ne tombent ſur qui que ce ſoit en particulier.

On trouvera peut-être quelques traits, qui ſemblent rentrer les uns dans les autres, & que les perſonnes peu intelligentes confondront; mais il y a dans les vices & dans les paſſions, des differences delicates, qui ne ſont remarquées que des Connoiſſeurs: il faut, pour les bien développer, les montrer ſous d'autres jours, & avec des circonſtances qui en faſſent connoître le degré, & mieux ſentir le Ridicule. Les temperamens, les humeurs, les conjonctures donnent aux vices de nouvelles attitudes, ſi l'on peut parler de la ſorte; le tour de l'eſprit, les mouvemens du cœur, les affections, les interêts changent la nature des paſſions, qui ſont differentes dans tous les hommes: Ainſi j'ai crû que ces repetitions apparentes étoient neceſſaires pour l'exécution de mon deſſein.



Digitized by Google

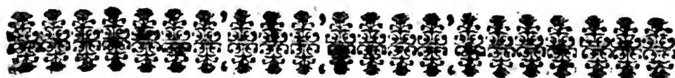


TABLE DES CHAPITRES.

Digitized by Google



REFLEXIONS SUR LE RIDICULE, ET SUR LES MOYENS DE L'EVITER.

ON peut tomber dans le Ridicule avec de l'esprit, du merite personnel, de belles qualitez, de rares talens, si l'on ne sçait pas les mettre en œuvre : Au contraire des personnes qui n'ont qu'un mediocre merite, se font rechercher, & effacent par leur politesse, & par leurs agrémens, les plus beaux Esprits, parce qu'ils ont je ne sçai quoi de dur & de grossier, & des manieres ridicules.

Les hommes sont nez pour la societé ; ainsi la plus utile de toutes les Sciences est celle qui apprend à vivre : Il faut être perpetuellement en garde contre le Ridicule, pour éviter tout ce qui peut rebuter les personnes que nous pratiquons, & diminuer le plaisir qu'elles goûtent en notre commerce.

Les bonnes qualitez contribuent quelquefois à rendre un homme ridicule, quand il n'en sçait pas faire un bon usage ; s'il a de l'esprit & de la vivacité, il veut briller dans les conversations, & reduire tout à son sens ; il exerce un empire tyrannique sur les opinions : son esprit le porte quelquefois à des singularitez bizarres, à des indiscretions dangereuses ; on lui inspire une vanité extravagante, qui le fait apprehender par tout où il se trouve ; car il veut dominer par tout.

Quelque merite qu'ait un homme, il ne faut point qu'il

Digitized by Google

se laisse trop voir : il est peu de gens, qui ne se fassent moins estimer par un long commerce, parce qu'on ne peut pas toûjours se gêner à cacher ses défauts. L'envie de plaire aux personnes que l'on commence à pratiquer, fait qu'on se tient en garde, & qu'on ne se montre que par ses beaux côtez : A mesure que cette envie se rallentit, le soin de cacher ses imperfections diminuë, & l'on se laisse voir à nud, si l'on peut parler de la sorte. Il en est à peu prés comme d'un mari & d'une femme ; les premiers jours de leur mariage, ils ne se montrent l'un à l'autre, qu'avec tous leurs avantages ; mais enfin ils se lassent de cette contrainte ; & c'est le premier pas qu'ils font vers l'indifference, qu'ils ont l'un pour l'autre dans la suite de leur vie.

[On a assez de peine à comprendre pourquoi de certaines gens, dans lesquels on connoît de rares qualitez, ne plaisent point, & pourquoi on ne se sent point piqué de la beauté de certaines femmes ; leurs manieres bizarres, indiscretes, impolies, précieuses, étourdies, détruisent les impressions que leur beauté avoit faites ; les défauts du cœur & de l'esprit empêchent que les agrémens de l'exterieur ne fassent leur effet.]

Il ne faut point s'aveugler sur ses défauts, ni chercher de mauvaises raisons pour s'étourdir, il est aisé de se tromper soi-même, mais on n'en impose point au Public ; c'est un juge éclairé & inexorable. Si l'on prenoit le même soin pour se délivrer de ses passions, que pour les déguiser, on en gueriroit. Je ne sçai lequel vaut le mieux, ou un soin excessif de se cacher, ou l'indolence de certaines gens, qui se montrent toûjours par leur foible ; ils se laissent vaincre par la nonchalance de la paresse : la peine qu'il y a à se défaire d'une passion dominante, ou du moins à la dissimuler, l'emporte souvent sur l'amour de la gloire & de la fortune, quelque vives que soient ces passions.

[Il est certain que tout le monde a ses foiblesses, c'est un malheur attaché à l'humanité ; mais il ne faut pas que les autres en souffrent : la principale étude d'un honnête homme doit être à se défaire de ses vices, ou du moins à les cacher : ce qu'on appelle un grand merite, n'est quelquefois qu'une grande habileté à empêcher que ses imperfections ne paroissent.]

☞ Combien d'hommes passent dans le monde pour des genies sublimes, parce qu'on ne les a point approfondis ? Com-

Digitized by Google

bien de femmes ont la reputation d'être modestes & regulieres, parce qu'elles ont l'adresse de cacher leurs intrigues, & qu'on ne prend pas la peine de les démêler ? *Flavie* est morte dans la reputation de Vestale ; si elle eût emporté sa cassette en l'autre monde, on la regarderoit comme un modéle de pruderie : Elle avoit toûjours caché ses petits commerces avec une adresse extrême ; mais des billets qu'elle a oublié de brûler, ont revelé indiscretement des mysteres qu'on avoit ignorés jusqu'à sa mort. *

L'estime publique est souvent plûtôt un effet du hazard, que d'un veritable merite : il faut de l'adresse & du bonheur pour se faire une grande reputation, & pour la conserver : l'Homme est un composé de bonnes & de mauvaises qualitez ; voila le plan sur lequel on doit travailler, pour se faire au goût du monde : qu'il ménage ses talens, & qu'il les dévelope si à propos, que jamais on ne s'en dégoûte. Ce qui ébloüit d'abord, fait bientôt moins d'impression, & rebute un peu aprés. On perd quelquefois l'estime des hommes, sans que les bonnes qualitez qui l'avoient meritée, soient diminuées. Un commerce trop frequent avec les mêmes personnes, fait qu'on se dégrade d'un certain air de dignité, que la retraite & le serieux donnent à ceux qui se montrent plus rarement. [Leur premier abord nous avoit saisis ; mais à mesure qu'on les pratique, leurs rares qualitez nous touchent moins.]

¶ Le desir de plaire est naturel ; tous les hommes tâchent de se rendre agréables aux personnes qu'ils voyent souvent, ou de meriter leur estime : ceux qui exercent les emplois les plus vils & les plus bas, veulent avoir la gloire d'y réüssir. Mais quoi que tous cherchent avec beaucoup de soin ce qui peut donner de la distinction, ou de la politesse ; il en est trespeu qui y parviennent, parce qu'ils ignorent la route qu'il faut tenir ; le moyen le plus court ce seroit de remarquer dans les personnes de merite, ce qui les distingue du commun ; & dans celles qui ne plaisent point, ce qu'elles ont de rebutant. L'Ecole du monde, si on en sçavoit profiter, est plus capable, que toute autre chose, de former l'esprit, & de donner cette teinture de politesse, qu'on n'acquiert qu'en voyant souvent des personnes polies, & se reglant sur leur modele.

Peu de gens s'appliquent à connoître leurs défauts ; cette

vûë les importune & blesse leur vanité : ils se flatent souvent d'avoir de bonnes qualitez qu'ils n'ont point en effet ; ils en ont même de toutes contraires, & ils sont bien éloignez de leur compte : ils disent d'un ton affirmatif qu'ils sont doux, complaisans, faciles ; & souvent ce sont des personnes brusques, dures, & sans égards.)

DE L'IMPOLITESSE.

L'IMPOLITESSE n'est pas un défaut unique ; elle est l'effet de plusieurs vices ; c'est quelquefois une ignorance grossiere des bienséances, ou une indolence stupide, qui empêche qu'on ne rende aux autres ce qu'on leur doit ; c'est une malignité chagrine, qui fait qu'on est toûjours dans la disposition de s'opposer à tout ce qui peut leur faire plaisir ; c'est la suite d'une sotte vanité, qui n'a d'égards pour personne ; d'une humeur fiere & bizarre, qui se met au-dessus des regles de la vie civile, ou d'un esprit noirci de la melancolie, qui trouve du ragoût à brusquer les gens, & à les desobliger.

L'Impolitesse est peut-être de tous les vices celui qui rend un homme plus méprisable, & qui lui attire plus de mauvaises affaires ; on lui pardonne ses foiblesses, on excuse même les brusqueries & les emportemens qui lui échappent ; mais l'Impolitesse est une espece d'habitude, dont on souffre à tous momens ; elle pique jusqu'au vif quand elle est mêlée de sang froid, parce qu'alors elle marque du dédain, ou du mépris ; c'est ce qu'on ne pardonne jamais, on a toûjours assez bonne opinion de soi, pour croire qu'on merite d'être ménagé.

Les grossieretez malhonnêtes que se permettent quelquefois des personnes d'une qualité distinguée, revoltent tout le monde contre eux, & sentent une mauvaise éducation : ce qui fait que les jeunes gens se donnent ces libertez, c'est la facilité qu'ils trouvent à fournir à de pareilles conversations ; cette facilité les rend paresseux ; mais elle rebute les personnes délicates : elle leur gâte le goût à eux-mêmes, & les jette dans des familiaritez honteuses, & qui blessent le respect que des gens de qualité se doivent les uns aux autres, & à eux-mêmes.

[Eſt-ce pour faire le bel eſprit & l'agreable, que *Fadius* parle avec tant de liberté de ſes défauts, & des défauts de ſes voiſins; qu'il jette leurs gans & leur chapeau; que quand il veut parler à quelqu'un, il lui donne un grand coup de coude pour le réveiller, ou pour lui donner le ſignal qu'il a quelque choſe à lui dire? Il eſt vrai, *Fadius*, que vous êtes d'une grande maiſon, & que votre nom eſt bien marqué dans l'Hiſtoire; mais les vertus de vos Ayeux doivent-elles vous diſpenſer d'être honnête & poli? vous donnent-elles un droit de faire le fanfaron, de bruſquer les gens, de les déſobliger brutalement, & ſans avoir d'égards pour perſonne?]

Il ne faut pas s'étonner que les jeunes gens ſoient ſi groſſiers & ſi impolis; la politeſſe eſt un aſſemblage de diſcretion, de civilité, de complaiſance, de circonſpection, & d'une modeſtie, accompagnée d'un air agréable, qui ſe répand ſur tout ce que l'on dit & ſur tout ce que l'on fait: Ils ne ſont ni diſcrets, ni civils, ni complaiſans: ils ont tous les vices oppoſez, & ils ne ſongent point à s'en défaire: leurs paroles & leurs actions ont je ne ſçai quoi de dur & de feroce: l'air guerrier ne les quitte point: il ſemble qu'ils aillent toûjours à l'aſſaut.

☞ Il faut de la gêne & de l'attention ſur ſoi pour éviter les défauts de l'Impoliteſſe; c'eſt ce qui fait que les jeunes gens qui ne ſuivent que leur humeur & leur caprice, & qui vivent ſans reflexions, ſont brutaux & impolis; qu'ils n'ont nuls ménagemens pour les femmes; que c'eſt parmi eux une eſpece de merite de les bruſquer, de les mépriſer, d'en faire de cruelles peintures contre la raiſon & contre la verité: bien loin de les reſpecter comme ils le doivent, ils ſe font honneur de les inſulter, & ils s'en vantent comme d'un bel exploit. Quelles mœurs! quelle ferocité! *

C'eſt un caractere bien fade, que celui de certaines gens, qui font métier de dire des douceurs à toutes les femmes. On eſt obligé d'être civil & honnête à leur égard: mais celles qui ont quelque diſcernement, n'ont que du dégoût pour ces inſipides adorateurs, qui prodiguent leur encens indifferemment à tous les beaux viſages. Les jeunes gens de ce ſiecle ſont aſſez revenus de cette ridicule oiſiveté, leurs mœurs ſont plus agreſtes que flateuſes; ils ont plus à craindre l'impoliteſſe & l'incivilité, qu'un excés de complaiſance, & trop d'attachement pour les femmes.

Digitized by Google

Il faut faire l'honneur à ceux qui nous parlent, de les écouter, & de leur répondre à propos : mille gens laissent trop entrevoir leur distraction, & l'inquietude où ils sont : on voit sur leur visage l'impatience qu'ils ont de vous quitter, & l'ennui que votre discours leur cause : au lieu d'être attentifs à ce que vous leur dites, ils n'ont d'attention que pour épier le moment de deserter, sans donner le temps d'achever ce que l'on a commencé à leur dire. Si on en croit l'empressement de *Theobalde*, il a toûjours les plus importantes affaires du monde ; tous les momens qu'on lui dérobe, sont precieux ; il ne vous répond que negligemment, & il vous ménage si peu, que de vous laisser appercevoir que vous lui êtes incommode, & qu'il vous regarde comme un fâcheux.

Les Provinciaux & les personnes qui manquent d'esprit, écoutent dans une conversation avec une attention imbecille, & n'osent parler : on leur est souvent obligé de leur silence ; il vaut mieux qu'ils se taisent, que de parler de leurs Fermiers, de leurs chiens, de leur bonne jument, de leur chasse, de courre un liévre, du nombre des perdrix qu'ils ont tuées dans un Automne, tant de grises, tant de rouges ; ils en disent presque les noms. Cette critique ne regarde que ceux qui ne sont point sortis de leur Province, & qui n'ont nul usage du monde.

Le moyen que des personnes raisonnables, & qui ont quelque teinture de politesse, ne s'ennuyent pas dans la plûpart des conversations ? on n'y trouve que de mauvais Plaisans, qui ne debitent que des fadaises ; des médisans qui déchirent sans misericorde la reputation des uns & des autres ; des esprits steriles, qui ne fournissent rien ; des gens superficiels, ou tournez à la bagatelle, qui ne peuvent soûtenir une conversation polie, & qui roule sur des matieres serieuses ; des personnes préoccupées de leur propre merite, & qui n'approuvent que ce qui a quelque rapport à eux-mêmes. Les plus incommodes de tous sont ceux qui veulent toûjours contredire, & qui se declarent d'abord contre ce que les autres avancent : ils ne sont pas toûjours sûrs de leurs propres sentimens ; ils ne contredisent que pour avoir le plaisir malin d'être d'une opinion contraire.

¶ Donnez-vous bien de garde de découvrir votre sentiment avant que *Mursaut* ait dit le sien ; & quand il aura pris

ſon parti, ne vous y oppoſez pas, ſi vous ne voulez vous faire une querelle perſonnelle. Il n'a jamais été de l'avis de perſonne; toûjours diſpoſé à prendre la negative de ce que les autres avancent, il défend les choſes les plus indifferentes avec la même chaleur, que s'il s'agiſſoit du ſalut de la Republique; ce n'eſt pas qu'il y prenne aucun interêt; ce n'eſt que pour contredire: ceux qui connoiſſent ſon foible, & qui veulent s'en divertir, lui donnent le temps de jetter tout ſon feu; un moment aprés ils propoſent la même matiere, comme s'ils étoient de ſon ſentiment; mais ſoit qu'il l'ait oublié, ou que ce ſoit par pure bizarrerie, il dit préciſément le contraire de ce qu'il avoit ſoûtenu avec beaucoup d'emportement: c'eſt une vraye comedie.)

[Ce n'eſt pas un bon moyen de ſe faire ſouhaiter dans les compagnies, & de gagner l'eſtime & l'affection des gens. La plûpart des gens qui s'aiment beaucoup, & qui ſont idolâtres de tout ce qu'ils penſent, veulent qu'on ait de la déference pour ce qu'ils diſent, & ſont au deſeſpoir, quand on n'en eſt point touché, ou qu'on leur fait ſentir durement, que ce qu'ils diſent, ſont des bagatelles, qui ne meritent pas d'être écoutées. Pour moi, je vous l'avoüe, je tremble toutes les fois que je ſuis obligé de parler, ou d'ouvrir un avis, ou de faire un recit devant *Lycandre*; il vous dit bruſquement, *cela eſt faux*; ſans attendre que je lui explique mes raiſons, il inſinuë que mon avis eſt ridicule; que la nouvelle que je recite, n'eſt ignorée de perſonne, & qu'il la ſçait depuis long-temps: je le preſſe d'en dire quelque circonſtance; mais il ne ſçait pas ſeulement de quoi j'ai voulu lui parler. *Lycandre* & ſes pareils devroient ménager les gens davantage, & n'avoir pas tant de préſomption de leur ſuffiſance, de peur qu'on ne les accuſe d'être fiers, mépriſans, hautains & impolis.

C'eſt une incivilité impardonnable d'interrompre celui qui fait un recit: il vaut mieux qu'il manque en quelque circonſtance de l'hiſtoire que de le redreſſer, s'il ne demande pas notre avis: ou de témoigner qu'on ſçait, il y a long-temps, une nouvelle qu'on veut nous apprendre. Pourquoi refuſer à un homme le plaiſir qu'il auroit, en croyant nous dire une choſe que nous ignorons?

On n'a gueres de peine à comprendre pourquoi l'entretien des jeunes gens eſt ſi fade & ſi inſipide; l'agrément que la

Digitized by Google

jeunesse donne, ne peut les soûtenir contre la dureté & l'extravagance de leurs manieres: les charmes de l'exterieur font moins de plaisir à la longue, que l'impolitesse ne cause de dégoût.

La familiarité avec les femmes qui ont du merite & de la beauté, est dangereuse; mais il ne faut pas, pour cela, manquer à la civilité qu'on leur doit : c'est par là qu'on les dédommage en quelque maniere de la dépendance, où les Loix les ont assujetties; aussi elles sentent vivement l'injure qu'on leur fait, en leur manquant de respect, & elles se vengent quand elles en trouvent l'occasion.

☞ Les femmes se contemplent dans leurs miroirs par d'autres yeux que les autres ne les regardent. Leur imagination leur y fait voir mille agrémens qu'elles n'ont pas en effet. Il ne faut point prendre le soin de les détromper; cette matiere est délicate : Pourquoi voulez-vous ôter à *Clariane* le plaisir qu'elle a de croire qu'elle est aimable & jolie? Vous ne la persuaderez pas du contraire avec toute votre rhetorique; mais vous vous ferez sûrement haïr. *

[J'ai entendu *Nicomede*, dire d'une femme, assez haut pour qu'elle pût l'entendre, qu'elle étoit laide. Le même homme parloit des galanteries de *Belinde* devant elle, il citoit le nom de ses amans, & faisoit le détail des rendez-vous qu'elle leur donnoit, comme s'il eût été de la confidence, ou que quelque genie l'eût inspiré. Est-il possible que des gens de qualité soient capables d'une si grande bêtise?]

On a de la peine à ceder, quand on croit avoir raison; cependant il vaut mieux ceder, que faire paroître une opiniâtreté importune à soûtenir ses sentimens. La plûpart des choses dont on dispute, sont frivoles & de nulle consequence; pourquoi se faire un point d'honneur de remporter la victoire, & d'amener tout le monde à notre sentiment? laissons-leur le plaisir de croire qu'ils pensent juste, & qu'ils ont raison.

C'est manquer de civilité & de politesse, que d'écouter ce qu'on ne nous dit pas. Ces personnes qui sont si attentives à deviner ce qu'on a envie de leur cacher, sont fort incommodes dans le commerce, & ils s'attirent la haine des gens, s'ils divulguent des secrets qu'ils ont dérobez de la sorte.

[Mais c'est bien pis, quand ils croyent deviner ce que les autres se disent en confidence, & qu'ils debitent ce qu'ils ont

imaginé, comme s'ils avoient été du mystere. Je sçai de bonne part, vous dit *Balsamon*, qu'un tel est des amis particuliers de *Belise*, & qu'elle a pour lui une aveugle complaisance : Si je vous disois, *ajoute-t-il d'un ton haut & décisif*, tout ce que je sçai sur ce chapitre, vous verriez que je suis bien instruit de toutes ses démarches. La verité est, que *Balsamon* n'a jamais vû *Belise*, & qu'il ne connoît aucun de ceux qui sont en commerce avec elle.]

¶ On trouve tous les jours dans le monde, des personnes de ce caractere, qui vous viennent dire des faussetez d'un air mysterieux, comme s'ils vous apprenoient de grandes nouvelles : Ils ne manquent pas d'appuyer leur recit par le suffrage de quelque homme de merite, pour donner plus de poids à ce qu'ils racontent; Cet homme est dans un moment cité par tout, comme s'il étoit effectivement l'auteur de ces nouvelles, qui ne sont que de pures chimeres.)

Les hommes ont naturellement envie de se distinguer, & d'effacer tous les autres : Voila ce qui fait que l'on sort si mal-content de la plûpart des conversations. Chacun songe à soi, & à faire paroître son esprit autant qu'il peut ; on se soûleve contre ceux qui veulent primer, & qui s'emparent absolument du bureau ; c'est une espece de tyrannie qu'ils veulent exercer sur les esprits : on ne les haït gueres moins que ceux qui veulent dominer seuls dans une Republique. Il faut s'accommoder à la portée des personnes que l'on frequente, & faire tomber adroitement le discours sur des matieres qui leur conviennent. C'est un bon moyen de plaire, que d'écouter les autres avec plaisir, & sans jalousie, & de leur donner des ouvertures pour développer leur esprit.

☞ C'est la marque d'un genie sublime, que de ne se pas soucier de passer pour un grand esprit ; de parler de bagatelles avec des gens mediocres, quoi qu'on ait mille belles choses à dire sur toutes sortes de sujets ; de se proportionner tellement au genie & au caractere de ceux que l'on pratique, qu'ils croyent être de niveau avec vous ; Ils sont charmez de vous & d'eux-mêmes, quand ils croyent entrevoir cette égalité qui flate infiniment leur amour propre ; il faut avoir bien de l'esprit pour sçavoir se démonter de la sorte, & un grand fond de modestie pour ne se pas soucier d'effacer les autres, quand on le peut, ni de se parer de ses beaux talens. *

[Quand *Baldus* vient vous rendre visite, il commence

la conversation dès l'antichambre ; il parle haut, & tout d'une suite ; il ne se met pas en peine qu'on l'écoute, il veut parler : il faut être habile à trouver le moment qu'il tousse, ou qu'il se mouche, pour entrer dans la conversation, & pour pouvoir dire quelques paroles à la dérobée. J'ai vû des gens qui composent avec lui, & qui lui demandent d'abord, combien de temps il veut ennuyer la compagnie ; il se declare ; on tire une montre, & on l'oblige de s'en tenir aux conventions.]

On ne peut s'empêcher d'avoir du chagrin contre ceux qui nous manquent de parole, mais il est plus honnête & plus genereux de dissimuler son dépit, que de faire de l'éclat ; ce qui se presente d'abord, c'est l'envie de les quereller ; on leur reproche avec des termes aigres & offensans, la faute qu'ils ont faite. Ne vaut-il pas mieux leur insinuer doucement, qu'ils ont manqué à leur devoir, & que nous sommes touchez de leur procedé ? Les reproches trop imperieux, loin de contribuer à ramener les gens à leur devoir, les revoltent assez souvent, ☞ parce que l'on veut toûjours avoir raison, ou du moins on ne veut pas être trouvé en faute ; c'est une situation douloureuse pour l'amour propre, que d'avoir à se justifier de quelque chose que la conscience nous reproche ; mais il faut être bien impoli & bien cruel pour insulter à un homme, qui a fait une sottise, & de témoigner une joye maligne de son embarras ; c'est comme si l'on donnoit un coup de perche à un homme qui se noye. *

¶ Il y a cependant des rencontres, où il est bon d'insinuer à un homme, qui s'égare & qui fait une faute de consequence, qu'il devroit un peu prendre plus garde à sa conduite. Ce rôle demande de grandes précautions, pour ne rien faire contre le caractere d'un honnête homme, & contre la politesse. Il faut étudier le goût des gens, pour s'insinuer dans leur esprit, afin que les avis qu'on leur donne, fassent leur effet, sans les chagriner.)

A moins que d'avoir beaucoup d'esprit, le changement de fortune change les mœurs, & altere les sentimens. Ceux qui n'auroient point d'ambition dans une fortune mediocre, deviennent quelquefois insolens, quand ils se trouvent dans une plus grande élevation, qui ne sert qu'à mettre au jour leurs extravagances, & à les faire mépriser de tous ceux qui n'attendent rien de leur credit. *Cliton* avoit peu de bien ; il

Digitized by Google

étoit doux, civil, poli, flateur, caressant : il a herité ; il est devenu hautain, fier, dédaigneux ; il méprise ses anciens amis ; il ne les connoît pas, il ne les voit pas, il a oublié leurs noms & le sien propre : ce n'est plus le même homme ; ce sont deux *Clitons*. ☞ Au contraire, des gens chagrins, épineux, intraitables, dans la mauvaise fortune, deviennent commodes, faciles, insinuans dans une situation plus heureuse. *

On n'oblige pas toûjours les gens, en leur rendant de bons offices ; il faut que les bienfaits soient assaisonnez. *Cleonte* m'a servi dans une affaire, où j'ai eu besoin de son credit : je lui suis obligé de la chaleur qu'il a fait paroître pour mes interêts ; mais depuis ce temps-là il parle éternellement de ce qu'il a fait pour moi, & sans avoir envie de me le reprocher, il ramene à tout moment la conversation sur cette matiere. *Vous souvient-il de ce que je fis pour vous dans cette occasion ? Je vous tirai d'un pas bien glissant.* C'est perdre le prix d'un bienfait, que d'en parler, & de s'applaudir des démarches qu'on a faites pour ses amis. Mais celui qui a reçû un bon office, doit en conserver éternellement la memoire, & ne point rougir de rencontrer les yeux de son bienfaiteur.

¶ Une secrete fierté, qui est naturelle à tous les hommes, dans quelque rang qu'ils soient nez, fait qu'on a de la peine à demander. C'est un fort grand supplice à une ame genereuse, de se voir reduite à implorer le secours d'autrui : Il faut donc, autant qu'on peut, adoucir ce chagrin, & prendre garde à ne pas l'augmenter par une maniere rebutante. C'est une extrême impolitesse de laisser entrevoir, sur un visage mal-content, le regret qu'on a de faire plaisir.)

Il est ridicule que des hommes s'ajustent, & se parent comme des femmes ; ils doivent aussi éviter d'être crasseux & malpropres. Un exterieur trop negligé donne de mauvaises impressions de la personne, & lui fait perdre une partie de son merite. Un homme qui a bon air & bonne grace, dispose les gens à recevoir plus favorablement ce qu'il a envie de leur insinuer : la bonne mine & le bel exterieur préviennent en faveur de celui qui parle ; on écoute avec moins de plaisir un homme negligé & en desordre.

Se fâcher à tout moment, être toûjours sur *le qui-vive*, est la marque d'un petit genie, ou de peu de politesse, ou d'une éducation basse. Les ames nobles & élevées ne se laissent

Digitized by Google

pas émouvoir, & ne sortent point de leur assiette ordinaire pour des bagatelles. Les personnes polies excusent aisément les foiblesses, & les grossieretez des autres, & ne font pas semblant de s'appercevoir des petites incongruitez qui pourroient les aigrir, ou d'entendre les paroles desobligeantes qu'on leur dit. Il est impossible de vivre long-temps dans le monde, sans avoir bien des sujets de se plaindre de l'impolitesse des hommes : mais ceux qui ne veulent rien passer aux autres, & qui sont trop formalistes, sont souvent plus impolis, que ceux dont ils se plaignent.

Si l'on vous brusque ; si l'on vous parle d'une maniere fiere & hautaine, ne répondez pas sur le même ton. Le moyen de déconcerter les personnes fieres, est de leur parler sans s'émouvoir. Cette retenuë est la marque d'une ame qui se possede ; & ce contraste fait encore plus paroître le ridicule de l'emportement de ceux qui vous offensent. Laissez aux autres dire toutes les sottises qu'ils voudront, mais n'en dites point.

☞ Le malheur est, que personne ne veut ceder ; on croiroit se faire tort, & se deshonorer, si l'on écoutoit d'un air tranquille & indolent les duretez que les autres nous disent ; on leur répond d'un ton aigre & animé ; ces reparties pleines de chaleur & d'emportement sont une musique bien desagréable pour ceux qui composent le cercle, & qui n'ont que faire de nos démêlez : il faudroit au moins avoir la discretion de ne se quereller que tête à tête, & ne pas assembler le quartier pour être témoin de nos extravagances. *

Je ne prétens pas qu'on ait une complaisance fade pour tout ce que disent les autres, & qu'on leur applaudisse niaisement. La contrarieté des sentimens est quelquefois necessaire pour réveiller la conversation : mais il faut prendre garde que la dispute ne s'échauffe trop. *Eutyme* propose ses sentimens comme des décisions ; il faut absolument être de son avis, ou se quereller.

Un excés de sincerité est quelquefois aussi dangereux, qu'une complaisance trop molle & trop étudiée. Vous devenez l'effroi de toutes les conversations, par la liberté que vous vous donnez de dire, en face, aux gens tout ce que vous pensez d'eux. Pourquoi vous chargez-vous de leur donner des conseils, s'ils ne demandent pas votre avis ? C'est un moyen sûr de vous faire haïr ; on ne se soucie pas d'être redressé ; on veut être flaté & applaudi.

Digitized by Google

[Je connois un homme, qui n'aborde jamais les gens, que pour leur annoncer quelque mauvaise nouvelle ; s'ils ont parlé en public, il leur dit en face, que leur discours n'a pas été bien reçû ; il leur insinuë qu'on se plaint de leur conduite, & qu'on a découvert quelque chose qui les deshonore. Prenez garde à cela, *leur dit-il en se radoucissant*, le monde crie, & censure vos actions : Ce n'est pas un veritable zele qui le guide, & qui le fait parler de la sorte ; c'est une pure jalousie, & un plaisir malin qu'il trouve à vous chagriner.]

☞ Mais c'est le comble de l'impolitesse que de parler aux gens de leurs défauts naturels ; pourquoi dire à une femme qu'elle a la taille contrefaite ; à celle-ci, qu'elle a trop d'embonpoint ; à celle-là, qu'elle est trop maigre, & tout d'une venuë ; qu'une autre se farde, & qu'elle achete sa beauté chez les Droguistes ? Ces reproches leur font plus de dépit, que si on les accusoit d'avoir empoisonné quelqu'un. De même il ne faut point faire sentir aux hommes leur foible sur les talens de l'esprit ; il n'y a point de Prédicateur si mediocre, qui ne se flate de charmer son Auditoire ; ni d'Avocat si décrié au Barreau, qui ne cherche dans les yeux de ceux qui l'écoutent, des applaudissemens que tout le monde lui refuse ; laissez-les dans une erreur si douce, qui ne fait tort à personne, & qui leur fait couler la vie avec plus d'agrément. *

C'est souvent une incivilité de parler bas en conversation : ceux qui sont exclus de ces mysteres, ont droit de soupçonner qu'on parle d'eux, ou qu'on les méprise. *Lycas* s'approche toûjours de *Cleandre*, dans tous les lieux où il le trouve, & lui parle sans cesse à l'oreille : si quelqu'autre interroge *Lycas*, il lui répond negligemment, & sans le regarder : pour ménager *Cleandre* dont il attend de bons offices, il se met au hazard d'offenser toute une compagnie.

Personne n'est obligé de donner des fêtes, ou des repas, on ne voit point de loi qui l'ordonne ; mais quand on le fait, il faut le faire de bonne grace. Ne laissez pas entrevoir sur un visage inquiet & mal-content, le chagrin que vous avez de faire de la dépense. Il ne faut pas compter les morceaux des conviez, ni combien de fois ils demandent à boire. ☞ On sort indigné d'un festin, où la lesine est mêlée avec la magnificence ; une épargne mal entenduë & à contre-temps

Digitized by Google

deshonore celui qui donne le repas, & empoisonne la joye de l'assemblée. *

Lorsqu'on est à table, il faut éviter avec soin tous les discours qui peuvent causer quelque dégoût aux conviez. C'est une impolitesse de parler de certaines maladies dégoûtantes, de remedes, de Medecins; toutes ces choses font naître des idées, qui font soûlever le cœur, & qui amortissent l'appetit. Il ne faut point non plus parler de certains Insectes, dont les personnes delicates ne peuvent souffrir la vûë, ou l'idée.

Un malade amuse son chagrin, & se soulage, en parlant de son mal; l'attention qu'on lui donne, le console, elle émousse en quelque maniere la vivacité de sa douleur; mais il ne faut pas qu'il abuse de la complaisance de ceux qui veulent bien l'écouter, ni qu'il tombe dans un détail trop exact des circonstances de sa maladie, & du succés de ses remedes.

A parler en general, il ne faut jamais se permettre la raillerie; ceux qui font semblant de la souffrir, en enragent au fond du cœur. Il faut avoir bien de la force d'esprit, pour vouloir être raillé devant des personnes que l'on estime. Mais de quelle adresse & de quelle souplesse d'esprit n'a-t-on pas besoin pour assaisonner tellement les railleries, qu'elles ne puissent blesser personne, ni aigrir ceux sur qui elles tombent? Les esprits tournez à la raillerie ne peuvent gueres esperer de conserver long-temps leurs amis. ¶ Ils aiment mieux s'exposer à les chagriner, que de retenir un bon mot, qui fera rire pour un moment ceux qui l'écoutent, mais qui causera une blessure mortelle dans le cœur de la personne interessée.]

☞ Les plaisanteries, si elles ne sont bien ménagées, font à peu prés le même effet: Il est difficile de soûtenir le rôle de Plaisant, on s'expose par là, à se faire des affaires, & à tomber dans le ridicule: Il faut du discernement pour démêler ce qui pique, d'avec ce qui est fade; les plaisanteries rebutent, quand elles sont amenées de trop loin; il ne faut jamais plaisanter des gens, si l'on n'est bien sûr qu'ils le trouvent bon; encore ne faut-il gueres s'y hazarder; souvent ceux qui font semblant de rire, enragent dans le fond du cœur; une parole plaisante qui échappe, cause de grands chagrins, & traîne aprés soi de longs repentirs; c'est se faire, de gayeté de cœur, des ennemis pour un mot. *

Il n'y a point de rôle plus difficile, ou qui demande des égards plus delicats, que celui de Censeur. Quelque bonne

Digitized by Google

mine qu'on fasse, on n'aime gueres ceux qui critiquent notre conduite, ou nos Ouvrages. On s'expose à de grands chagrins, en s'érigeant en pedagogue, & l'on est souvent mal payé des avis qu'on donne aux autres. Pourquoi s'ingerer à redresser des gens, sans sçavoir s'ils le trouvent bon? & pourquoi s'attirer, sans necessité, des brusqueries dont ils ne sont pas toûjours les maîtres, quand on les attaque par des endroits si sensibles?

☞ Quand nos amis font des fautes, qui peuvent avoir de mauvaises suites, il est du devoir de les en avertir; ce pas est glissant, mais il ne faut pas refuser ses conseils à ceux qui en ont besoin; on prend quelque détour, on enveloppe, sous des paroles pleines de tendresse, un avis qui pourroit chagriner, si on le donnoit d'une maniere dure & impolie; on avertit une personne qui s'égare, du peril où elle est; on lui represente qu'elle ne prend pas assez garde à sa conduite, & qu'on entrevoit mille choses dont le monde murmure & se scandalise: Pour bien soûtenir ce caractere, il faut connoître le temperament des gens, & le ménager; il faut adoucir une reprimande par des termes caressans & enjoüez; ou elle ne fait qu'effaroucher, au lieu d'avoir un bon effet. *

Ce n'est gueres par l'envie qu'on a de corriger les gens, ou de les rendre meilleurs, qu'on les censure; c'est pour prendre un ascendant sur eux, & pour montrer une superiorité de genie; voila justement ce qui les revolte. Au lieu de témoigner de la douceur, & de prendre un air modeste & insinuant, en avertissant les autres de leurs fautes; on laisse entrevoir de la vanité, du chagrin, ou une secrete complaisance de se croire exempt des imperfections qu'on reprend dans les autres.

On n'est gueres obligé aux gens qui ne nous viennent voir, que pour nous quereller; qui pendant toute une visite, ne nous disent pas une seule parole obligeante, & qui se font un plaisir malin d'attaquer notre conduite, & de nous faire entrevoir nos défauts.

Ne vaut-il pas mieux garder le silence, que de dire du mal de son prochain, & de faire paroître de l'esprit aux dépens de la reputation des autres? Un honnête homme ne doit jamais se licentier à dire du mal des femmes: c'est être brutal, que de leur reprocher en face, des vices personnels, la legereté de leur esprit, ou quelque fâcheuse avanture de

leur vie ; de laisser échapper des paroles qui ressentent l'injure, ou le mépris. C'est une éloquence usée, que de plaindre leurs disgraces, & d'en témoigner une compassion étudiée, pour mieux joüer la comedie, & pour cacher le poison de la médisance.

Je trouve qu'il y a une espece de cruauté à dire devant des gens, des paroles desobligeantes, qui les chagrinent, & qui les déconcertent. Un mot malicieux fait quelquefois plus de dépit, qu'une affaire de consequence. Ces sortes de bagatelles troublent la joye, ruïnent la douceur de la societé, empoisonnent la vie, & ont tres-souvent de fâcheuses suites.

On ne peut gueres s'empêcher de remarquer certains défauts, qui sautent aux yeux : mais il ne faut pas toûjours faire semblant de les voir ; encore moins faut-il en parler, ou les reprocher incivilement à ceux qui y sont tombez : C'est faire l'important & le precieux, que de ne pouvoir souffrir les imperfections & les sottises des autres. Cette fausse delicatesse est souvent la marque d'un petit esprit, ou d'une grande présomption.

¶ Ceux qui sont si clair-voyans sur les moindres défauts de leurs voisins, & qui ont la dureté de les leur reprocher incivilement, se regardent eux-mêmes avec beaucoup de complaisance, & ne manquent gueres à se donner pour modeles : Si on les censuroit avec la même severité, qu'ils ont pour les autres, on auroit peut-être des reproches plus legitimes à leur faire : mais il ne faut point user de represailles : l'incivilité qu'ils commettent en nous attaquant, ne nous donne point droit de les attaquer, ni d'être impolis à leur exemple.)

Une maniere delicate de reprendre ceux qui font des fautes, est de le faire en general, & sans s'adresser directement à la personne qui s'est oubliée, pour lui en épargner la confusion. Cette maniere détournée fait plus sûrement son effet ; elle redresse, sans avoir l'aigreur de la reprimande. Si la faute n'est pas de consequence, il vaut mieux faire semblant de l'ignorer, que la relever : mais si elle est de telle nature, que le devoir, la bienséance, l'amitié obligent d'en avertir celui qui s'égare ; il faut le faire avec toutes les précautions & tous les adoucissemens qu'il est possible d'y apporter.

Les hommes doivent, en quelque façon, avoir plus de

Digitized by Google

soin de se rendre agréables, que de se rendre habiles. De quelle utilité leur est une érudition profonde, si leurs manieres sont rebutantes? C'est acheter trop cher quelques bonnes choses qui leur échappent de temps en temps, que d'essuyer leur bizarrerie. ☞ Un homme enyvré de sa Science, croit que tout le monde le regarde comme le Phœnix des beaux esprits; il ne fait pas une démarche, il ne dit pas une parole, qu'il ne laisse entrevoir combien il est content de lui-même; & le mépris qu'il a des autres, fait qu'il les regarde avec un air de compassion. De quelle utilité est pour le commerce du monde, une érudition si sauvage, & qui inspire tant de présomption? Ne seroit il pas plus avantageux de sçavoir moins, & être plus honnête homme? *

[J'ai de la peine à deviner, pourquoi les personnes nourries dans les Colleges sont pour l'ordinaire peu complaisantes & impolies: la Science qu'ils y puisent, ne devroit point faire un si mauvais effet sur leur esprit, qu'elle gauchit, au lieu de le redresser: Je croi que l'habitude qu'on y a de disputer toûjours, & de se dire des injures en Latin, les rend feroces, & incapables de ceder & de plier leurs sentimens, pour s'accommoder à celui des autres.]

Ce qui fait que les Sçavans de profession sont si peu au goût des gens polis, c'est qu'ils n'étudient point le monde, & qu'ils ne consultent que leurs livres; une application continuelle, à ce qu'ils ont lû, les rend distraits, & les enfonce dans eux-mêmes: A peine écoutent-ils ce qu'on leur dit; ils ne répondent que d'une maniere languissante; les entretiens ordinaires ne leur paroissent pas assez relevez pour meriter leur attention: Ne vaudroit-il pas mieux sçavoir moins de Grec, moins de Latin, & ne pas s'enterrer avec les morts, pour apprendre à converser parmi les vivans?

¶ Il est assez ordinaire de vouloir faire le Pedant, quand on croit sçavoir quelque chose: on cite à tout propos des termes de l'art, qu'on estropie, où que l'on place mal: si quelque autre s'ingere à en parler, on lui impose silence d'un ton de Docteur, avec des éclats de rire, pour faire paroître son ignorance. Cette maniere de se faire valoir, aux dépens des autres, est tres-impolie, & n'attire que du mépris, au lieu des loüanges que l'on recherche; les vrais connoisseurs ne se piquent de rien; ils ne parlent que quand on demande leurs avis, qu'ils proposent toûjours avec retenuë, & une cer-

Digitized by Google

taine modeſtie, qui donne un grand relief à leur merite, & aux bonnes choſes qu'ils diſent.)

On y perd plus qu'on ne penſe, à negliger les dehors & les choſes exterieures : cette negligence ruïne quelquefois dans un moment toute l'eſtime qu'on avoit de nous, avant qu'on nous eût vû. *Theodeme* eſt ſçavant & honnête homme ; mais il eſt agreſte & impoli ; il ne ménage pas aſſez les gens à qui il parle, on le fuit ; la haute reputation que ſon ſçavoir lui a acquiſe, lui fait moins d'honneur, parce qu'il manque d'agrément & de politeſſe.

Peu de gens ſe défont de l'impoliteſſe, parce qu'ils ne ſe connoiſſent pas ; ils croyent être doux, faciles, commodes, inſinuans, d'un commerce aiſé ; & ils ne peuvent pas même ſoupçonner qu'on les regarde comme des gens impraticables, épineux, bruſques, bizarres, qui ne ménagent perſonne, & qui donnent le fait à tout le monde, preſque ſans y penſer, & même ſans en avoir envie. L'Impoliteſſe eſt un vice, qui fait que par nos paroles, par nos actions, par nos manieres, les gens ont droit de ſe plaindre de nous & de notre procedé ; au contraire l'eſprit de politeſſe, comme l'a défini un grand Maître en cette matiere, eſt *une certaine attention, qui fait que par nos paroles, & par nos manieres, les autres ſont contens de nous, & d'eux-mêmes.*

L'Ecole du monde eſt le plus prompt remede pour guerir de l'impoliteſſe ; on prend inſenſiblement une teinture de politeſſe & d'urbanité, à voir ſouvent des perſonnes polies ; le commerce des perſonnes que l'on reſpecte, inſpire de la complaiſance, de la douceur, de l'agrément : mais il faut les voir avec attention : Mille gens paſſent toute leur vie à faire des viſites, ſans en devenir plus polis & plus à la mode ; parce qu'ils ne font point reflexion ſur ce qui plaît dans les autres, & ſur ce qu'ils ont eux-mêmes de rebutant & de groſſier.

[*Theocrine* eſt née à la Cour, qui, pour ainſi dire, lui a ſervi de berceau ; elle y a toûjours vécu ; le rang qu'elle y tient, attire tous les jours chez elle les Courtiſans les plus polis ; cependant elle ne ſçait pas vivre, elle eſt fiere, intraitable, mépriſante ; tout le monde ſe plaint de ſes bruſqueries ; & ſans le beſoin qu'on a de ſon credit, & de la faveur de ſon Epoux, on abandonneroit *Theocrine* à ſes bruſqueries & à ſon impoliteſſe.]

Digitized by Google

Si l'on prenoit la peine de remarquer les extravagances des autres, & le mauvais effet qu'elles font, on éviteroit d'y tomber. Quand on voit de ses yeux combien un homme qui n'a point de complaisance, est ridicule & incommode, on s'étudie à être complaisant. Il faut se faire justice, & se persuader que nos imperfections blessent les autres, comme celles des autres nous blessent nous-mêmes.

L'indiscretion, les manieres étourdies sont des effets de l'impolitesse: au contraire la retenuë, la discretion conduit aisément à la politesse; elle empêche qu'on ne parle étourdiment, & fait qu'on prend des mesures si justes, qu'on ne s'oublie en rien.

La civilité, la complaisance, la politesse, sont-ce des vertus d'une pratique si difficile, puis qu'elles se trouvent en si peu de personnes? On remarque dans la plûpart des hommes, des irregularitez bizarres, qu'on a assez de peine à comprendre. L'amour propre & l'interêt en sont souvent la cause; c'est en quoi je trouve qu'on raisonne fort mal. Le moyen le plus sûr pour s'emparer des esprits, & pour engager les gens à nous rendre de bons offices, est de les prévenir par des manieres douces & insinuantes, par des complaisances & par des assiduitez: Au contraire les duretez, l'impolitesse, les brusqueries les aigrissent, & les obligent quelquefois à se declarer contre nous, quelque bonne intention qu'ils ayent de nous servir.

La voye la plus courte & la plus aisée pour s'insinuer dans l'esprit des gens, est de s'accommoder, autant qu'on peut, à leurs humeurs & à leurs caprices: il faut de l'esprit & du manége pour en venir là; on est souvent obligé de se captiver, de renoncer à son goût, à ses inclinations, à son humeur, pour se faire au goût & à l'humeur des autres, & pour épouser toutes leurs inclinations: Quand on est arrivé à ce point, on est sûr de plaire; mais cette espece de Philosophie ne s'acquiert qu'avec peine, & qu'avec étude. ☞ Il faut prendre sur soi, se ménager, sçavoir sacrifier son plaisir, & même quelque chose de ses interêts, pour parvenir à ce souverain degré de politesse; car si elle n'est qu'exterieure, empruntée, artificielle, elle ne se soûtient pas dans les occasions où l'on en auroit le plus de besoin. *

Le monde, à la verité, est rempli de gens bizarres, qui abusent de la déference & de l'honnêteté qu'on a pour eux

Digitized by Google

ils mettent souvent la complaisance des autres à de terribles épreuves : mais on ne doit pas être complaisant jusqu'à la bêtise ; il y a des bornes & des mesures à observer en cela, comme en tout le reste : il faut sçavoir jusqu'où peut & doit aller la complaisance : si elle est outrée & rampante, elle devient fade, & rebute au lieu de faire un bon effet. Le secret consiste à trouver le juste milieu entre la fadeur de l'adulation, & l'aigreur de l'impolitesse.

¶ Quelques gens croyent être arrivez au comble de la politesse, parce qu'ils font métier de loüer indifferemment tout le monde, & sur des matieres qui ne demandent pas qu'on y fasse seulement attention. Ces loüanges mal placées & triviales font soûlever le cœur de ceux à qui elles s'adressent, s'ils ont encore quelque reste de raison, ou de bon goût, & s'ils ne sont point trop enyvrez de leur merite. Si ces Loüeurs éternels n'y prennent garde, ils tombent dans des exaggerations impertinentes, qui font suer ceux qui les écoutent : Ils ne sont pas plûtôt entrez dans le lieu, où se tient le cercle, qu'ils en contemplent avec soin la situation ; ils loüent le plat-fonds, l'alcove, le lit, le fauteuil, & l'écran qu'on leur presente, le petit chien qui aboye ; ils sont intarissables sur les charmes de la Dame ; mais souvent ils prennent le contrepied de ce qu'il lui faudroit dire. J'ai entendu *Lycas*, en loüant *Loresile*, lui dire impunément, qu'elle a la plus jolie taille de *France*. C'est une taille gigantesque, plus haute d'un demi pied qu'il ne faudroit pour être bien proportionnée. Les Loüeurs de profession ressemblent à ceux qui se noyent ; ils se prennent à tout ce qu'ils rencontrent : mais ce qu'ils regardent comme une extrême politesse, est une extrême impertinence.)

DE L'INDISCRETION.

UN homme indiscret n'est point le maître de ses paroles, de ses actions, de ses mouvemens. Ses secrets lui échappent presque malgré lui ; il parle quand il faudroit se taire : Il est étourdi, brusque, sans égards, ni pour le rang des personnes, ni pour la nature des choses qu'on lui confie. Il entre dans des lieux où on ne le demande pas ; il s'ingere dans des affaires qui ne sont nullement de son ressort ; il fait

Digitized by Google

des confidences contre ses propres interêts, & au préjudice de ses amis.

Un homme indiscret est le fleau des conversations; ceux qui parlent en sa presence, sont toûjours sur le *qui-vive*, & dans une contrainte qui les gêne; il fait parler les gens autrement qu'ils n'ont pensé; il faut être dans de perpetuels éclaircissemens, & faire de longues apologies pour justifier la droiture de ses intentions. Il va rapporter aux gens les choses desobligeantes qu'on a dites sur leur chapitre, & cite les noms de ceux qui ont parlé; voila sa maniere: Il ne se corrige point de son indiscretion, qui lui a tant fait faire de fautes, & qui lui attire de si honteux reproches: ce qui fait qu'on le fuit, & qu'on le craint comme un homme dangereux, qui par son étourderie ruïne ses affaires & celles des autres.

[*Crinon* a été tiré de la bastille par la faveur de ses amis, qui ont employé tout leur credit pour le retirer du précipice où son indiscretion l'avoit jetté. A peine est-il sorti de cet abîme, qu'il est prêt à y retomber, par les mêmes indiscretions qui l'y ont précipité la premiere fois; il parle avec la même licence des choses qui devroient être des mysteres pour lui, & qui sont au dessus de son genie; il ne se corrigera point, son ascendant l'emportera toûjours; son indiscretion le met hors d'état de profiter de ses propres disgraces.]

L'indiscretion est une source inépuisable d'impertinences, & bannit les agrémens du commerce & de la societé civile. Les indiscrets ne sont bons à rien, incapables de toute affaire qui demande du secret; ils se rendent ridicules sans s'en appercevoir; parce qu'ils manquent de jugement, & qu'ils ne font pas assez de reflexions pour connoître leurs extravagances. ☞ C'est peut-être le vice dont on se guerit le plus difficilement, parce qu'on ne se connoît point; il n'y a que les fâcheuses affaires qui puissent ouvrir les yeux des personnes indiscretes, & leur donner de la retenuë; elles ressemblent en quelque maniere aux chiens de chasse, qu'on ne dresse qu'à force de coups. *

[L'indiscretion de *Favorin* est une facilité, ou une foiblesse naturelle, qui l'empêche d'être assez le maître de soi & de ses paroles; les secrets qu'on lui confie, lui échappent malgré lui; ce n'est point par malignité, ou par un desir de nuire, qu'il fait un si mauvais usage des confidences qu'on

lui a faites : son naturel doux & complaisant, l'envie de se rendre agreable aux gens avec qui il est en commerce, lui fait oublier l'importance des affaires qu'on lui a confiées ; il se trahit lui-même, & trahit ses amis sans discernement & sans reflexion.]

C'est une grande indiscretion, de parler des défauts d'autrui en presence de ceux qui ont ces mêmes défauts ; de mépriser *Celidan*, qui contrefait l'homme de qualité quoi qu'il ne le soit pas, devant *Geronte*, qui n'est qu'un Bourgeois revêtu, & qui se donne pour Noble. Mais c'est une extrême impertinence, de blâmer dans les autres les mêmes défauts qu'on est en droit de nous reprocher à nous-mêmes, & qui sont plus sensibles, & plus grossiers en nous, que dans ceux que nous censurons.

Qu'on s'épargneroit de momens de chagrin, si on ne se mêloit point des affaires d'autrui, & si on ne se chargeoit pas du soin de les redresser, quand on leur voit faire quelque fausse démarche ! Il est permis de tout voir, quand on a de bons yeux ; mais il n'en faut rien témoigner, si l'on a soin de son repos. Quand on a tout entendu, il faut avoir la discretion de se taire.

¶ L'amour propre souffre de cette retenuë ; on est si aise de trouver à redire, & de mettre au jour les fautes des autres : il semble que cette critique les abaisse au dessous de nous, & qu'elle nous donne un degré de superiorité au dessus d'eux : il faudroit au moins avoir la discretion de ne point divulguer ce que nous avons remarqué dans nos voisins, quand ces remarques ne sont pas à leur avantage : mais où est l'homme, qui ait assez d'empire sur soi, pour retenir un mot qui puisse chagriner ses Rivaux, & pour se refuser le plaisir malin d'en dire tout le mal qu'il en sçait ?)

Prenez garde de vous engager trop legerement à promettre votre secours & vos soins aux gens qui vous les demandent. Ceux à qui l'on a promis, ont droit d'exiger qu'on leur tienne parole ; quelques-uns, en offrant leurs services, ont une volonté déterminée de ne rien faire de ce qu'ils disent ; & quand on a besoin d'eux, ils usent de détours & de méchans prétextes. Cette supercherie fait souvent échoüer des affaires tres-importantes, parce qu'on avoit compté sur eux, & l'on se trouve hors de mesures. C'est avoir l'ame mal-faite, ou une sotte vanité, que de promettre à tout venant, & de ne tenir parole à personne.

Digitized by Google

[Ne diroit-on pas, en voyant l'assurance avec laquelle *Florimond* promet de vous proteger dans une affaire de consequence, qu'il a une veritable envie de vous y servir, & que vous pouvez compter sur sa parole? En vous quittant, il fait les mêmes offres à tous ceux qui l'abordent, & dont il ignore le nom. Il se charge de tous les memoires qu'on lui donne; il témoigne du zele & de la chaleur pour vos interêts; mais aprés vous avoir amusé long-temps par des offres de services, vous connoissez enfin la vanité & l'inutilité de ses promesses.]

Certaines gens promettent, parce qu'ils n'ont pas la force de refuser; c'est une foiblesse d'esprit, ou l'effet d'une honnêteté mal-entenduë: Il seroit plus honnête & plus obligeant de dire naïvement, qu'on ne peut faire ce qu'on nous demande, que d'amuser les gens par de belles paroles, qui sont souvent cause que l'on prend de fausses mesures.

☞ *Polimas* en vous embrassant & vous baisant, vous promettoit ses bons offices d'un ton gracieux & radouci; mais il s'en tenoit aux embrassades & aux baisers, qui vous charmoient, en vous remplissant d'esperances chimeriques. *Brutus* vous disoit d'un air dur & rebutant, qu'il ne pouvoit faire ce que vous lui demandiez, & qu'il étoit inutile de l'importuner davantage de votre affaire. S'il faut opter, je préfere la brusque & impolie sincerité de *Brutus* aux steriles caresses de *Polimas*. *

Si vous voulez vivre tranquille, laissez les gens vivre à leur maniere, à moins que vous ne deviez répondre de leur conduite: Ne redites point ce qu'on vous a dit; ne donnez que rarement des conseils; S'ils ne réüssissent pas on s'en prend à vous, & l'on vous rend garant de l'évenement: Ne décidez pas avec trop de legereté, pour ne pas vous exposer à la haine de l'un des partis. Il y a beaucoup d'indiscretion à condamner legerement, sans être assuré de son fait. Si votre critique est déraisonnable, si elle est outrée, ou injuste, le Ridicule en retombe sur vous. Il ne faut pas non plus approuver, ni loüer ce qui ne merite ni approbation ni loüange; c'est souvent une marque de peu de delicatesse, ou d'un mauvais discernement.

Les choses generales & publiques sont exposées au jugement de tout le monde; chacun en peut décider selon son affection. Ceux qui font des actions, lesquelles meritent d'ê-

Digitized by Google

tre censurées, & qui ne prennent pas soin de se cacher, ont tort de trouver mauvais qu'on les censure. Il faut se dire à soi-même, que le Public n'aura point pour nous d'indulgence, si nous ne le ménageons pas; il n'est plus temps de l'appaiser, quand le mal est fait, & qu'on s'est, pour ainsi dire, abandonné à sa critique.

Celimene se plaint toûjours qu'on la déchire impitoyablement, & qu'on fait d'affreuses satires de sa conduite : c'est sa faute ; elle n'a aucun soin de sa reputation ; elle est trop indiscrete & trop étourdie pour s'assujettir aux précautions ; elle est la premiere à s'applaudir de ses intrigues ; elle parle librement de ses commerces & de ses avantures devant tout le monde : le Public suit son exemple, & se donne aussi la liberté d'en parler ; a-t-elle droit de se plaindre?

C'est une indiscretion d'aller se mêler incivilement dans la compagnie des personnes qui s'entretiennent d'affaires, & qui ne veulent point avoir de témoins de ce qu'ils disent. Pourquoi se faire regarder comme un fâcheux? Il est aisé de lire sur le visage des gens que vous abordez, si vous leur faites plaisir, ou si vous leur êtes à charge. Mais la bonne opinion que chacun a de son merite, l'aveugle & l'empêche de sentir qu'il incommode.

N'ayez pas l'indiscretion d'entrer trop brusquement chez des femmes, & sans leur donner le temps de paroître avec avantage : Elles n'aiment pas à être surprises, & ne le pardonnent gueres, quand on ne leur donne pas le loisir de se parer, & d'ajoûter à leur beauté naturelle, ce qu'elles empruntent de l'art & de l'invention.

C'est un mauvais moyen pour conserver la vertu d'une femme, de témoigner que l'on s'en défie, & d'observer sa conduite avec trop de précaution : cette contrainte lui ouvre l'esprit pour trouver des inventions, afin de s'affranchir d'un joug qui lui pese. Mais il ne faut pas aussi qu'un mari soit si docile & si commode, que de voir, sans en prendre aucun soupçon, sa femme caressée par des hommes qui ont du merite : Qu'il ne se laisse point endormir par les maximes de sagesse qu'elle debite éternellement : ces dehors affectez, ces discours perpetuels de morale & de vertu, ne sont que de fausses lueurs pour éblouïr un mari trop credule.

Je croi que la plûpart des femmes qui écrivent si librement & si familierement à des hommes, n'y entendent point

finesse, & qu'on peut les excuser sur leurs intentions: mais elles devroient être un peu plus reservées sur ce chapitre, & plus avares de leurs Lettres. Quoi que souvent elles n'ayent rien dans le cœur, elles se servent d'expressions tendres & passionnées, & croyent que leurs Lettres, quelque obligeantes qu'elles soient, ne tirent point à consequence. Autrefois une femme qui auroit écrit de ce stile, eût été à demi deshonorée. On est maintenant moins severe; cependant cette démangeaison d'écrire marque un esprit tourné aux intrigues, & un grand fond de coqueterie.

Une femme qui se livre, & qui fait toutes les avances, perd son temps, si elle songe à se faire aimer. Est-ce pour plaire aux hommes, que les femmes les loüent de leur beauté, de leurs agrémens & de leur merite, & qu'elles leur disent tout ce que les hommes devroient leur dire à elles-mêmes? Ces loüanges sont fort mal placées. On n'a que du dégoût & du mépris pour celles qui se jettent à la tête de leurs Amans.

¶ Il y a quelques années qu'on reproche aux femmes, qu'elles font toutes les avances, & qu'elles gâtent les hommes: Il s'en est trouvé parmi elles, qui avec une grande beauté & beaucoup de merite, se sont trop relâchées; celles qui avoient moins de merite, & qui ont voulu cependant avoir des adorateurs, ont suivi le train des autres: voila la source de cette grande licence, qui regne aujourd'hui parmi les femmes. On en trouve si peu de modestes & de regulieres, qu'on est fort obligé à celles qui font leur devoir, & qui soûtiennent encore l'honneur de leur sexe, qui est tombé dans le décri, par la mauvaise conduite de cinq, ou six étourdies, qui ont donné le branle aux autres.)

Une femme est parvenuë au dernier point d'effronterie, quand elle ne se met plus en peine de la maniere dont on parle de sa conduite: Il y en a d'assez folles pour aimer mieux qu'on en dise du mal, que de n'en point parler du tout. Celles qui ont des foiblesses, devroient au moins se ménager avec le Public, & garder des mesures pour sauver les apparences: Mais les femmes d'un certain caractere trouveroient les plaisirs fades, si tout le monde n'en étoit le témoin, & si elles ne faisoient penser beaucoup plus de mal, qu'elles n'en font en effet. Les autres qui ont encore quelque reste de pudeur & de retenuë, tâchent de se disculper;

elles disent par tout que leurs intentions sont bonnes, & qu'elles ne songent point à la bagatelle; elles ont le malheur de n'être pas cruës, on s'en tient à ce que l'on voit, & non pas à ce qu'elles disent. Passer le jour & la nuit à joüer avec des hommes, qui entrent chez elles à toutes les heures; aller, comme elles font, sans aucun ménagement, dans des lieux suspects; entretenir des liaisons avec des personnes dont la conduite est attaquée; ne mettre dans sa confidence que des gens décriez, ce sont des indices presque manifestes qu'on a le cœur gâté, & de grandes dispositions à la débauche.

L'esperance d'épouser fait, que les filles se donnent des licences, qui les perdent de reputation: on ne lit pas dans leurs intentions, & l'on juge d'elles par leur conduite & par les apparences. Le prétexte qu'elles prennent pour s'émanciper de la sorte, devroit les rendre plus circonspectes & plus retenuës: les facilitez qu'elles font paroître, & les libertez qu'elles donnent à ceux qui leur font la cour, sont des marques de folie, quoi qu'elles les regardent comme des marques de tendresse & de passion. Cette indulgence malentenduë fait perdre toute l'estime que leurs amans pourroient avoir d'elles, si elles se ménageoient davantage, & si elles étoient plus fieres; c'est ce qui éteint l'envie d'épouser, & ce qui fait qu'on ne les regarde que comme des amusemens.

La conversation est une espece de commerce, où chacun doit fournir du sien, c'est-à-dire écouter, & parler à son tour. C'est agir contre la bonne foi, & contre les loix du commerce, que de prendre tout pour soi, & de frustrer les autres de la part qu'ils ont au gain: de même c'est faire une espece d'injustice à ceux qui composent le cercle, que de vouloir toûjours parler. Si c'est pour faire paroître votre esprit, & pour vous faire estimer, vous entendez mal vos interêts, vous aigrissez contre vous, ceux que vous forcez à garder le silence; qui ne peuvent souffrir l'ascendant que vous vous donnez, ni ce degré de superiorité que vous voulez usurper.

¶ Aimer à parler de soi, de ses enfans, de sa famille, & en dire toûjours du bien, est un usage assez établi; mais si ceux qui font ces recits, s'appercevoient combien ils sont ennuyeux & fatiguans, peut-être auroient-ils plus de retenuë, & ils ménageroient plus qu'ils ne font, la patience de ceux qui les écoutent, & qui ne les souffrent qu'avec peine. Une chose incomprehensible, c'est que ceux qui se loüent per-

petuellement, ne parlent des autres que pour en dire du mal : il semble qu'ils veulent se donner plus de relief par contraste, & faire approuver leur conduite en censurant celle de leurs voisins.)

Il est rare que ceux qui parlent beaucoup, puissent plaire long-temps à des personnes raisonnables ; les grands Parleurs croyent se distinguer, & jetter de la poudre aux yeux, par cette fecondité qui ne s'épuise jamais, & ils rebutent tout le monde par leur babil : Ils ne peuvent guères empêcher, qu'il ne leur échappe beaucoup d'extravagances. Il est plus aisé de parler juste, quand on parle peu : il faut sur tout avoir grand soin de ne dire jamais rien de desobligeant à personne : c'est une loi qu'un honnête homme doit s'imposer. Retenez ce bon mot qui est prêt à vous échapper ; il fera peut-être rire un moment ; mais ce sera une blessure éternelle dans le cœur de celui pour qui il est dit ; il ne vous le pardonnera jamais.

[On ne peut pas faire la moindre chose devant *Alcidor*, qu'il ne vous la reproche niaisement ; s'il vous échappe quelque mot contre la justesse de la Langue, il éclate de rire, & releve cette incongruité : il vous cite *Vaugelas*, *Menage*, & le *P. Bouhours*, pour achever de vous convaincre ; & se tournant vers ceux qui composent le cercle, il témoigne à l'assemblée que vous lui faites pitié, & qu'il est fort content de soi.

Ayez de la retenuë à blâmer ceux qui par un défaut de genie, ou d'habileté, ne réüssissent pas dans ce qu'ils entreprennent ; ne riez point de leurs sottises, & n'ajoûtez pas la confusion au chagrin que ce mauvais succés leur donne.

☞ La premiere pensée qui vient, quand on voit faire une sottise, est de s'en moquer, & de relever le ridicule de celui qui l'a faite ; si nous jugions des autres par nous-mêmes, & si nous faisions reflexion combien ceux qui se moquent de nous en de pareilles circonstances, nous paroissent haïssables, nous aurions plus de reserve, quand les autres font quelque impertinence, & nous ne témoignerions pas une maligne joye de leur embarras. *

C'est une foiblesse naturelle à tous les hommes, de vouloir apprendre aux gens qu'ils voyent la premiere fois, le détail de leur fortune & de leurs affaires, qu'ils dépeignent toûjours les plus avantageuses qu'il leur est possible : Ils le font par l'envie qu'ils ont de plaire, & d'être estimez ; mais

c'eſt un ridicule qui les fait regarder comme des importuns.

[J'ai fait un voyage de cent lieuës dans une voiture publique avec *Celadon* ; il trouva le moyen pendant tout le voyage, de me parler de lui, de ſa femme, de ſes enfans, des maiſons qu'il a à la ville & à la campagne ; de ſes Fermiers, de ſes chevaux. Quelques digreſſions que je fiſſe, il ramenoit toûjours le diſcours ſur la même matiere : pour peu qu'il y eût fait de reflexion, il eût trouvé dans mes yeux diſtraits, le peu d'attention que je donnois à des diſcours ſi ennuyeux, & qui m'intereſſoient ſi peu : Mais le plaiſir que les grands Parleurs trouvent à conter toûjours, les empêche de ſentir qu'ils endorment les autres, & qu'ils les ennuyent.]

La ſincerité n'oblige pas toûjours à dire tout ce que l'on penſe ; ſi l'on vous examine trop curieuſement, ſi l'on vous preſſe de parler ſur certaines matieres que vous ne pouvez éclaircir, ſans faire tort à un tiers, ou à vous-même ; gardez-vous bien de vous ouvrir, & de vous laiſſer penetrer ; ſervez-vous de réponſes generales, qui ne font que battre la campagne, & qui ne diſent rien de poſitif. Les perſonnes équitables ne doivent point trouver mauvais, qu'on leur faſſe myſtere des choſes qui demandent le ſecret, & qu'on ne peut publier ſans trahir ſes amis, ou ſans ſe trahir ſoi-même.

Il y a de l'indiſcretion à confier un Secret important à des femmes. Quoi qu'on en trouve quelquefois de diſcretes, la plûpart ne ſont pas aſſez les maîtreſſes de ce qu'elles diſent : un Secret leur échappe malgré elles, ſans qu'elles s'en apperçoivent, & ſans qu'elles ayent envie de le découvrir. ☞ C'eſt bien pis, quand elles ont quelque engagement ; le cœur entraîne l'eſprit, quelque reſervées qu'elles croyent être, elles n'ont pas la force de rien cacher à une perſonne aimée ; elles ſacrifient l'interêt de leurs amis, & leurs propres interêts. * Le commerce des femmes ne peut être que ruïneux, ſi la raiſon ne gouverne le cœur.

[Cette critique ne doit point offenſer les Dames : on ſçait aſſez qu'il y en a beaucoup, qui ont toute la diſcretion & toute la prudence que l'on peut ſouhaiter, & qui ſont même plus reſervées que les hommes. Mais à parler en general, c'eſt une indiſcretion blâmable de leur confier de grandes affaires, avant que de bien connoître leur caractere ; & il faut qu'elles en conviennent elles-mêmes, ſi elles veulent parler de bonne foi.]

Digitized by Google

Le caractere de Confident demande de grandes complaisances. Un homme plein de quelque passion qui l'occupe, croit que tout ce qui y a du rapport, est fort important ; mais ceux qui l'écoutent avec indifference, regardent comme des bagatelles importunes, ce qu'il leur revele comme des mysteres. On ne peut pas demander du sang froid dans un homme qui a une grande passion, ou une grande affaire, dont il est penetré ; mais je voudrois du moins qu'il eût la discretion de ne point fatiguer ses amis, par des confidences inutiles, quand il n'a rien à leur confier.

[Si nous pensions à l'ennui que nous donnent ceux qui nous parlent éternellement de leurs affaires, de leurs intrigues, de leurs bonnes fortunes, de leurs procés ; nous ne les importunerions pas si souvent par des recits qui ne peuvent être que desagréables, par le peu de part qu'ils y prennent. L'injustice des hommes est extrême, tout ce qui les regarde personnellement, leur paroît toûjours tres-considerable, & ils ne sont que mediocrement touchez des plus importantes affaires des autres.]

Quel supplice que d'entendre les Joüeurs parler éternellement de leurs gains & de leurs pertes ; faire le détail de tous les incidens qui sont survenus dans leur jeu, comme si on y prenoit un grand interêt ; nommer toutes les personnes avec qui ils joüent, & dont ils font exactement le portrait en beau, ou en laid, selon leur caprice. Tous les Joüeurs ont le même jargon, *coupegorge* ; *premier-pris* ; *il a fait trois sous la main*, *il a perdu*, *ou gagné deux cens Loüis durant la séance* : voila leur stile ; il ne leur reste que de porter sur eux des jeux de cartes, pour faire la demonstration de tous les coups qu'ils ont joüez, & de dire, comme le Fâcheux de la Comedie, en maudissant la divinité qui préside au jeu : *Un six de cœur ! Deux points !*

Ce n'est que faute d'application, si l'on ne s'apperçoit pas qu'on est à charge aux gens, & qu'on les incommode ; il est aisé de remarquer quand nos visites importunent.

¶ Chacun a toûjours assez bonne opinion de soi, pour croire qu'il est bien venu par tout, & qu'on le reçoit avec plaisir ; c'est qu'on se connoît mal : on ne se regarde que par ses beaux endroits ; la vûë de nos défauts nous fait de la peine ; on en détourne les yeux, de peur de les appercevoir : Ce qui manque le plus aux hommes, c'est de se connoître

Digitized by Google

tels qu'ils ſont. Je ne ſçai pas pourquoi cette Science eſt ſi négligée : On donne tant de temps à apprendre des choſes inutiles, & l'on ne ſe donne point de peine pour s'étudier ſoi-même, & pour développer les replis de ſon cœur. On ne feroit pas tant de fauſſes démarches, & l'on ne tomberoit pas en tant d'extravagances, ſi l'on ſe connoiſſoit mieux.

Narciſſe entre chez *Celiante* d'un air hardi ; il ſourit à toute la compagnie ; il s'applaudit ; il éclate ; il parle de ſa parure ; il entre, comme une femme, dans le détail de ſon ajuſtement ; il ſe fait un merite de ſa perruque, & du bon air de ſon habit ; mais c'eſt l'affaire du Perruquier, & du Tailleur : Ce qui eſt de vous, *Narciſſe*, ce ſont les extravagances, que vous dites, & dont vous ne vous appercevez pas ; elles ſont purement ſur votre compte ; votre habit doré n'empêche pas qu'on ne vous regarde comme un ſot.)

[Les gens oiſifs & deſoccupez croyent que tout le monde leur reſſemble : ils s'établiſſent dans un fauteuil, pour n'en plus ſortir de toute une apreſdînée : ils ne ſongent pas, que ceux qu'ils fatiguent de leurs recits ennuyeux, & de nouvelles frivoles, n'ont pas le loiſir de les écouter ; que des affaires de conſequence les appellent ailleurs : Mais on n'oſe par bienſéance congedier les perſonnes d'un certain caractere, ni leur laiſſer entrevoir qu'on eſt importuné de leur viſite : on aime mieux en ſouffrir, que de ſe les attirer ſur les bras.] Ne vaut-il pas mieux demeurer chez ſoi, expoſé au chagrin de la ſolitude, que d'aller incommoder les autres par des viſites & des converſations dont ils enragent ?

Ceux qui ſont au deſſus de nous par leur rang, ou par leur naiſſance, ne peuvent ſouffrir qu'on les efface, ni même qu'on les égale dans les qualitez où ils ſe piquent de primer. Ne ſoyez point le rival d'un homme qui peut vous abaiſſer, ou vous perdre impunément : cette rivalité ne peut être que funeſte pour vous ; cachez une partie de vos talens : il y a plus d'eſprit qu'on ne penſe, à ne point faire paroître tout ſon eſprit. ☞ C'eſt ce que dit, un jour, un Courtiſan fort delicat, à ſes amis, qui lui reprochoient d'avoir trop de complaiſance pour l'Empereur, qui avoit fait de mauvais vers & qui en étoit cependant charmé : *Voulez-vous*, leur diſoit-il, *que j'aye plus de raiſon, qu'un homme qui commande à douze Legions, & qui peut me proſcrire ?* *

Si vous laiſſez entrevoir vos fineſſes, il vous ſervira peu d'ê-

tre fin; l'on vous regardera comme un espion, ou comme un homme contre qui il faut toûjours être en garde, & l'on prendra tant de précautions contre vos lumieres, qu'elles vous seront inutiles.

[Le commerce de la plûpart des hommes ne roule que sur la finesse; leur habileté ne consiste qu'à tendre des piéges pour y faire tomber ceux qu'ils amusent par les apparences d'une fausse sincerité: il est d'autant plus difficile de se défendre de leurs artifices, qu'on ne s'en défie point, & qu'on ne se tient pas sur ses gardes; on ne peut soupçonner un homme qui nous parle en confidence, & qui fait semblant de nous reveler des secrets, qu'il nous ait choisis pour être sa duppe.]

Les distinctions que les peres & les meres ont pour quelques-uns de leurs enfans au préjudice des autres, font toûjours de mauvais effets, s'ils ont l'indiscretion de faire paroître leurs sentimens, & il est presque impossible de les cacher; plus ils ont de tendresse pour les uns, plus ont-ils d'indifference, ou même d'aversion pour les autres. Cette difference de sentimens ruïne l'amitié reciproque, que les enfans d'une même famille se doivent, parce qu'elle excite entre eux la jalousie. Les peres & les meres ont bien de la peine à se tenir dans un parfait équilibre à l'égard de tous leurs enfans; mais il faut user d'adresse pour dissimuler cette préference, & pour en prévenir les suites. ☞ Ce qu'on ne leur pardonne pas, c'est de témoigner ouvertement de l'aversion pour les uns, & une aveugle tendresse pour les autres qu'ils ont choisis pour les objets de leur complaisance: ils sacrifient tout à la fortune de ces enfans si cheris, & obligent les autres par des duretez redoublées, de s'enfermer dans des Cloîtres, quelque repugnance qu'ils y ayent.

[La famille de *Celamon* s'est ruïnée de fond-en-comble, par la mesintelligence qui s'est glissée entre ses enfans. Il possedoit d'immenses richesses, dont il fit un partage fort inégal par son Testament: il avoit une tendresse outrée & indiscrete pour l'un de ses cadets, à qui il voulut faire tomber la meilleure partie de son bien: Cette distinction gendarma tous les autres, & les ligua contre leur frere, ils ont plaidé toute leur vie, pour faire casser ce Testament, & ils ont mieux aimé perdre tout leur bien, que de le laisser à leur frere, & de le voir plus riche qu'eux.)

A quoi pensent les Maîtres, qui parlent si librement de

Digitized by Google

leurs affaires devant leurs Domestiques? Peut-on compter sur la discretion de ces ames serviles & paîtries de boüe? ils ne peuvent gueres s'empêcher de dire tout ce qu'ils ont appris, & c'est par ce canal que les plus importans secrets des Maîtres sont revelez. Les Valets ont une merveilleuse curiosité de tout sçavoir, & une grande démangeaison de le redire; il semble qu'ils veuillent se dédommager par là, de la peine & du malheur de la servitude. Le dépit, l'interêt, leur imbecillité, & quelquefois leur malignité, les fait parler.

La plûpart des jeunes gens sont trop évaporez, & parlent sans sçavoir ce qu'ils disent: Craignent-ils qu'en parlant moins, on ne juge mal de leur esprit? Il y a une maniere d'écouter, qui persuade aisément que ce n'est point par stupidité, que l'on garde le silence; au pis aller, ne vaut-il pas mieux laisser douter aux gens, si l'on a de l'esprit, que de les convaincre, en parlant mal à propos, qu'on en manque?

¶ Ce qui donne l'assurance de parler si hardiment, c'est la persuasion où nous sommes, que ce que nous disons, est écouté avec plaisir; nous rions avec ceux qui rient de nos sottises, & nous ne nous appercevons pas, que nous sommes les Ridicules: Quel service rendroit-on à un homme trop prévenu de son merite, si on pouvoit le détromper! Combien lui épargneroit-on d'extravagances! Mais quelle main assez habile, & assez hardie pour lever cette taye? Quel mal ne voudroit-on pas au Medecin, qui auroit fait une operation si merveilleuse?)

Ce qui coûte le moins à donner, ce sont les conseils; un galant homme l'a dit: c'est une matiere fort delicate, qui veut être mûrement pesée. On vous consulte sur une matiere qui doit être pesée mûrement, vous répondez au hazard; on suit votre avis, & l'on s'embarque mal-à-propos dans une affaire dont le succés est fort douteux: quels reproches n'est-on point en droit de vous faire, si l'évenement est malheureux?

A moins que de connoître bien le caractere & la docilité des gens à qui l'on a à faire, il faut être tres-reservé à leur donner des avis. Au lieu de vous rendre necessaire, on vous regarde comme un homme incommode, qui a toûjours quelque fâcheuse nouvelle à dire, & qui controlle tout. La plûpart des gens sont assez instruits de leur devoir; s'ils font des fautes, ce n'est pas qu'ils manquent de lumieres; ils sçavent mieux

qu'ils

Digitized by Google

qu'ils ne font, & ce qu'on leur dit, eſt aſſez inutile. Il faut tant de circonſpection pour donner des conſeils aux autres, que les plus ſages ne s'y hazardent gueres. La plûpart regardent les avis comme des reprimandes : on les bleſſe au lieu de les guerir. Vous devenez l'ennemi de ceux que vous vouliez ramener à leur devoir, & à qui vous vouliez épargner le chagrin de faire quelque ſottiſe.

Si vous vous hazardez à faire des remontrances, & qu'on les reçoive mal, ne laiſſez pas entrevoir du dépit, & ne prenez pas les gens à partie ; c'eſt être bizarre & miſantrope, que de vouloir aſſujettir le monde à ſuivre tous les conſeils qu'on leur donne, & trouver mauvais qu'on prenne un autre parti : ce chagrin eſt une delicateſſe d'amour propre. Rien n'eſt ſi terrible qu'un ami qui prend avantage de ſon experience ; qui propoſe tous ſes avis comme des loix, & d'un air de Maître ; qui veut ôter le droit d'examiner ce qu'il dit, & qui veut forcer l'eſprit par l'autorité, plûtôt que de le gagner par des inſinuations.

Le monde eſt plein de gens qui rapportent tout ce qu'ils entendent dire, qui le défigurent, qui l'empoiſonnent : C'eſt un vilain rôle, & un moyen ſûr de ſe faire haïr & mépriſer. Vous n'obligez gueres un homme à qui vous racontez les mauvais diſcours qu'on a tenus de lui ; vous êtes bientôt payé de votre indiſcretion, & vous devenez le premier objet de ſon averſion & de ſon chagrin.

Il faut être bien hardi pour railler les autres ſur leurs défauts, ou ſur leur conduite : c'eſt leur donner une eſpece de droit de vous railler à leur tour. Le dépit que l'on ſent de ſe voir reprocher quelque choſe en face, donne de la vivacité & des lumieres, pour appercevoir les défauts de ceux qui s'érigent en cenſeurs : Il n'eſt pas toûjours neceſſaire de rêver longtemps pour leur trouver des reparties, puiſqu'on peut ſouvent leur faire avec plus de juſtice les mêmes reproches qu'ils font aux autres. *Philemon* reproche à *Soſie* la baſſeſſe de ſa naiſſance, & mille gens ſçavent que le pere de *Philemon* étale & vend du drap dans une Ville qui n'eſt pas éloignée de cinquante lieuës de *Paris*. Si vous êtes ſage, & ſi vous aimez votre repos, n'attaquez jamais une femme ſur ſa beauté, quand elle ſe pique d'être belle ; ou ſur ſa conduite, ſi elle affecte de faire la prude ; ces matieres ſont delicates, & ſont des bleſſures bien douloureuſes.

La raillerie eſt d'un uſage difficile, & même dangereux ; ſi elle n'eſt accompagnée de certaines circonſtances qui en ôtent l'aigreur & l'amertume. Il faut qu'elle réjoüiſſe les indifferens, ſans bleſſer les intereſſez ; cet aſſortiment eſt difficile, le but de la fine raillerie eſt de réveiller la converſation ; ſi vous relevez les ſottiſes, ou le foible des autres, vous les offenſez. Il faut s'arrêter, & changer de diſcours, ſi-tôt qu'on s'apperçoit que la plaiſanterie embarraſſe, ou chagrine ceux à qui elle s'adreſſe. On ſe mettroit au hazard de ſe faire une affaire ſerieuſe d'une choſe frivole, mal interpretée, & que l'on prend de travers.

[Que d'éclats arrivent tous les jours, pour des paroles qui ſont échappées au hazard ! Si celui à qui elles s'adreſſent, s'en offenſe, & s'il demande des explications, on n'eſt pas toûjours d'humeur à le contenter, on méprise ſon chagrin ; s'il s'obſtine à vouloir qu'on le ſatisfaſſe, on ſe rit de ſes menaces & de ſes emportemens : ce qui n'étoit qu'un jeu dans ſon principe, & une pure bagatelle, devient une affaire tres-ſerieuſe, & cauſe de grands démêlez, qui ont quelquefois des ſuites bien funeſtes.]

Ceux qui raillent les autres, n'ont pas toûjours envie de les offenſer ; ils le font plûtôt pour avoir le plaiſir de dire un bon mot, que par un deſſein prémedité de les chagriner. Les perſonnes d'eſprit, & qui entendent raillerie, ſe mettent du côté des rieurs, & donnent quelque choſe à l'intention de celui qui parle. Un homme tout d'une piece releve chagrinement ce qu'on dit ; & le dépit qu'il fait paroître, ranime la plaiſanterie, qui ſeroit tombée d'elle-même.

On trouve dans les ſocietez des gens d'un certain caractere, qui ſemblent n'être au monde, que pour dire des choſes deſobligeantes ; il ne faut pas broncher devant eux ; ils relevent toutes les fautes qu'on fait en leur preſence, & en plaiſantent juſques à fatiguer ceux qui les écoutent. D'autres ſont naturellement bruſques, leurs manieres, le ſon de leur voix ont je ne ſçai quoi de ſauvage ; il ſemble qu'ils n'ouvrent la bouche, que pour dire des injures aux gens.

[*Dorante* prétend-il paſſer pour un galant homme, en faiſant d'horribles peintures de toutes les femmes qu'il frequente ? Veut-il donner de la jalouſie à tout le monde, être la terreur des Maris, & l'épouvantail des Amans ? Si l'on en croit le Roman qu'il fait des Femmes, il n'y en a plus de re-

Digitized by Google

gulieres, ni de modestes ; toutes celles qu'il attaque, ne peuvent tenir un moment contre ses charmes & son rare merite. Que cette suffisance est sotte & ridicule ! & que c'est un vilain rôle de se vanter des faveurs qu'on n'a point songé à nous faire !

On sçait bien qu'il ne faut être ni guindé, ni mysterieux, ni faire le suffisant, ou le rencheri : mais il ne faut pas aussi dès la premiere visite que l'on rend, être familier, comme si l'on se connoissoit depuis long-temps ; parler de ses plus secretes affaires, ou exiger que des personnes que vous connoissez à peine, vous fassent des confidences : elles sont toutes étonnées de cette familiarité qui naît dans un moment.

¶ C'est la marque d'un grand fond d'indiscretion, de se trop familiariser avec des personnes d'un certain rang, qui sont respectables par leur caractere : Ces libertez sentent une éducation basse & bourgeoise, & une entiere ignorance des bienséances. Si les personnes d'une certaine élevation oublient ce qu'elles sont, & si elles soûtiennent mal l'honneur de leur naissance, il ne faut pas que les autres l'oublient ; & ils doivent toûjours demeurer dans le respect. *Antime*, dès la premiere fois qu'il voit une femme de qualité, se donne des libertez ridicules ; il lui prend les mains, & lui tient des discours pleins d'équivoques grossieres, qui ne conviennent ni à celui qui les dit, ni à celle qui les écoute. Les spectateurs ne peuvent assez s'étonner de l'indiscretion du personnage, qui se laisse trop aller à son penchant, sans garder aucune bienséance.)

Les belles personnes, quelque peu d'esprit qu'elles ayent, effacent d'abord tout ce qui se presente devant elles ; parce que peu de gens font des reflexions : on est surpris par la beauté, avant qu'on ait eu le temps de se reconnoître ; il n'y a que l'usage qui puisse faire revenir de ce premier étourdissement ; les mauvaises choses qu'elles disent, dissipent le charme, & l'on se lasse à la fin de regarder toûjours une belle peinture. Une femme qui a une grande beauté & peu d'esprit, doit garder un silence politique, si elle a assez de lumieres pour connoître ses veritables interêts.

[*Flotine* détruit par les sots discours qu'elle tient, & par les niaiseries qui lui échappent, l'impression que fait sa beauté sur tous ceux qui la regardent : Il semble que la nature se soit épuisée par tous les charmes qu'elle a répandus sur sa personne ; si elle parloit moins, on ne pourroit se défendre d'ai-

mer une beauté si accomplie : mais elle veut parler toûjours ; & il semble qu'elle n'ouvre la bouche que pour dire des puerilitez & des sottises : elle fait quelquefois des questions si impertinentes, que tout le monde en hausse les épaules, & qu'on ne peut assez s'étonner d'une pareille imbecillité. [☞ Elle demandoit un jour, si *Cesar* étoit Chrétien, parce qu'il demeuroit à *Rome*, où est le Pape : On sçait bien, que les femmes ne sont pas obligées de sçavoir tous les détails de l'Histoire Romaine ; mais il y a de certaines choses si triviales, qu'elles ne peuvent les ignorer, sans être regardées comme des imbecilles. *Flotine* n'a pas assez d'esprit pour s'appercevoir qu'elle en manque. *

Un homme d'épée ne se fait distinguer de la multitude, que par d'éminentes qualitez, & par un grand courage soûtenu d'une rare prudence : Il faut discerner les occasions où l'on doit s'exposer. Ce n'est pas à un Commandant à faire le Carabinier, ou le Chevau-Leger ; Qu'il soit brave sans être étourdi ; on ne plaint point ceux qui se font tuer en des endroits où leur devoir ne les appelloit pas : Mais quand on se trouve dans des occasions, où il n'y a plus de ménagemens à garder, il faut donner une libre étenduë à son courage.

Il ne faut qu'une passion, quand elle est violente, pour ruïner la fortune la mieux établie ; que doit-on donc attendre de ceux qui se livrent à toutes les passions, & qui donnent dans toutes sortes de plaisirs ? A voir l'emportement de certaines femmes, il semble qu'elles s'étudient à mettre le desordre dans leurs affaires : Elles risquent au jeu des sommes immenses ; elles empruntent de l'argent, dont elles payent de grands interêts ; elles achetent tres-cher, vendent leurs nippes à tres-vil prix, mettent tout en gage ; c'est une déroute & une dissipation generale. *La Comtesse de Merlet*, aprés avoir perdu tout son argent à la Bassette, vendit sa vaisselle d'argent, sa tapisserie, son linge, ses jupes, & le lit dans lequel elle couchoit.

La ruïne de certaines maisons est infaillible, où le mari n'est qu'un fantôme, au nom duquel tout se fait, sans qu'il ait jamais connoissance de rien. Ce renversement est un présage sûr de la déroute des affaires domestiques. Une maison gouvernée de la sorte, ressemble assez à un navire, qui vogue au gré des vents, sans que le Pilote y prenne garde.

Digitized by Google

La dépense mal placée, & mal-entenduë ne fait point d'honneur, il faut de l'art pour dépenser à propos, & pour ménager par là les gens qu'on veut mettre dans ses interêts. On sent long-temps le contrecoup des dépenses indiscretes; mille gens sont ridicules dans leurs plaisirs; ils ruïnent leurs affaires, sans gagner l'amitié de ceux qui sont la cause de leur déroute.

C'est une grande sagesse, de proportionner sa dépense au bien que l'on possede; la dissipation a des retours bien chagrinans. Il est dur, aprés avoir vécu dans l'éclat, de manquer du necessaire, & de sentir à tous momens l'importunité que causent les besoins domestiques. Ceux qui vous enyvrent d'éloges interessez, tandis qu'ils trouvent chez vous une table magnifique, ne font pas semblant de vous connoître, & vous méprisent, quand le dérangement de vos affaires vous reduit à avoir besoin de leur secours.

[Si *Florame* vit encore dix années, à peine aura-t-il de quoi se nourrir & s'habiller. Ce ne sont pas des repas qu'il donne; ce sont tous les jours des festins de nôces: il est la duppe de ses parasites, qui l'enyvrent des éloges qu'ils lui donnent, qui vantent son train, son équipage, & sa grande dépense: Il a déja vendu deux belles Terres: ses créanciers crient de tous côtez; il est contraint d'emprunter de l'argent, dont il paye un interêt excessif, pour avoir tous les jours à sa table une troupe de flateurs, qui lui vendent bien cher leurs loüanges interessées.

DE L'AFFECTATION.

L'AFFECTATION est *une menterie de toute la personne, qui s'éloigne de ce qu'elle a de naturel, par où elle pourroit plaire; pour chercher dans un air emprunté de quoi se rendre ridicule.* Elle est la suite d'un goût gâté, d'une imagination extravagante, d'une envie démesurée de plaire, & de se distinguer, mais mal-entenduë. Les autres vices se renferment dans de certaines bornes, & ont un objet particulier; mais l'affectation se répand sur tout; elle infecte les belles qualitez du corps & de l'esprit. Dans les personnes gâtées de ce vice, la maniere de parler, de marcher, de s'habiller, de tourner les yeux ou la tête, n'a rien de naturel; ce sont

des mouvemens inconnus aux autres hommes : Pour parler il ne faut qu'ouvrir la bouche, sans se peiner ; mais ils y cherchent mystere ; il semble qu'ils remuënt des ressorts : Ils seroient fâchez de rire, de tousser, de cracher comme le Vulgaire ; ils déguisent jusqu'au son de leur voix. Pour exprimer les choses les plus ordinaires, ils se font un jargôn qu'on a toutes les peines du monde à comprendre ; ils ne se servent que de mots choisis & de periphrases : leur gravité, leur fierté, leur devotion se ressentent de ce vice prédominant ; ils se donnent des loüanges, ou ils se blâment par le même motif ; s'ils font semblant de rejetter les éloges qu'on leur donne, ils laissent entrevoir leurs intentions au travers de leurs grimaces étudiées. Quoi qu'ils joüissent d'une parfaite santé, ils se plaignent éternellement de la delicatesse de leur complexion, & trouvent fort mauvais, qu'on ne compatisse pas à leurs peines imaginaires.

L'air affecté & precieux empoisonne les meilleures choses ; quelque belles qualitez qu'on ait, il ne faut que ce foible, pour devenir ridicule. Si *Emilie* vouloit parler pour se faire entendre ; si elle n'affectoit point de se servir d'expressions trop recherchées ; si elle ne déguisoit point le son de sa voix, qu'elle a naturellement doux & harmonieux ; si avec de l'embonpoint & un visage fleuri, elle ne se plaignoit point à toute heure de sa mauvaise santé, on la trouveroit fort raisonnable ; mais les personnes sensées ne la peuvent souffrir, à cause de ses ridicules affectations.

Prenez garde de vous travestir ; ne copiez point les autres ; demeurez dans votre naturel, si vous avez envie de plaire : ce qui est faux & affecté, est toûjours fade & dégoûtant. Ouvrez les yeux ; contemplez *Lucine*, pour voir les mauvais effets de l'affectation : elle a de l'esprit, de la beauté, du merite ; cependant elle ne plaît point, parce qu'elle veut contrefaire les autres : elle imite la démarche de celle-ci, le son de la voix de celle-là ; elle tourne les yeux d'une maniere qui ne lui est point naturelle ; elle ouvre & ferme la bouche par mesure ; il semble qu'elle n'agisse que par ressorts, comme une machine ; c'est une automate : il est vrai qu'elle s'est reglée sur de bons modeles ; mais tout ce qu'elle fait, choque, parce qu'elle a abandonné son air naturel, pour copier celui des autres : c'est une fort mauvaise copie d'excellens originaux.

Digitized by Google

Celimene dans tous les endroits où elle se trouve, parle contre la galanterie ; elle fait la prude & la precieuse : personne n'ignore le nombre & le nom de ses Galans ; on s'en mettroit moins en peine, & l'on ne penseroit point à démêler ses intrigues, sans l'affectation qu'elle a de vouloir passer pour une femme modeste & reguliere. C'est irriter la satire, que de déclamer contre des vices que la conscience nous reproche, & qui ne sont pas ignorez du Public. Cette hypocrisie fait rire tout le monde ; au lieu de nous disculper de nos défauts, elle donne une nouvelle attention à les remarquer. [Le Public est un Juge éclairé & malin ; il est difficile de lui imposer, & il ne le pardonne gueres, quand il croit qu'on tâche de l'ébloüir, & de le surprendre ; il a plus d'indulgence pour ceux qui agissent de bonne foi, & qui conviennent de leurs foiblesses.]

☞ *Lyse* avoüe ingenuëment qu'elle a eu une mauvaise conduite ; qu'elle en est fâchée ; que son penchant l'a emportée, & qu'elle plaint celles qui vivent comme elle a fait ; elle exhorte ses filles à suivre d'autres routes ; elle leur dit perpetuellement, que la galanterie a de fâcheux retours, & que la sagesse seule peut faire le bonheur d'une femme. On tient compte à *Lyse* de sa sincerité ; on se contente de la plaindre, sans se déchaîner contr'elle ; mais ses leçons ne font pas grande impression sur le cœur de ses filles, qui s'en tiennent aux exemples qu'elle leur a montrez, sans se soucier de ce qu'elle leur dit : elles ressemblent aux petites écrevisses, qui marchent de travers comme leur mere. *

Vous voulez paroître sage, mais votre sagesse a un air austere, qui ressemble trop au chagrin. Les plaisirs honnêtes ne sont pas incompatibles avec la veritable sagesse. C'est être precieux plûtôt que Philosophe, de n'oser rire, lorsqu'il se dit des choses plaisantes & agreables.

Quelque prude qu'une femme veuille paroître, il ne faut pas qu'elle ait une vertu farouche, ni qu'elle fasse semblant de s'allarmer, quand on lui dit des choses flateuses, ou qu'on la louë de son merite, de sa bonne mine, & de sa beauté : elle en est mieux instruite que personne, & c'est une pure affectation, que de rejetter d'un air chagrin, pour contrefaire la modeste, les loüanges qu'on lui donne.

¶ Il ne faut faire paroître ni trop d'avidité pour les loüanges, ni les refuser avec un dédain affecté, quand nous croyons

les meriter : on penetre assez dans nos intentions au travers de nos grimaces : recevons avec honnêteté les complimens que l'on nous fait, quand la flaterie n'est pas outrée: c'est une affectation ridicule de rejetter toutes les loüanges, quand on a quelque sorte de merite.)

Une femme se rend suspecte lorsqu'elle se pare d'une sagesse scrupuleuse : cette grande affectation de paroître prude, est souvent trop étudiée : mais l'autre extrémité est encore plus dangereuse & plus blâmable ; des manieres trop flateuses & trop caressantes marquent une ame coquette : c'est mal raisonner, que de croire engager & retenir les gens par des douceurs. Pour peu qu'on ait de delicatesse, on est bientôt rebuté de la complaisance mal ménagée, & dont on fait une si mauvaise œconomie. La severité, la retenuë, une fierté honnête est un moyen plus sûr pour inspirer une passion qui dure ; au lieu que des discours trop complaisans, une tendresse qui se laisse trop voir, un dévouëment aveugle éteignent en peu de temps les passions qu'on croit les plus vives & les plus enracinées.

Les femmes qui disent à tout propos, qu'elles ne sont point coquettes ; que celles qui s'émancipent, ou qui s'oublient, leur font pitié ; sont plus coquettes qu'elles ne croyent : mais elles ont quelque secret interêt à dérober leur marche à ceux qui les éclairent de prés ; les autres dont la conduite est plus unie, & à qui la conscience ne fait point de reproches, agissent plus naturellement ; elles ne font point les prudes & les precieuses. Il y a à parier que celles qui affectent toutes ces grimaces, n'ont qu'une vertu superficielle : les discours éternels qu'elles font à la loüange de la pudeur, l'air de hauteur dont elles traitent celles qui ne gardent pas assez les apparences, ne sont pas de bons garans de leur pruderie ; mais cette reserve apparente sert pour éblöüir les duppes: c'est une espece de voile, sous lequel elles cachent leurs secrets mysteres ; c'est un vernis qui donne du lustre à leur fausse modestie.

[On avoit toûjours crû que *Selenie* étoit un modele achevé de pudeur & de regularité; le Public s'étoit laissé endormir sur la bonne foi des maximes de modestie qu'elle debite perpetuellement ; on ne s'étoit point mis en peine d'éclairer sa conduite de plus prés ; on la laissoit joüir en repos d'une fausse reputation qu'elle avoit usurpée par artifice ; elle s'est en-

fin décriée elle-même, par une intrigue qui a fait du bruit dans le monde, & qui l'a perduë. L'éclat de ce commerce a levé le voile qui cachoit ses attachemens : on la regarde comme une femme deshonorée, & l'on ne lui tient aucun compte de toutes les peines qu'elle a prises pour cacher ses intrigues secretes.

Quelques façons que fassent les femmes ; quelque belles que soient les maximes qu'elles étalent en faveur de la sagesse ; la plûpart sont coquettes dans l'ame ; elles ont naturellement le cœur tourné à la galanterie & aux intrigues ; il n'y a qu'une haute vertu qui puisse corriger ce penchant : mais comme cette sublime vertu est assez rare, le penchant les emporte. On leur est obligé quand elles veulent bien se contraindre pour garder les dehors, & pour sauver les apparences : cette contrainte est un hommage qu'elles rendent à la vertu.

C'est une scene assez réjoüissante pour ceux qui connoissent les intrigues secretes de certaines femmes, d'entendre les harangues & les sermons qu'elles font à la loüange de la pudeur : Ils ne peuvent s'empêcher de leur rire au nez, en les voyant debiter des maximes severes d'un ton grave & composé. Quelques duppes se laissent seduire par ces apparences ; les connoisseurs sçavent à quoi s'en tenir.

Il vaut mieux souffrir modestement les loüanges qu'on vous donne, & que vous meritez, que de les rejetter avec une dureté mysterieuse & affectée. Le ridicule est égal d'aimer trop à être loüé, ou de refuser les loüanges avec une affectation qui se laisse trop voir. Souffrez ce que l'on vous dit d'honnête & d'obligeant, ou détournez adroitement le discours, sans que ceux qui vous parlent, ayent à se repentir des loüanges qu'ils vous ont données, ou qu'ils ayent droit de vous regarder comme un homme impoli & brutal.

¶ Il ne faut point paroître trop avide d'encens, ni gueuser des loüanges pour la moindre bagatelle ; cet empressement est la marque d'une vanité ridicule : mais quand vous aurez fait quelque chose de loüable, souffrez qu'on vous le dise, & ne faites pas semblant de gronder ceux qui rendent justice à votre merite.)

[Les Provinciales qui n'ont eu qu'une mauvaise éducation, croyent être obligées de rejetter toutes les loüanges qu'on leur donne ; elles se recrient niaisement à tous les complimens qu'on leur fait sur leur beauté, sur leur taille, sur le

bon air de leur danse, sur leur belle voix : Il semble que ce soit leur faire affront, que de leur donner les loüanges qu'elles meritent ; & elles croiroient se deshonorer, si elles recevoient sans affectation un tribut que l'on rend avec plaisir à leurs belles qualitez.]

D'où vient l'affectation que vous avez de parler incessamment à votre desavantage ? Est-ce par modestie ? Voulez-vous faire penser de vous tout le mal que vous en dites ? Ce n'est point là votre intention : mais vous voulez parler de vous à quelque prix que ce soit : Ce n'est qu'un rafinement de vanité, pour engager le monde à vous donner de l'encens, & à vous prouver que vous n'avez point en effet les défauts que vous vous attribuez par modestie.

C'est par le même motif que l'on parle de ses bonnes qualitez & de ses défauts. Qui le croiroit, que ce fût par une complaisance secrete & delicate, qu'*Ismene* dit si souvent, qu'elle n'est pas belle, & qu'elle a le teint rude & grossier ? Elle veut, par cet aveu sincere, engager les gens à entrer dans le détail de sa beauté ; à lui parler de ses yeux, qu'elle a grands & doux : Si elle n'étoit pas bien persuadée, que ses agrémens reparent ses défauts, elle n'en parleroit pas avec tant de franchise.

C'est mal s'y prendre, que de vouloir établir sa reputation sur le débris de celle des autres. J'augure mal de la vertu d'une femme, qui condamne avec une extrême severité, la conduite des autres femmes. L'affectation de ces Critiques outrées, qui interpretent en mauvaise part tous les clins d'œil, tous les gestes & tous les pas qu'on fait, est une marque presque infaillible, qu'elles font tout ce qu'elles condamnent. On n'a pas le cœur bien sain, quand on soupçonne du crime dans les actions les plus indifferentes.

☞ D'où vient que *Symene* ne peut souffrir, qu'on parle bien d'une femme en sa presence ? Quand on louë la sagesse & la bonne conduite de quelqu'une, elle se déchaîne, elle en fait des portraits horribles, & forge sur le champ mille intrigues imaginaires, à quoi elles n'ont nulle part. Il semble que *Symene* ait regret, qu'il y ait encore dans le monde des femmes vertueuses & regulieres. *Symene*, & ses pareilles devroient se taire par politique, quand on parle sur cette matiere. La coquetterie des autres n'excuse point leur mauvaise conduite ; mais elles croyent se sauver dans la foule, & que le grand nombre les disculpe. *

La plûpart des femmes prennent pour civilité & politesse ce qu'elles font par une complaisance trop commode, & ce qui n'est que l'effet d'une humeur trop facile : Si c'est pour plaire aux hommes qu'elles se relâchent de la sorte, elles raisonnent mal ; la fierté est un moyen plus infaillible pour les amener au point qu'elles souhaitent ; elle les tient dans le devoir & dans le respect auprés d'elles. Il ne faut pas cependant confondre la retenuë avec une fierté farouche & hautaine, que les fausses Precieuses affectent quelquefois, pour ébloüir par des mines ceux qui n'approfondissent pas leurs mysteres. Il y a des femmes qui croyent faire les fieres, en brusquant tout le monde, & qui rebutent ceux qui leur disent des choses flateuses ; c'est extravagance plûtôt que fierté.

Les personnes indolentes, qui ne paroissent point touchées de ce qu'on leur dit de plus obligeant, sont fort incommodes pour le commerce ; elles croiroient se faire tort, si elles sortoient pour un moment de leur gravité ; les fausses prudes tombent souvent dans ce défaut ; à peine osent-elles se hazarder à rire, quelque réjoüissantes que soient les choses qu'on leur dit. Si elles ouvrent la bouche, c'est pour dire deux ou trois paroles d'un ton precieux & radouci. On ne leur tient pas grand compte de cette pruderie affectée ; elles feroient mieux de s'humaniser & de rire comme les autres, quand les sujets le demandent : une gayeté honnête, mêlée d'un peu de serieux, est d'un grand charme pour la societé.

Les personnes qui préparent, & qui apprennent de memoire ce qu'elles doivent dire dans la conversation, plaisent rarement. L'occasion doit faire naître l'entretien, & il faut se laisser conduire au hazard. Ceux qui se sont fait un plan de ce qu'ils doivent dire, n'écoutent point ce que les autres disent ; ils sont attentifs à épier le moment de debiter ce qu'ils ont appris ; mais il arrive rarement qu'ils le placent à propos. Quand vous avez dit quelque bon mot, ne le repetez pas, soit que les autres y ayent fait attention, ou qu'il leur soit échappé. Ne vous donnez point pour Bel-Esprit, si vous voulez qu'on vous estime, ou qu'on vous recherche : ne vous chargez pas tout seul du soin de faire rire les autres, & de défrayer la compagnie. Il en est de la beauté de l'esprit, à peu prés comme de la beauté des Dames, qui ne plaisent jamais moins, que lorsqu'elles font les belles. [On a souvent repeté cette leçon à *Clarine* : elle est jolie, elle est aimable, & elle ne le sçait

que trop ; dès qu'on lui a dit qu'elle est belle, elle se rengorge, & elle étale pompeusement tous ses appas, comme un Paon qui fait la roue ; elle plaît moins, parce qu'elle veut trop plaire ; sa beauté ne fait pas tout son effet, parce qu'elle affecte trop de la montrer.]

Une mere, qui est déja sur le retour, qui croit encore être belle, & qui veut passer pour jeune, a grand soin d'écarter ses enfans, qui seroient des témoins irreprochables de son âge. L'affectation de paroître jeune dans une femme qui commence à vieillir, ne lui attire que le mépris & la raillerie de ceux qui connoissent son entêtement, & fait qu'on regarde avec des yeux moqueurs, ses rides & son teint usé. Il ne faut plus songer à plaire par les agrémens, quand la saison en est passée. L'on n'impose point aux yeux, ce sont des juges trop éclairez. Les meres de ce temperament abandonnent à des étrangers l'éducation de leurs jeunes filles, qui perdent, par cet éloignement, l'estime & la tendresse qu'elles leur doivent ; mais elles y gagnent d'un autre côté, de n'être pas les témoins de leurs intrigues & de leur coquetterie.

[*Lysionne* a quatre filles nubiles, qu'elle laisse vieillir dans des Couvens, sans songer à les marier ; elle est tellement effrayée du titre de *grand' mere*, qu'elle rebute d'abord tous les partis qui se presentent, sans vouloir entrer en negociation, quelque avantageux qu'ils puissent être : elle ne veut penser à la dot de ses filles, que quand il faudra faire son testament.

¶ Il y a des meres, qui sont encore moins commodes que *Lysionne* ; elles contraignent leurs filles, par des cruautez affectées, de se voiler malgré leurs inclinations ; elles leur refusent tous les petits ajustemens, dont les jeunes filles sont si curieuses, & leur font sentir qu'il n'y a point pour elles d'autre parti à prendre, que le Cloître, qu'elles épousent par desespoir, & où elles traînent une vie tres-malheureuse.]

Une femme qui s'est distinguée long-temps par sa beauté, veut encore se distinguer par la devotion, quand elle ne peut plus être belle. Elle est fâchée de perdre l'empire qu'elle avoit sur les cœurs, elle tâche de s'établir une autre espece de domination sur les esprits. Pour y parvenir, elle prend une conduite toute opposée à celle qu'elle a toûjours tenuë. Les fêtes, les promenades, les compagnies, le jeu, le soin de ses ajustemens l'occupoient tour-à-tour : il faut joüer un autre rôle, & changer de batterie ; lorsque le feu des yeux s'éteint,

Digitized by Google

& que le visage se flétrit ; il faut avoir recours à des singularitez & à la retraite, prendre un air mysterieux, affecter des manieres severes, debiter les maximes de la plus haute vertu, avec un maintien grave & composé, quoi que le cœur soit toûjours dans la même situation ; elle change d'objet, sans changer d'inclination. Quand on regarde au travers de ses grimaces, on trouve en elle un orgueil secret & delicat, des rafinemens de jalousie, & toutes les autres passions qui l'occupoient, lorsqu'elle étoit le plus attachée au monde.

☞ Les Devotes de profession ne seroient pas en si grand nombre, si elles croyoient être obligées de se reformer, & de se défaire de leurs mauvaises habitudes, pour meriter la reputation de *devotes* ; mais il est bien plus aisé d'allonger ses manches, & de faire porter à l'Eglise un sac plein de medailles & de chapelets, que de devenir humble, modeste, complaisante & charitable ; Tandis que l'on verra les Devotes médire de tout le genre humain, plus entêtées que les autres femmes, plus attachées à leur propre sens, plus incommodes dans leur domestique, moins complaisantes à leurs époux, plus delicates pour tout ce qui les regarde : on ne leur tiendra pas grand compte de cette devotion sophistiquée. *

Ce qui décrie davantage les Devotes, c'est qu'avec les dehors & les apparences de pieté, elles veulent faire tout ce que font les femmes du monde ; Elles joüent, elles sont de toutes les parties de plaisir, elles ont le même soin de leur beauté, que les coquettes. Les ménagemens qu'elles ont pour leur personne, vont jusqu'à la delicatesse. Elles ne peuvent souffrir une parole qui les blesse le moins du monde ; & sous le prétexte d'un zele affecté, elles censurent la conduite de toutes les autres femmes, & les déchirent par de cruelles médisances, comme si elles étoient chargées du soin de reformer toute la Ville.

Toute affectation sied mal ; mais elle est criminelle en matiere de devotion, & ne convient qu'à ces Devots de cabale, dont toute la vertu consiste dans un exterieur concerté.

¶ La reputation d'homme vertueux & regulier, flate extrémement l'amour propre ; elle donne un grand ascendant sur les esprits ; mais il y a à craindre que la fausse devotion ne tienne lieu de la veritable, & qu'on ne prenne le masque pour la verité : on se sert de tout pour faire sa fortune ; on en connoît qui couvrent une ambition démesurée sous le voile

Digitized by Google

de la devotion, & qui ne se mettent pas en peine de commettre les plus grandes injustices, pourvû qu'ils puissent mettre leur reputation à couvert : ces abus décrient la veritable devotion ; & il y en a qui vont jusqu'à ce point de delicatesse, de se défendre du nom de *Devot*, comme d'une injure.

Quelle fatigue d'entendre ces personnes, qui n'employent dans leurs discours, que des mots choisis, pour exprimer les choses les plus triviales ? Est-il necessaire de chercher une periphrase pour demander à boire, ou pour dire quelle heure il est ? Pourquoi affectez-vous, *Dorilas*, de vous servir toûjours de mots nouveaux, & que vous inventez vous-même ? Ne voulez-vous avoir rien de commun avec le Peuple ? Avez-vous peur de ne paroître pas assez precieux ? Ces mots à la mode, dont vous croyez embellir votre discours, vous donnent un air effeminé & ridicule : vous croyez qu'on vous applaudit, quand on se moque de vous, & qu'on vous rit au nez.

Ceux qui sont d'une basse naissance, ne s'attirent que du mépris, par les artifices qu'ils employent pour cacher la honte de leur origine. On leur sçauroit meilleur gré, s'ils avoüoient de bonne foi ce qu'ils sont. Rien n'est plus méprisable que l'affectation qu'ils ont de parler éternellement des emplois de leurs parens, & de ce qu'ils ont fait d'éclatant dans les siecles passez : Ils s'exposent à entendre souvent des choses tres-humiliantes pour eux ; car on n'est pas toûjours d'humeur à applaudir à une vanité si ridicule.

Une femme qui s'est mis dans la tête de contrefaire la femme de qualité, quoi qu'elle soit née dans la roture & en pure bourgeoisie, quitte tout ce qu'elle a de naturel, & par consequent se défait de tout ce qui pourroit plaire. Ses manieres, son langage, le ton de sa voix, sa démarche, tout est contrefait. Elle chicane perpetuellement les autres sur leur qualité, sur le peu d'égards qu'on a pour sa personne. Elle renonce tous ses parens, dont les emplois méchaniques sont des témoignages irreprochables de son extraction. *Lyse* porte l'extravagance jusqu'à faire passer son mari pour son Homme d'affaires devant des femmes de qualité, qui ne le connoissent pas, & qui lui demandent pourquoi elle garde dans sa maison un homme si mal-fait ?

C'est une tentation assez ordinaire aux personnes de la Ville, de vouloir être en commerce avec les gens de la Cour ; d'entrer dans toutes leurs parties, de les copier, d'étudier

Digitized by Google

leur langage & leurs manieres. Ce ſont quelquefois de fort méchans modeles, qui font encore de plus mauvaiſes copies. L'air d'autrui enté ſur le ſien, ne peut jamais faire un bon effet. *Fronton* eſt né dans l'opulence ; il a une des premieres Charges de la Robe, qui lui donne un grand relief ; il a même de grands talens pour réüſſir dans ſon emploi ; mais il dédaigne ſon état & ſes pareils ; il ne peut ſouffrir que les Petits-maîtres : il jure & s'enyvre comme eux ; il veut leur reſſembler : cette affectation gâte ſon merite, & fait qu'il n'eſt ni Magiſtrat, ni Courtiſan ; c'eſt une chimere.

Les perſonnes nées dans un haut rang ſont plus naturelles, plus ſociables, moins guindées que les autres, qui ſe ſont tirées de la pouſſiere par leur ſçavoir-faire, ou par hazard : ce faux air de grandeur qu'elles affectent, n'empêche pas qu'on ne les reconnoiſſe au travers de ces dehors empruntez. Que prétend *Dorine*, en ſe faiſant porter la robe dans ſa propre maiſon, lorſqu'elle paſſe d'une chambre à l'autre ? Elle ne veut avoir de ſocieté qu'avec des Comteſſes & des Marquiſes, de peur de s'encanailler ; c'eſt pour cela qu'elle ne voit aucune de ſes parentes.

C'eſt une affectation qui marque je ne ſçai quoi de precieux, de ne vouloir ſe ſervir que des plus excellens Ouvriers pour les choſes les plus indifferentes. N'offrez rien à *Dorine*, qui ne vienne de la boutique de *La Frenaye*, *Legras*, *d'Hazanville*, *Ledoyen*, &c. Quelque rares & bien travaillez que ſoient les Ouvrages, ſon imagination n'eſt point ſatisfaite, s'ils ne ſont du bon Faiſeur, & de celui qui eſt le plus à la mode.

Les perſonnes ſages doivent s'aſſujettir au caprice de la mode. Il y auroit de l'affectation à ne pas faire ce que tout le monde fait ; ce ſeroit un air de ſingularité pour ſe faire regarder. Quelque extravagante qu'une mode paroiſſe, il faut la ſuivre, quand elle eſt établie, & ſe contenter de ne pas encherir ſur la folie de ceux qui l'ont inventée. Que diroit-on d'un homme qui voudroit encore aujourd'hui porter des chapeaux pointus, & de ces chauſſes larges comme des cotillons ?



Digitized by Google

DE LA SOTTE VANITE'.

LA ſotte Vanité, comme la définit le Traducteur de Theophraſte, eſt *un deſir inquiet de ſe faire valoir par les plus petites choſes, ou de chercher dans les ſujets les plus frivoles, du nom & de la diſtinction.* Un homme vain aime à parler toûjours de ſoi ; il ſe louë ſans façon, ou il ſe blâme ; il ne lui importe, pourvû qu'il vienne à ſon but, qui eſt de ſe faire eſtimer : l'idée qu'il a de ſon merite, eſt la plus avantageuſe du monde, il n'eſt que mediocrement touché du merite des autres. Un homme vain aime à dépenſer, pour faire parler de lui ; mais ſouvent les dépenſes qu'il fait, ſont folles & mal-entenduës ; on en parle comme d'un extravagant. La ſotte Vanité ruïne l'œconomie & le droit uſage des talens naturels qu'un homme peut avoir, & fait qu'il ſe rend autant ridicule par ſes bonnes qualitez, que par ſes vices.

Les perſonnes vaines tâchent de ſe faire regarder par tout ce qu'elles font, & par tout ce qu'elles diſent, elles s'accrochent à tout. Les choſes les plus petites leur paroiſſent conſiderables, quand elles les croyent de quelque ſecours pour faire naître de grandes idées de leur merite. On leur pardonneroit peut-être ce rafinement de vanité, ſi elles avoient quelque indulgence pour les autres, & ſi elles étoient moins attentives à épier toutes les occaſions de les abaiſſer. Votre folie, *Plautine*, eſt de n'eſtimer que vous, & d'avoir un grand fond de mépris pour toutes les autres, quelque eſtimable qu'elles paroiſſent.

Nous ne pourrions nous conſoler de voir que mille bonnes qualitez nous manquent, ſi nous ne les croyions remplacées par d'autres talens que nous nous flatons d'avoir. Quelques imperfections qu'on ſe connoiſſe, on ne laiſſe pas d'avoir des complaiſances ſecretes pour ſon merite.

[Ce qui empêche que les hommes ne ſe connoiſſent tels qu'ils ſont, c'eſt qu'ils ſe regardent toûjours par le côté le plus favorable : Il eſt impoſſible qu'ils ne s'apperçoivent de certains défauts viſibles, & qui ſautent aux yeux ; mais ils ſe conſolent, & ils ſe flatent, que d'autres bonnes qualitez qu'ils ont, les effacent : c'eſt encore ce qui les empêche de ſe corriger, parce qu'ils ne ſont pas aſſez touchez de leurs défauts,

& ils

& ils se contentent de les balancer par quelques bonnes qualitez :. *Alcmene* a la taille contrefaite, & trop d'embonpoint ; cependant elle croit être assez belle, & même effacer des Beautez plus regulieres, par l'éclat de son teint, par la couleur de ses cheveux, & par la douceur de son visage.] Il n'y a point d'Avocat si décrié au Barreau, qui n'ait des complaisances secretes en plaidant, & qui ne prenne souvent les huées pour des applaudissemens. Cette foiblesse est attachée à toutes les Professions éclatantes ; il faut avoir un esprit éminent, faire de grandes reflexions, pour n'être pas la duppe de la sotte vanité.

On n'ose dire en general, qu'on va de pair avec ceux qui ont un grand merite : mais quand on examine en détail ses bonnes qualitez, on croit ne devoir ceder à personne. Cette persuasion est bonne à quelque chose ; elle fait que chacun est content de soi ; & si l'on n'occupe pas les premiers postes, on se console, parce qu'on croit en être digne.

Les personnes entêtées de vanité croyent qu'on n'a jamais assez de déference pour elles, & ne se contentent pas des devoirs les plus respectueux ; la moindre formalité à quoi l'on manque, les irrite : elles font des plaintes de ces petites negligences, comme si tout étoit renversé, ou qu'on leur fît le plus grand tort du monde. Mais en recompense, elles se dispensent aisément des devoirs les plus essentiels, & croyent que les moindres égards qu'elles ont pour les gens, les acquittent de tout ce qu'elles leur doivent. [Une reverence de moins, ou qui n'est pas assez respectueuse, les met en fureur : ces minuties, ces bagatelles leur paroissent des devoirs essentiels, & ils ne le pardonnent jamais à ceux qui manquent à les leur rendre.]

☞ Ceux qui paroissent si contens d'eux-mêmes, ne contentent gueres les autres. Pour avoir l'approbation de tout le monde, il ne faut pas aisément se persuader qu'on la merite. Rien ne choque plus, que cette haute estime, dont certaines gens paroissent entêtez sur tout ce qui les regarde ; ils cherchent des applaudissemens, dès qu'ils ont dit une bagatelle ; il semble que tout soit soûmis à la souveraineté de leurs décisions, & ils ne font grace à personne. Il ne faut pas applaudir à des sottises ; mais il ne faut pas aussi refuser son estime à ce qui merite d'être estimé. On sent une espece d'indignation contre ceux qui croyent que tout le bon sens est renfermé dans leur tête. *

Digitized by Google

L'envie de faire parade de ce que l'on ſçait, & d'ébloüir le monde par le pompeux étalage d'une érudition faſtueuſe, eſt la marque d'une ſotte vanité. Un homme qui a de la raiſon, parle aux gens ſelon leur caractere; il s'humaniſe & s'abaiſſe à propos. Il ne veut point paroître plus ſçavant que ceux à qui il parle; & ſans ſe parer d'une vaine Science, il entre dans le genie des autres, & leur fait trouver plus d'eſprit qu'ils n'en ont naturellement; cette découverte les flate, & les affectionne à un homme ſi commode & ſi complaiſant: Ils ſont bien plus contens de lui, que s'il les eût charmés par ſon ſçavoir.

¶ Les Sçavans croiroient ſe faire tort, ſi les autres entroient le moins du monde en parallele avec eux. Cette haute idée qu'ils ont de leur ſuffiſance, fait qu'ils n'ont ni égards, ni ménagemens pour perſonne; & l'air pedant qu'ils ont en tout ce qu'ils font, diminuë l'eſtime qu'on auroit de leur merite, s'ils étoient plus honnêtes gens: mais par malheur, ces hommes ſi habiles ſont ſouvent fort ſots dans le commerce du monde: ils ſçavent tout ce que faiſoient les Anciens, & ils ne ſçavent point vivre avec les Modernes: Quand ils ſortent de leur cabinet, il ſemble qu'ils tombent dans un autre monde, dont ils ignorent les manieres & le langage; chaque démarche qu'ils font, les expoſe à la riſée des gens moins habiles.)

Ceux qui veulent toûjours briller, & ſe faire admirer des autres, s'en font rarement aimer; nous avons un ſecret dépit contre les perſonnes qui nous effacent. Pour s'inſinuer dans l'eſprit des hommes, il faut les aider, autant qu'on peut, à développer leurs talens: ils ſe retirent contens d'auprés de nous quand ils le ſont d'eux-mêmes; ils conviennent aiſément de notre merite, quand ils croyent nous avoir perſuadé du leur. Que prétend *Damis* avec ſon air ſuffiſant, avec cette fierté ridicule, cette complaiſance qu'il a pour tout ce qu'il dit, & ce dégoût pour tout ce que les autres diſent? Veut-il ſe faire rechercher, en faiſant le rencheri & le precieux? Ceux qui paroiſſent ſi contens d'eux-mêmes, ne contentent gueres les autres: Pour avoir leur approbation, il ne faut pas aiſément ſe perſuader qu'on la merite, ni témoigner pour cela trop d'empreſſement. Les perſonnes ſi avides de reputation, la perdent le plus ſouvent par l'avidité avec laquelle ils la recherchent: rien ne les détourne tant de leur but, que la paſ-

Digitized by Google

sion excessive qu'ils ont d'y arriver. Il y a peu de gens qui ne déchoient un peu de la bonne opinion qu'on avoit d'eux, quand ils se laissent voir trop souvent & trop long-temps; si l'on entrevoit leurs belles qualitez, on découvre aussi leurs défauts, qui sont une espece de contrepoids, & qui emportent souvent la balance: Il ne faut pas faire paroître tout d'une vûë ce qu'on vaut, & ce qu'on sçait faire, si l'on veut entretenir toûjours les gens dans l'admiration.

Une femme qui se croit belle, se flate aisément que tous ceux qui la voyent, sont touchez de ses charmes; elle s'applaudit souvent d'un triomphe imaginaire, & prend sur son compte, des soûpirs dont elle n'est nullement coupable.

[*Plautie* s'est mis dans la tête, que tous les hommes qui la regardent, deviennent amoureux d'elle; elle est persuadée du pouvoir de ses charmes, & elle se flate qu'il lui suffit de se montrer, pour faire des conquêtes: cette persuasion lui inspire une sotte vanité, & du mépris pour toutes les femmes, qu'elle croit absolument effacer: les autres ont la même pensée sur son chapitre, & elles ne la rerdent nullement comme une dangereuse rivale.]

Ceux qui sont nez dans l'opulence & dans une grande fortune, s'ils n'ont beaucoup d'esprit, manquent le plus souvent d'honnêteté: ils sont accoûtumez à s'entendre flater; la complaisance qu'on a pour eux, leur inspire un orgueil insupportable & une fierté ridicule: personne n'est assez hardi pour leur faire sentir combien ils sont impertinens; on aime mieux en souffrir; ils vivent sans s'appercevoir combien ils sont haïssables, & meurent sans avoir le moindre soupçon du ridicule qu'une sotte vanité leur donnoit.

[Le fils d'*Argene* étoit le plus honnête homme du monde avant la fortune de son pere; sa douceur, sa complaisance, sa politesse le faisoient souhaiter par tout: il s'est fait une revolution generale dans son temperament, depuis que son pere a acquis tant de richesses: il est devenu fier, impoli, intraitable; il méprise tous ses pareils, ce n'est plus lui-même.]

Un homme d'esprit peut revenir d'une fausse démarche qu'il a faite, ou d'une sottise qu'il a dite: un sot n'en revient pas, il se fait un point d'honneur de ne se pas dédire. Cette constance & cette fermeté mal-entenduë est l'origine de ces disputes outrées, où l'on s'opiniâtre à soûtenir des pro-

positions ridicules, parce qu'on ne veut pas avoüer qu'on a dit une sottise ; mais c'est une nouvelle sottise de la soûtenir.

¶ Il est peu d'hommes, à qui il n'échappe quelquefois de dire, ou de faire quelque impertinence. Si on vouloit l'avoüer de bonne foi, on en seroit à demi disculpé : mais la hauteur avec laquelle on veut défendre son procedé, quelque déraisonnable qu'il soit, revolte tout le monde ; on a compassion de la foiblesse d'un homme qui fait une faute, & qui en rougit ; mais on se gendarme contre la sotte vanité de celui, qui cherche de mauvaises raisons pour faire approuver ses extravagances.)

Qui pourroit s'empêcher de rire, en voyant de certaines personnes entêtées de leur merite, qui se proposent comme des modeles, & qui se persuadent ridiculement que tout le monde les regarde sur ce pied-là ? On remarque assez à certains traits & à de certains gestes étudiez, qu'ils sont fort contens des belles qualitez qu'ils croyent avoir ; ils fatiguent tout le monde par le recit de leurs hautes perfections. J'ai du bien, dit modestement *Lysias* ; je suis d'une naissance illustre ; j'ai de l'esprit, & un exterieur qui prévient les gens en ma faveur : je ne voudrois pas changer ma fortune avec celle de l'homme du monde le plus accompli & le plus heureux. *Lysias* a quelque chose de trop ; un sot entêtement, qui l'empêche de se connoître.

Un homme né mediocre est toûjours content de soi, & cette complaisance mal fondée est toûjours une marque sûre de la mediocrité de son esprit ; parce qu'il n'a point d'idée de ce qui est excellent, ses petits talens lui paroissent des qualitez éminentes : cette prévention, s'il n'y prend garde, est une grande source d'impertinences. Un bon esprit qui voit clair, est inquiet avec de rares talens, parce qu'il envisage toûjours quelque chose au dessus de ce qu'il a : Voila ce qui fait que toutes les conditions se balancent, & que les mieux partagez ne sont pas toûjours les plus heureux.

Vous croyez que le reste des hommes n'a ni esprit, ni merite, ni talens, ni habileté : en recompense vous vous flatez d'avoir tout ce que l'on peut desirer dans un homme parfait & accompli. Cette double erreur vient du même principe ; la vanité qui vous donne des idées si avantageuses de votre merite, & qui vous ferme les yeux sur vos défauts les plus grossiers, vous donne une attention scrupuleuse pour remar-

Digitized by Google

quer les moindres imperfections des autres. [Les personnes qui n'ont point sorti de leur Province, sont assez de ce caractere ; elles s'admirent, elles ont une extrême complaisance de leur merite personnel, & ne pardonnent rien aux autres.]

Un homme qui a un endroit foible, & quelque mauvaise qualité dont il se défie, use de mille détours pour la cacher. S'il est de basse naissance, il cite à tout propos des personnes illustres, dont il se dit allié ; on lui applaudit avec un sourire moqueur, & on le regarde comme un extravagant ; voila tout le fruit de sa politique.

[Ceux qui viennent de *Siam* ou du *Japon*, peuvent aisément imposer ; mais les personnes de la même Province, ou de la même Ville, se connoissent, & il est aisé de déterrer ce que leurs Ancêtres ont été : si elles nous abusent pour quelque temps, par la supposition d'une genealogie chimerique, on n'est pas long-temps sans se détromper, & l'on se moque de leur sotte vanité, & d'un entêtement si ridicule.]

Des gens nez & nourris dans la roture peuvent-ils ignorer leur naissance, & oublier jusqu'à ce point ce qu'ils sont, que de se croire des personnes de qualité ? C'est un amusement pour leur vanité, que de conter à quelque duppe, que leur maison est ancienne, & qu'ils tiennent aux premieres familles du Royaume. *Clarimont* ne parle que des alliances de ses Ancêtres, qu'il va rechercher dans les siecles les plus reculez, en remontant jusqu'aux premieres Croisades : son pere exerçoit un emploi tres-vil, tout le monde sçait encore la nature du negoce par où il a gagné assez de bien pour acheter une belle Charge à *Clarimont*.

¶ Je ne comprens pas la sotte vanité de certaines gens, qui se disent nobles, & de bonne maison, devant des gens qui ne les connoissent pas : comment peuvent-ils soûtenir la vûë de ceux, devant qui ils ont menti de la sorte, quand ils sont mieux instruits de leur veritable genealogie ? J'ai vû des gens de Province, arrivant à *Paris*, dire par tout qu'ils étoient Gentilshommes ; mais ils devoient donc avoir la précaution d'empêcher que leurs Compatriotes ne revelassent le mystere. Les personnes de bon goût ont un grand mépris de ces Fanfarons ; mais enfin ils trouvent quelqu'un qu'ils persuadent de leur noblesse chimerique, & ils se consolent.)

L'entêtement d'épouser de jeunes gens de qualité, a rendu beaucoup de filles tres-ridicules & tres-malheureuses : elles

ſe livrent avec tout leur bien, amaſſé par le negoce & par l'économie de leurs parens, à un Homme d'épée, qui ne les épouſe que pour leur argent, & que pour reparer les débris de ſa fortune. Une fille qui a du bien, & qui n'eſt pas de naiſſance, veut ſortir de l'état obſcur où elle eſt née: le comptoir & la boutique bleſſe ſa vanité: elle épouſe un Noble, qui l'exile dans une campagne éloignée: elle quitte une maiſon où elle vivoit fort à ſon aiſe & dans l'opulence, pour habiter un vieux château & des maſures.

[Perſonne ne plaint le malheur de *Clarianne*, elle avoit refuſé les partis les plus avantageux de *Paris*, & les perſonnes les plus illuſtres de la Robe: elle vouloit abſolument épouſer un Colonel, qui fût ſur les voyes pour parvenir aux premiers emplois de l'Epée: Sa vanité l'a jettée dans de grands malheurs: ſon Epoux étoit noyé de dettes avant ſon mariage: il a fait à l'Armée de grandes dépenſes, qui ont abſorbé tout le bien de *Clarianne*: elle eſt contrainte de vivre dans une Province reculée, où elle manque du neceſſaire; & pour amuſer ſa vanité, elle ſe ſouvient quelquefois qu'elle eſt la veuve d'un Maréchal de Camp.]

On peut tomber dans le Ridicule par les choſes mêmes en quoi on excelle. Un homme qui chante ou qui danſe de bonne grace; qui parle ou qui écrit poliment; qui a quelque talent rare, s'il s'applaudit de ſon merite, s'il ſe louë, & s'il veut que tout le monde l'admire, s'expoſera à la riſée & au mépris. Naturellement nous n'aimons pas ceux qui nous ſurpaſſent en quelque choſe. Si l'on a quelques qualitez éminentes, qui effacent les autres, il faut les dédommager par une grande modeſtie; ſans cela on leur déplaira infailliblement par les mêmes qualitez que nous étalons pour meriter leur eſtime. C'eſt la veritable raiſon pour laquelle une belle femme plaît rarement à une autre femme qui ſe pique de beauté.

☞ On voit des gens fort contens d'eux-mêmes, dont l'exterieur fait tout le merite: ils ſe mettent de bon air; ils font la reverence de bonne grace; mais ils ſe contentent de cela, & pendant toute la converſation ils ne deſſerrent pas les dents: ils ſont ſi perſuadez, qu'on a du plaiſir à les voir, qu'ils ne prennent pas la peine de rien dire. *

Ce n'eſt pas toûjours la marque d'un veritable courage, que de s'expoſer aux perils ſans neceſſité: Cette hardieſſe

vaine, indiscrete, emportée, qui cherche le danger pour le danger même, & qui s'expose sans fruit, n'a pour but que les applaudissemens des hommes. Un Guerrier, dont la valeur n'est pas fanfaronne, a une intrepidité sage & reglée, & qui s'anime à la vûë des ennemis; mais il ne donne rien au hazard, quand la prudence peut le conduire. On voit souvent des gens qui se font tuer par poltronnerie, & qui vont chercher le peril, parce qu'ils n'ont pas la force de l'attendre.

Il y a des hommes naturellement ingrats, qu'on ne peut gagner par de bons offices. Un fonds d'humeur farouche les rend insensibles aux bienfaits; on les caresse, on les aime, on est attentif à épier toutes les occasions de les obliger; ils demeurent froids & indifferens. Cette ingratitude est souvent l'effet d'un orgueil secret; persuadez que tous les services qu'on leur rend, sont au dessous de ce qu'ils meritent, ils ne sont point touchez de ce qu'on fait pour eux. D'autres qui ont l'ame basse & rampante, ont une reconnoissance outrée pour les moindres bagatelles, & mettent au rang des bienfaits, la pure justice qu'on leur rend. [Il ne faut pas être insensible aux bienfaits; mais la reconnoissance a des degrez comme les autres vertus; il ne faut pas confondre des services essentiels avec de pures bagatelles, qui ne se refusent à personne dans le commerce ordinaire de la vie: Si l'ingratitude est haïssable, une reconnoissance qui n'a point de bornes, est incommode: J'aimerois mieux qu'on oubliât absolument les bons offices que je rends, que d'en être remercié à tout propos.]

Il est plus difficile qu'on ne pense, de bien raconter un fait, une histoire, une nouvelle. Pour rendre la chose plus vrai-semblable, & pour lui donner plus de poids, on l'exagere presque toûjours; c'est mal s'y prendre: ces exagerations sont le plus souvent une marque de la petitesse de l'esprit de celui qui raconte, c'est aussi la marque d'un secret orgueil; les personnes vaines cherchent toûjours à se faire admirer par tout ce qu'elles font, & par tout ce qu'elles disent.

La trop grande démangeaison de parler & de dire tout ce que l'on sçait, est l'une des choses qui marque plus de foiblesse dans les hommes, & qui trouble leur repos. On ne peut se fier aux personnes de ce caractere; ils veulent qu'on croye qu'ils sont consultez, qu'ils ont l'oreille des Grands,

Digitized by Google

qu'on leur fait des confidences delicates, qu'ils entrent dans de grandes affaires ; mais leur vanité n'est pas satisfaite, à moins que tout le monde ne le sçache : ils trahissent souvent leurs meilleurs amis, sans y penser, & ils s'attirent à eux-mêmes de fâcheuses affaires par cette sotte vanité qui les rend fort méprisables.

[Ne dites rien à *Philon* que vous ne vouliez qui soit sçû de tout le monde : ne lui recommandez pas même le secret pour les choses que vous lui confiez ; cette circonstance est un moyen infaillible de le faire parler. Il semble que la confidence que vous lui avez faite, soit un fardeau insupportable ; il faut qu'il se soulage, & sans faire aucun discernement du caractere des gens à qui il parle, ni de l'importance de l'affaire qu'on lui a confiée, il la raconte au premier venu.]

Il est rare de voir des gens se corriger de quelque défaut ; c'est qu'ils ne se connoissent pas, & qu'ils ne croyent point en avoir. Si l'on a encore assez de modestie pour n'oser le dire tout haut, on se le dit à soi-même tout bas : si l'on avoüe en public quelques imperfections, ce sont de celles qu'il n'est pas honteux d'avoüer. *Trason* avoüe ingenuëment qu'il est brusque & emporté ; il veut insinuer par là, qu'il est brave, & qu'il a beaucoup de courage. *Chimene* dit en parlant de soi, qu'elle est la plus indolente & la plus paresseuse personne du monde ; Que ne dit-elle qu'elle est precieuse ?

☞ Si nos mauvaises qualitez faisoient sur notre esprit le même effet que sur celui des autres, on n'épargneroit rien pour s'en défaire : l'amour propre fait que nous avons une grande indulgence pour nous-mêmes, & que des défauts grossiers nous deviennent presque imperceptibles. *Lucie* s'apperçoit bien qu'elle est boiteuse ; cependant elle parle à tout propos des femmes qui ont la taille contrefaite, & elle en fait des railleries qui la rendent tres-ridicule. *

On plairoit davantage, si l'on se donnoit pour ce que l'on est précisément ; mais l'on affecte de se parer de talens extraordinaires, pour éblouïr ceux avec qui on est en commerce. Combien de gens se sont rendus ridicules par l'entêtement de passer pour beaux Esprits ?

[L'affectation qu'ils font paroître, & la haute estime qu'ils ont pour leur rare merite, les fait regarder comme des extravagans ; on les estimeroit davantage, & l'on n'auroit rien à leur reprocher, s'ils pouvoient se renfermer dans leur natu-

Digitized by Google

rel. Une jolie femme seroit bien plus aimable, si elle ne vouloit point passer pour une beauté accomplie.]

Ceux qui font semblant de mépriser les bonnes qualitez qu'ils ont, ou d'en diminuer le prix, en usent de la sorte, afin qu'on les remarque avec plus de soin. *Clarice* qui a les yeux parfaitement beaux, se plaint à tout moment qu'ils sont trop petits. Tout le monde est persuadé que *Geraste* est bel Esprit ; en peut-on douter aprés tant d'Ouvrages qu'il a donnez au Public ? Cependant il dit qu'il n'aspire point à la gloire des Genies sublimes ; mais il est au desespoir, quand on le laisse dans cette opinion, & qu'on ne lui prouve pas le contraire.

Je ne mets point de difference entre loüer une personne des bonnes qualitez qu'elle n'a pas, & lui dire malignement des injures. Ce qui fait qu'on se fâche si peu des railleries à double face, c'est que tous les hommes sont duppes sur les loüanges ; ils croyent toûjours en meriter de plus grandes, & loin de se fâcher, ils vous remercient de cet encens empoisonné. Défiez-vous d'*Alys*, il veut vous surprendre, ou vous rendre ridicule, il y a toûjours du mystere dans les loüanges qu'il vous donne, il se sert d'expressions malignes, qui dévoilent adroitement certains défauts cachez, qu'il n'oseroit vous reprocher à découvert : Ce sont des honnêtetez mysterieuses, que ceux qui n'y entendent point finesse, prennent pour de sinceres loüanges, mais qui font rire tous ceux qui penetrent dans son idée, ou qui sont de concert avec lui.

Ce n'est pas toûjours pour rendre justice au merite des autres, qu'on leur donne des loüanges excessives ; c'est une intention détournée d'être payé d'eux en même monnoye. Ceux à qui l'on refuse ce tribut que leur orgueil exige, ne peuvent s'empêcher de laisser entrevoir leur dépit. [*Lysmene* loüe les femmes de leur beauté contre la coûtume des autres femmes; ce n'est pas précisément pour leur rendre justice, qu'elle en use de la sorte ; elle veut qu'on lui renvoye toutes les loüanges qu'elle donne, qu'on la flate sur ses agrémens, & qu'on lui dise à tous momens, qu'elle est belle.]

Quel mépris n'a-t-on point de ceux qui passent toute une visite à se loüer eux-mêmes, qui parlent incessamment de leur famille, de leur fortune, de leur credit ? L'encens dont un homme s'enyvre lui-même, fait toûjours un mauvais effet, & s'il pouvoit gagner sur soi de ne se loüer jamais, il en seroit

Digitized by Google

bien plus loüable. Les applaudiſſemens qu'on ſe donne, fatiguent tout le monde; il faut éviter, ſur toutes choſes, de parler trop avantageuſement de ſa qualité ; c'eſt une fineſſe uſée. *Lyſis* ſeroit fort agréable dans la converſation : il a l'eſprit vif, des manieres enjoüées, il donne un tour delicat à tout ce qu'il dit; mais il ramene à tout propos l'entretien ſur ſa haute naiſſance ; il dit ſans façon qu'il eſt brave, il fait le détail d'une affaire qu'il a ſoûtenuë avec vigueur, il ſe couronne de ſes propres mains, & fait lui-même ſon panegyrique.

☞ Il y a long-temps qu'on fait des remontrances aux hommes ſur ce chapitre, & qu'on les avertit que les loüanges qu'ils ſe donnent, rebutent ceux qui les écoutent, & leur font ſoûlever le cœur ; mais ils ont pris leur pli, & ils ne ſe gueriront jamais : le plaiſir ſecret qu'ils ont à parler d'eux-mêmes, l'emporte ſur toutes les remontrances, qu'on leur peut faire. Si vous loüez quelque homme d'épée devant *Traſyle*, il ſe met incontinent à faire le détail d'une affaire dont il a été lui-même le principal acteur ; il veut vous inſinuer par là, qu'il eſt encore plus brave que celui que vous vantez. Si vous parlez de la beauté d'une femme devant *Clelie*, elle vous dit ſans façon, qu'elle ſeroit bien fâchée de n'être pas plus belle : cette ſincerité eſt une marque qu'elle eſt fort perſuadée de ce qu'elle dit. Qu'on eſt ridicule de ſe loüer ſi groſſierement, & de ſe donner ſoi-même à tout propos pour exemple ! *

Depuis qu'on s'eſt érigé en ridicule, on n'en revient gueres, parce qu'on ne ſe ſent pas ; ce ſont des défauts qu'on porte avec ſoi, & qui deviennent imperceptibles à ceux qui les ont ; plus on vieillit, plus le ridicule croît. Pour s'en garantir, il faut s'obſerver dans les petites choſes comme dans les grandes. C'eſt dans les bagatelles qu'on ſe fait davantage connoître, parce qu'on les neglige. Il faut ſur-tout être en garde contre les loüanges empoiſonnées qui ſont plûtôt des ſatires delicates, que de veritables loüanges : nous ſommes dans un ſiecle malin, où chacun cherche à ſe moquer de ſon prochain, & à le tourner en ridicule. On le fait ſouvent ſous les plus belles apparences du monde, & avec des paroles les plus flateuſes & les plus careſſantes.

Tout homme qui écrit, s'il n'eſt modeſte, & s'il n'a un grand empire ſur ſoi, devient fanfaron par l'empreſſement de

Digitized by Google

se produire, & de lire ses Ouvrages. Ces recits fatiguent & importunent, c'est une pure vanité, qui rend un Auteur fort méprisable, & qui marque un cœur gâté par la sotte gloire. Qu'est-il besoin de rompre la tête à tout le monde, par des lectures qu'on n'écoute que par complaisance, & à quoi l'on ne fait semblant d'applaudir, que pour se moquer de l'Auteur & de son Ouvrage?

¶ Un homme entêté de son merite, & charmé des agrémens de son Ouvrage, vous prie modestement de le censurer & de lui en dire votre sentiment, en severe critique; mais au premier mot, que vous voulez lui faire retrancher, il se gendarme, & vous regarde avec un sourire moqueur, qui témoigne assez, que vous lui faites compassion avec votre critique. Si vous persistez à lui dire votre sentiment, il vous accuse d'ignorance, & de mauvais goût, il vous quitte, mal satisfait de vos avis, & va chercher quelque duppe plus commode, qui flate sa sotte vanité.)

Vous voulez à quelque prix que ce soit, *Philidor*, qu'on parle de vous; mais tout ce que vous faites pour vous distinguer, c'est ce qui vous rend ridicule, la fausse gloire est l'écueil des bonnes qualitez que vous avez. Ce grand équipage qui embarrasse les ruës, & qui vous fait prendre pour un Ambassadeur, est cause qu'on vous regarde comme un extravagant : il semble que vous ayez borné votre merite à avoir un grand nombre de chevaux & de valets.

¶ *Selignac* emprunte à toutes mains pour faire une belle dépense, & pour se faire traîner dans un pompeux carrosse; mais ses créanciers sont de terribles gens, & qui n'entendent point raillerie; ils sont à tous momens aux trousses de *Selignac*, qui est contraint d'aller à pied de peur qu'on ne saisisse son carrosse.)

Qui pourroit s'empêcher de parler de soi & de se loüer, auroit trouvé ce qu'il cherche, qui est de se faire estimer. Je sçai que les personnes vaines goûtent un plaisir exquis à prôner ce qu'elles font; mais elles devroient aussi avoir soin du plaisir des autres, qui souffrent en les écoutant. Laissez au Public la liberté de son suffrage, c'est à lui à décider de la gloire que vous meritez.

☞ Il est aisé de remarquer aux discours, & au maintien de *Gelanor*, qu'il est bien content de lui-même; il trouve le secret de faire toûjours tomber l'entretien sur quelque cho-

Digitized by Google

se qui le regarde : il vante son train, sa dépense, sa qualité, il parle de ses emplois & de la faveur du Prince : Il dit sans façon, qu'il a de l'esprit, qu'il est beau ; il en est même si persuadé, qu'il en persuadera les autres quelque jour. *

Vous parlez toûjours de vous, *Philotime*, vous parlez même de votre femme, de vos enfans : Aprés avoir épuisé le chapitre de votre naissance par un long détail de votre genealogie, & le dénombrement de vos Ayeux, qui ont rendu d'importans services à l'Etat ; vous parlez des richesses immenses que vous possedez, & de la dépense que vous faites, d'une Charge que vous voulez acheter, & d'une Terre à la campagne : Croyez-vous que le Public s'interesse beaucoup à votre histoire ? Il y a des momens où vous aimez mieux dire du mal de vous, que de n'en rien dire ; ce n'est pas afin qu'on vous croye, c'est pour parler de vous ; le plaisir que vous y prenez, dédommage votre amour propre ; mais il faudroit aussi dédommager les autres de l'ennui que vous leur causez.

L'entêtement des hommes touchant leur reputation, est une grande foiblesse, & fait précisément le contraire de ce qu'ils prétendent ; il les expose au mépris, & les fait tomber dans le ridicule : ces delicatesses chagrines qu'ils ont sur le point d'honneur, ne les rendent pas plus dignes d'être honorez. Quels ressorts ne font-ils pas joüer pour abaisser les autres, & pour s'élever sur leur ruïne ? Cette basse jalousie & cette malignité envieuse est la marque d'un merite mediocre.

DU MAUVAIS GOUST.

C'Est une espece de maxime, que tout le monde debite sans l'examiner, qu'il ne faut point disputer des Goûts : il est cependant tres-assuré qu'il y a un bon & un mauvais Goût, & ce seroit rendre un grand service aux gens, que de leur faire sentir cette difference. L'homme du monde qui a le mieux penetré dans les replis du cœur humain, a dit qu'il y a dans les ouvrages de l'Art un point de perfection, comme de bonté, ou de maturité dans les productions de la nature ; celui qui ne le sent pas, ou qui aime en deçà, ou au delà, a le goût défectueux ; ce n'est donc pas sans raison que

Digitized by Google

l'on diſpute des goûts ; mais ce ſeroit une eſpece de prodige, de redreſſer ceux qui ont le goût mauvais, à cauſe de la repugnance naturelle que chacun ſent à convenir de ſon peu de jugement ; perſonne ne veut avoüer de bonne foi qu'il ſe trompe, ou qu'il a un mauvais goût. [C'eſt la raiſon pour laquelle l'on s'obſtine à ſoûtenir les propoſitions qu'on avance, quelque extravagantes qu'elles ſoient : cette opiniâtreté fait ſentir le peu de diſcernement de ceux qui raiſonnent ſi mal, & qui ont des goûts ſi extravagans.]

La choſe du monde la plus rare c'eſt le diſcernement ; cependant tout le monde ſe mêle de juger, ſans ſe mettre en peine de laiſſer voir ſon foible & ſon mauvais goût. On veut, à quelque prix que ce ſoit, entraîner tout le monde à ſoi, & enlever tous les ſuffrages, quelque bizarre que ſoit le jugement que l'on fait des choſes qu'on approuve, ou qu'on blâme. [Quelle compaſſion n'a-t-on point de la hauteur de certaines gens, quand on leur lit quelque Ouvrage, ou qu'ils ſortent de la Comedie ? Ils approuvent ce qu'il y a de plus mauvais, & condamnent impitoyablement ce qu'il y a de plus exquis ; ils eſtropient quelques termes de l'Art, qu'ils placent mal à propos ; ce qu'ils font, afin qu'on les regarde comme des connoiſſeurs delicats, les fait regarder comme des ridicules.]

Le nombre eſt rare de ceux qui ſe connoiſſent en vrai merite, ils prennent l'apparence pour la realité, & le clinquant pour le bon or : ils ſe laiſſent éblouïr par un éclat ſuperficiel, qui ne plaît qu'aux gens de mauvais goût ; ainſi l'on peut eſperer d'avoir des approbateurs, ſans avoir un merite veritable. On peut même quelquefois hazarder de certaines choſes équivoques, qui peuvent être interpretées en bien, ou en mal : ceux qui en jugent ſainement, ne s'y laiſſent pas tromper ; mais il y a bien des duppes.

¶ Pourquoi ſe donner la torture afin de plaire à des ſots, qui ne jugent que de travers ? Ne vaut-il pas mieux avoir l'approbation de cinq ou ſix honnêtes gens, qui ſe connoiſſent en vrai merite, que d'entraîner par de fauſſes beautez, les ſuffrages de la multitude ? Que vous importe ſi des gens de mauvais goût ne vous approuvent pas ? Il ne faut point s'étonner que des bêtes ſe trompent, ou raiſonnent mal. Contentez-vous de bien faire, ſans vous allarmer des faux jugemens du Public.)

Digitized by Google

☞ Il y a dans le monde une eſpece de fades adulateurs, qui ſe ſont mis ſur le pied de loüer tout le monde ſans diſtinction du veritable merite ; ils font mille exclamations pour la moindre bagatelle, & jettent les éloges à la tête, ſans raiſon, & ſans diſcernement. Ce vice a grand cours ; on n'oſe plus parler aux gens ſans les flater & ſans leur dire mille choſes qu'on ne croit point. C'eſt une eſpece de comedie que l'on jouë éternellement ; De quelque côté que l'on ſe tourne, on eſt aſſaſſiné de ces donneurs de loüanges triviales : ce perſonnage eſt fort ſot & fort ridicule ; ſi l'on n'y prend garde, on devient autant importun en loüant trop les autres, qu'en ſe loüant ſoi-même. *

Combien de gens donnent leur ſuffrage par un entêtement ridicule, à des ſottiſes qui ſont rejettées par le bon Sens ? Il eſt auſſi difficile de faire valoir de mauvaiſes choſes, que tout le monde condamne, que de détruire celles qui ont une approbation generale : les mauvais connoiſſeurs mettent leur gloire à reſiſter au torrent : ſi on leur demandoit la raiſon pour laquelle ils condamnent de certains Ouvrages, & qu'ils vouluſſent répondre de bonne foi, ils n'en apporteroient point d'autre, que parce que tout le monde les approuve. Vous cenſurez dans une Piece les meilleurs endroits, & qui ſont applaudis de tous les connoiſſeurs ; Vous blâmez également ceux qui font bien & ceux qui font mal ; Vous riez d'un homme de merite comme d'un fat ; manquez-vous d'équité, ou de diſcernement ? Il faut opter.

Quelque extravagant qu'un homme ſoit dans ſes goûts, il les propoſe comme des modeles, & veut avoir des approbateurs. *Frontin* a fait bâtir une maiſon d'une ſtructure extraordinaire ; il eſt charmé de cet édifice, & s'il en étoit crû, on abattroit toutes les maiſons pour les rebâtir ſur ce plan. Le goût eſt le triomphe de l'amour propre ; ceux qui l'ont juſte & excellent, ſe rendent fameux par leurs inventions, quand même ils n'inventeroient que des bagatelles.

Ce qui fait que les Femmes aiment tant à parler, c'eſt qu'elles ne ſçavent rien. Cette maxime paroît un paradoxe ; elle eſt cependant tres-veritable : comme elles n'ont rien dans l'eſprit, tout ce qui frappe leurs ſens, les occupe, & devient la matiere de leurs entretiens : ce qu'elles voyent, ce qu'elles entendent, leurs joyes, leurs chagrins, leurs affaires domeſtiques, leurs intrigues, leurs querelles ſont pour elles des

sources intarissables; pourvû qu'on ne parle que de bagatelles, elles ont toûjours de quoi fournir à la conversation.

On voit des femmes d'un goût si dépravé, qu'elles veulent absolument qu'on parle d'elles : que ce soit en bien, ou en mal, cela leur est indifferent, pourvû qu'on en parle : le plus grand des malheurs, à leur avis, est d'être oubliées ; elles y mettent bon ordre, & font tant d'extravagances, qu'il est impossible que le Public n'en soit informé. [La Comtesse d'*Orsay* a si grand' peur qu'on ignore ses avantures, qu'elle prend elle-même le soin d'en faire le détail à tous ceux qui veulent l'écouter ; elle y ajoûte même des épisodes, pour embellir le Roman : Elle dit le nom de ses Amans, elle en fait le portrait, elle n'omet aucune circonstance; peut-on douter aprés cela, qu'elle ne soit belle & aimable, puisqu'elle a une legion d'Amans?]

Autrefois les hommes étoient moins reservez, & avoient moins de retenuë que les femmes. La mode a changé, elles sont plus folles & plus emportées, elles gardent moins de mesures, & se mettent moins en peine de sauver les apparences. Il y a de certaines femmes d'un caractere si bizarre, qu'elles ne prendroient point de goût à tout ce qu'elles font, si tout le monde n'étoit instruit de leurs avantures ; elles font penser plus de mal, qu'il n'y en a effectivement dans leurs commerces ; elles aiment le bruit & le fracas, & veulent se faire remarquer par quelque endroit.

Le croiroit-on, si on ne le voyoit de ses yeux, que des femmes distinguées par leur rang, & par leur naissance, se fissent honneur de leurs galanteries, & qu'elles établissent leur merite sur le nombre & sur la reputation de leurs Amans? Bien loin de faire mystere de ces sortes d'affaires, elles en parlent avec la même liberté que si c'étoient des choses indifferentes. On les voit au Cours & aux Tuilleries, se promener tête-levée avec leurs Amans ; ils vont ensemble à l'Opera, à la Comedie, dans les maisons où l'on jouë ; ils ne se quittent point. Un attachement si public & si declaré ne devroit-il pas faire rougir une femme, qui auroit encore quelques sentimens d'honneur, & quelque reste de raison ? L'on s'étonne avec justice, qu'elles ayent l'assurance de paroître en public; la corruption du siecle, les noms specieux qu'on donne à ces sortes de commerces, n'en adoucissent point l'infamie ; si on les appelloit par le nom qu'elles meritent, elles auroient horreur d'elles-mêmes.

Digitized by Google

Quelque merite qu'un honnête homme puisse avoir, il est exposé aux froides railleries des mauvais Plaisans ; les sots y applaudissent, mais ce sont des sots : les honnêtes gens qui ne jugent point par prévention, lui rendent justice, & ont compassion de ceux qui prétendent le tourner en ridicule.

¶ Il est assez ordinaire qu'un fat qui est en faveur, ou qui est riche, méprise un homme de merite, qui n'a point fait fortune ; mais toutes les fatuitez qui lui échappent, quand il en veut plaisanter, dédommagent l'honnête homme dans l'esprit des assistans, qui préferent le merite personnel aux richesses du Financier, s'ils jugent sainement des choses. Ce n'est pas tant les richesses de certaines gens, qui les rendent haïssables, que la sotte vanité qu'elles leur inspirent, & cet air de hauteur dont ils traitent ceux qui sont moins riches qu'eux : je ne comprens pas, dit souvent *Clarinette*, qu'on puisse vivre sans avoir au moins quarante mille livres de rente. Il n'y a pas dix ans que *Clarinette* n'avoit pas de quoi s'acheter une juppe, & qu'elle alloit dîner chez ses voisines, pour épargner la dépense.)

Un homme qui se ménage, & qui parle peu, ne donne pas de prise aux mauvais Plaisans, qui ne sçavent par où l'entamer : mais il est aisé de faire voir le ridicule de ces étourdis, qui parlent long-temps & fort haut, & qui décident mal à propos, qui condamnent les bons endroits d'un Ouvrage, & qui en approuvent les méchans, sans discernement & sans regle.

☞ Ne vous hazardez point à dire votre sentiment, si vous n'êtes bien sûr de votre fait ; c'est par là que l'on connoîtra infailliblement si vous avez l'esprit juste, ou de travers ; cette hardiesse que mille gens font paroître à dire trop librement ce qu'ils pensent sur toutes sortes de sujets, est la marque sûre d'un petit jugement ; ces décisions bizarres font connoître leur mauvais goût, & sont souvent les effets d'un sot orgueil. *

Les Plaisans de profession aiment mieux choquer leurs meilleurs amis, que de manquer l'occasion de dire une plaisanterie : ils ne font pas reflexion qu'en faisant rire les autres, ils se rendent eux-mêmes ridicules. [Que de talens, quelle souplesse, quel genie, quelle connoissance des mœurs ne faut-il point avoir, quand on veut s'ériger en plaisant ? C'est une affaire

affaire que de plaire aux gens de bon goût ; en les faisant rire on se fait mépriser : tel qui croit se rendre agréable & réjoüir la compagnie par ses bons mots, se ravale par les fades plaisanteries.]

Mille gens croyent se distinguer par des singularitez bizarres, qui font naître des idées tres-desavantageuses. Vous n'êtes pas dans le fond aussi libertin que vous le paroissez : si vous vouliez garder le dehors, & sauver les apparences, vous passeriez pour un honnête homme. Quel ragoût trouvez-vous à vous décrier de gayeté de cœur ? La reputation d'honnête homme, d'homme sage & regulier, est-elle d'une si petite consequence, que vous la risquiez pour un bon mot, & pour quelques froides railleries sur des matieres, dont on ne doit parler qu'avec beaucoup de reserve ? On juge des hommes par l'exterieur, & on a droit de croire que leurs sentimens sont tels qu'ils affectent de les faire paroître.

Un bel-Esprit, qui se croit tel, & qui veut être regardé comme bel-Esprit, est le fleau de la Societé. Qui pourroit tenir contre les applaudissemens qu'il se donne, contre le mépris qu'il a de tout ce que les autres loüent, & qui merite le plus d'être loüé ? Il se montre par les endroits favorables ; toutes ses paroles, tous ses gestes, tous ses clins d'yeux signifient qu'il est bel-Esprit, qu'il en est persuadé, & qu'il en veut persuader les autres. [Vous avez voulu, *Dorilas*, vous ériger en bel-Esprit, vous y avez reüssi, mais ce titre a gâté le peu de merite que vous aviez : le caractere de bel-Esprit renferme je ne sçai quoi de fier, de présomptueux, de fat, un grand fond de mépris pour le pauvre genre humain, qu'on regarde d'un œil de pitié, & un grand fond de complaisance pour soi-même.)

C'est une grande misere de n'avoir pas assez d'esprit, pour s'appercevoir qu'on dit une sottise ; mais ceux qui s'obstinent à soûtenir toutes leurs extravagances, sont encore plus à plaindre, parce qu'ils sont incorrigibles.

Quelle fatigue, quand on a de la raison, d'écouter ces diseurs de rien, qui parlent long-temps, & qui ne debitent que des paroles ? Les femmes d'esprit parlent beaucoup, & en bons termes : si elles pouvoient éviter les inutilitez, leur conversation auroit de grands charmes : En racontant une histoire, elles n'en omettent pas la moindre circonstance : Si elles parlent d'une affaire ; elles l'examinent jusqu'aux plus

Digitized by Google

petits détails ; & aprés avoir tout dit, elles ajoûtent encore des épisodes, qui leur ouvrent une belle carriere.

Il y a un milieu à garder entre la démangeaison de faire des confidences, & une reserve scrupuleuse, qui n'ose parler des moindres bagatelles. *Damon* fait quelquefois mystere des choses que tout le monde sçait ; il prie qu'on lui garde le secret pour des Nouvelles qu'il raconte, & qu'on peut lire comme lui dans la Gazette.

Un Philosophe disoit : *Parle afin que je te connoisse* : Si cette maxime est certaine, la plûpart des Dames laissent trop voir quels sont leurs sentimens sur la Galanterie ; elles ne sont pas assez reservées sur ce chapitre ; elles parlent trop librement d'intrigues, d'amourettes, d'avantures, d'histoires galantes, de bonnes fortunes : Ces discours les deshonorent plus qu'elles ne pensent ; c'est une marque qu'elles sont un peu trop apprivoisées, & que ces sortes d'affaires ne leur font point de peur. Il n'est pas necessaire qu'elles paroissent si sçavantes sur ces matieres : une ignorance loüable leur feroit beaucoup plus d'honneur.

C'est avoir de l'esprit que de sçavoir se proportionner à toutes sortes de caracteres, de s'élever, ou de s'abaisser, selon les occasions qui se presentent : rien ne doit être au dessus & au dessous de la connoissance d'un homme qui a un grand esprit ; il est capable des choses les plus relevées ; il descend dans les plus petits détails, quand il le faut. On connoît de certaines gens qui font les plus beaux Ouvrages du monde, & qui paroissent imbecilles dans des affaires d'interêt : tout le monde les trompe, leurs domestiques les volent, parce qu'ils ne veulent pas s'abaisser à de petites choses, dont ils devroient avoir une connoissance exacte.

Agaton dans les visites qu'il fait à des femmes, leur dit mille choses sçavantes, jusqu'à leur citer des passages grecs : il faut que ce que l'on dit, soit proportionné au genie & aux connoissances des gens à qui l'on parle, puisqu'on ne parle que pour se faire entendre. Il n'est pas difficile d'imposer à des duppes, ou à des ignorans, & de les étourdir avec de grands mots.

Depuis que *Turpin* s'est mis en tête de faire le sçavant, il est devenu insupportable ; il se mêle de décider sur tout, & il ne décide que de travers : les meilleurs Sermons l'endorment ; il bâille au Theatre ; & fait la moüe aux Acteurs : les

Digitized by Google

plus excellentes Pieces de prose & de vers ne lui paroissent que mediocres ; mais il se declare le patron de celles que tout le monde siffle ; c'est se faire une querelle personnelle, que d'oser soûtenir qu'elles sont mauvaises : ses décisions ont un air de hauteur & de fierté, à qui rien ne resiste : *Turpin* seroit bien plus honnête homme, s'il ne croyoit pas être sçavant.

Les femmes, le Peuple, les esprits bornez, les filles qui vivent dans la retraite, les Provinciaux, ne sont point touchez des choses qu'ils comprennent aisément ; ils sont plus touchez de ce qu'ils n'entendent pas ; ils croyent qu'il y a du mystere dans ce qui leur paroît au dessus de leur intelligence. Ceux qui prêchent aux filles voilées, ne les charment pas toûjours par des discours raisonnables, intelligibles, pleins de sens ; il faut leur donner du sublime, & les éblouïr par de faux brillans.

Peu de gens ont le discernement assez juste, pour se défendre du charme de la nouveauté ; de là viennent ces applaudissemens mal fondez, pour des Ouvrages qui n'ont d'autre merite que celui d'être nouveaux. Les fautes qui y sont, nous surprennent agréablement, & cette surprise diminuë notre attention. Les plus belles choses du monde ennuyent & fatiguent par un trop long usage. Ce qui nous a le plus piqué, laisse en nous une habitude qui nous le rend fade. Plus une passion a été vive, plus donne-t-elle de dégoût, quand on en est gueri. Cependant si on avoit l'esprit juste, on ne se dégoûteroit jamais de ce qui doit plaire, & l'on n'applaudiroit jamai à ce qui ne merite point d'être applaudi.

J'ai vû des gens se plaindre de ce que certaines personnes avoient l'humeur trop enjoüée ; ceux qui veulent toûjours rire, ne font pas toûjours rire les autres : trop de gayeté ennuye à la fin, & devient fade. Il y en a qui ne peuvent pas dire la moindre chose, sans éclater, & qui reçoivent de même avec de grands applaudissemens tout ce qu'on leur dit. C'est souvent une marque de bêtise & d'un esprit borné, qui admire ce qui est de moins admirable ; les grands esprits ne sont pas de grands admirateurs.

Les esprits foibles & flotans ont toûjours envie de faire tout ce qu'ils voyent faire aux autres : incapables de prendre une resolution d'eux-mêmes, ils se laissent tourner par les exemples qui les frappent ; & sans rien executer de ce qu'ils pro-

Digitized by Google

jettent, ils ſont toûjours agitez d'une infinité de reflexions, qui ſe détruiſent les unes les autres.

C'eſt mal raiſonner, que de croire qu'il y a de la grandeur d'ame & du courage à haïr toûjours les gens dont on a reçû de mauvais offices. Cette paſſion eſt une marque de foibleſſe : ceux qui n'ont pas aſſez de generoſité pour pardonner, ni aſſez de courage pour ſe venger quand ils haïſſent, ne pardonnent jamais.

Il faut avoir du merite & de rares qualitez, pour ne pas tomber dans des fatuitez bizarres, quand on a fait une grande fortune. La tête tourne, & le vertige prend dans cette haute élevation : mais la bonne fortune eſt un voile qui couvre le ridicule ; les extravagances d'un homme en faveur ne ſont point regardées comme des extravagances : ce qui paroîtroit monſtrueux dans un homme diſgracié, eſt toleré, & quelquefois applaudi dans un homme en place. [*Roſimon* n'ouvre la bouche que pour dire des ſottiſes & des puerilitez ; il ſe vante inſolemment de ſa faveur, de ſon credit, du rang qu'il occupe ; tout le monde lui applaudit, & fléchit le genou devant cette idole ; pluſieurs même ſont perſuadez que *Roſimon* a un grand merite, parce qu'il a fait une grande fortune, & qu'il eſt en état de faire beaucoup de mal, ou beaucoup de bien.]

Combien de gens ſe font valoir par leur parure & par leur train ? Ont-ils d'autre merite, que celui d'être ſuivis d'un nombreux cortege, & de traîner en tous lieux un équipage magnifique ? Et l'on eſt aſſez imbecille pour les en eſtimer davantage ; un habit doré donne des entrées dans des lieux, où l'on ne ſeroit pas ſouffert, ſi l'on étoit plus mal vêtu. Le merite n'eſt pas gravé ſur le front ; un ſot avec un exterieur brillant, marche ſur le ventre à un bel-Eſprit, qui n'a pour ſon partage que beaucoup de ſçavoir. Il faut être fat pour ſe croire quelque choſe à cauſe de la richeſſe des habits qu'on porte ; mais il faut avoir un mauvais goût, pour ſe laiſſer ébloüir par un merite imaginaire que l'on quitte en ſe deshabillant. *Damon* ſe plaint d'avoir été mal reçû chez la Marquiſe *Araminte*, qui a eu de grands égards pour *Traſimon*, qui n'eſt qu'un ſot, mais magnifique, & dont l'équipage fait honneur aux portes où il s'arrête : *Damon* a tort de n'être pas riche, & d'être à pied.

¶ Ce qui marque, plus que toute autre choſe, le mauvais

Digitized by Google

goût de notre siecle, & la dépravation de nos mœurs, c'est la déference qu'on a pour des faquins, qui se sont tirez de l'obscurité de leur état, par leur sçavoir-faire; la Ville, la Cour les honore; des malheureux qui ont porté la livrée, vont de pair avec les plus grands Seigneurs; ils sont de tous leurs plaisirs; on les associe à leur jeu: ils donnent à manger au Duc & Pair, qui ne croit pas se deshonorer, en se mettant au niveau d'un homme qui a porté sa livrée. Ce dérangement nous fait regarder avec étonnement des Nations reculées de notre climat, & que nous traitons de barbares.)

DE L'IMPOSTURE.

Est-il possible qu'il n'y ait plus de sincerité dans le monde, & qu'on n'ose se fier à personne? Ceux qui vous flatent en votre presence, qui vous caressent, qui vous baisent; si-tôt qu'ils vous ont quitté, ou que vous avez tourné le dos, disent mille choses outrageantes de votre conduite; ce procedé est infame. Il se faut défier des paroles doubles & artificieuses, comme de ce qu'il y a au monde de plus pernicieux; les manieres d'agir si concertées marquent un grand penchant à la fourberie, & un grand fond d'imposture.

La plûpart des hommes ne sont que d'habiles fourbes; ils s'étudient à tromper le monde par de belles apparences, & par des paroles flateuses; ce sont autant de fleurs qu'ils jettent pour couvrir le piége qu'ils ont dressé.

☞ Il ne faut jamais rien promettre par-dessus ses forces, ni s'engager à des choses chimeriques: c'est le défaut ordinaire des personnes vaines, qui veulent imposer à ceux qui ne les connoissent point. Qui ne croiroit, à les entendre, qu'ils gouvernent tout le Royaume? Ils étourdissent le monde du bruit de leur faveur; on diroit que le Prince a pour eux de grands égards, & qu'il n'oseroit leur rien refuser; ils persuadent quelques duppes; mais les plus éclairez les regardent comme des visionnaires, ou comme des fourbes. *

On s'écarte souvent des regles de la bonne conduite, quand on veut trop raffiner; l'artifice, les mauvaises finesses, la dissimulation prennent la place de la capacité & du bon sens; on fait des fautes plus considerables à mesure qu'on s'éloigne davantage des routes communes; & l'on est souvent la duppe de ses propres tromperies.

Digitized by Google

Un esprit dissimulé fait les premieres démarches, & impose par cet artifice aux gens qui ne peuvent soupçonner qu'un homme qui les voit & qui leur parle, ait dans le cœur quelque haine secrete : il se sert de termes soûmis & respectueux pour adoucir ceux qui se plaignent de lui avec raison, & qui sont aigris par les injures qu'ils en ont reçûës : son but est de les endormir pour les pouvoir tromper plus sûrement.

[Les ames nobles donnent aisément dans ce piége ; incapables de tromper personne, elles ne peuvent s'imaginer qu'on ait recours à l'artifice pour les seduire ; & par ce moyen elles sont aisément la duppe de mille gens, qui employent toute leur finesse à tromper ceux qui ne se défient point d'eux.]

La sincerité est l'ame du commerce & de la societé civile ; cependant c'est une vertu tres-rare dans un siecle aussi raffiné que celui où nous vivons ; c'est un art & un métier, que de déguiser ses sentimens : ce qu'on témoigne d'ouverture de cœur, n'est qu'un manége pour attraper les confidences des hommes. On ne trouve de gens sinceres, que ceux qui n'ont pas assez d'esprit pour être fourbes.

Pourquoi faire des promesses en l'air, qu'on n'a point envie de tenir, & qu'on n'est pas toûjours en état de remplir ? Vous abordez *Lysandre* avec un air soûmis & respectueux ; vous lui exposez votre affaire ; vous le conjurez de vous y servir ; il s'y engage sans hesiter, & avec l'assurance dont il vous parle, vous croyez qu'il vous aidera de tout son pouvoir ; mais en vous quittant il oublie votre nom, & la nature de l'affaire dont vous lui avez parlé ; il n'y pensera plus. Cependant il est toûjours entouré & respecté de mille gens, qu'il abuse depuis un tres-long-temps, en leur offrant son credit & son amitié. On a autant de peine à se détromper des fourbes, qu'à se guerir d'une Maîtresse infidelle.

¶ Les besoins où l'on se trouve, l'esperance qu'on a d'être assisté de ceux qui vous promettent du secours ; tout cela fait que l'on s'attache à eux : Aprés en avoir été trompé mille fois, on continuë à leur faire la cour ; les personnes en place devroient être plus reservées à promettre leur faveur, & ne pas faire languir des malheureux, qu'ils repaissent d'esperances chimeriques & qu'ils abusent par de fausses promesses. Ce qu'ils gagnent par ce manége, est de se faire mépriser ; on les regarde comme des affronteurs.)

Je ne comprens pas la hardiesse de certaines gens à debiter

des mensonges ; ce vice est si bas & si deshonorant, qu'il n'en faut pas davantage pour perdre de reputation un homme, quelque merite qu'il puisse avoir d'ailleurs. Il est inutile de prendre des précautions pour soûtenir un mensonge ; la verité se découvre tôt ou tard, malgré qu'on en ait. Les fourberies les mieux concertées se démontrent toûjours par quelque endroit qu'on n'a point prévû. *Fulvie* est la plus jolie personne du monde, & qui a l'esprit le plus réjoüissant ; mais elle a un si grand penchant à mentir, qu'elle ne sçauroit dire la moindre chose, sans y glisser quelque mensonge : aussi on n'ajoûte plus de foi à tout ce qu'elle dit ; les veritez les plus certaines deviennent des fables dans sa bouche.

¶ On diroit à entendre parler *Celamon*, parmi ceux qui ne le connoissent pas, qu'il a voyagé dans toute l'*Europe* ; il raconte avec une effronterie surprenante, ce qu'il a vû à *Rome*, à *Venise*, à *Vienne*, à *Londres*, à *Madrid* : ceux qui sçavent qu'il n'est jamais sorti de sa Province, ne peuvent assez s'étonner de l'effronterie du personnage : il a ramassé dans le *Dictionnaire de Moreri* ce qu'il y a de plus considerable dans chaque ville ; il a appris de memoire les circonstances principales, qu'il debite avec une audace merveilleuse devant des sots, qui l'écoutent, la bouche ouverte, sans respirer ; tant ils sont enchantez des recits qu'il leur fait ; mais s'il survient quelque Sçavant, qui jette l'Historien hors de son *Moreri*, & qui lui fasse des questions qu'il n'a pas prévûës, son grand babil tombe, & il laisse voir son ignorance & ses impostures.)

L'on trouve dans toutes les conversations, de ces esprits frivoles, oisifs, desoccupez, sans application, sans attention, qui ne sont pas même sûrs de leurs propres sentimens, & qui disent en même temps le *oüi*, & le *non* sur la même matiere. Ne comptez point sur ce qu'ils vous promettent ; ils promettront la même chose à votre ennemi sur la même affaire, & ne tiendront parole, ni à l'un, ni à l'autre ; ils ne penseront pas même un moment aprés, qu'ils ayent rien promis, ou qu'on leur ait parlé.

La plûpart des hommes prennent moins de soin à se guerir de leurs passions, qu'à les déguiser. Un fourbe qui se connoît, & qui veut passer pour honnête homme, se cache sous le voile de l'hypocrisie ; il se donne une peine inutile, ses vices paroissent malgré lui au travers des tenebres dont il

Digitized by Google

les enveloppe : mais il croit dupper le monde ; ce préjugé le console & le rassure. [Il seroit au desespoir, s'il sçavoit que l'on a penetré dans les replis de son cœur, & que l'on connoît tous les raffinemens dont il se sert pour se déguiser ; mais comme on n'en fait pas semblant, il se flate que ses affaires sont à couvert ; cette securité l'enhardit à continuer le même rôle.]

Qui peut douter que les faux devots ne soient bien persuadez du ridicule qui est attaché au personnage qu'ils joüent ; puis qu'ils se servent de tant d'artifices pour se déguiser, & pour se dérober aux yeux du monde ? Leur vie est une comedie perpetuelle, il semble qu'ils soient toûjours sur le Theatre ; ils ne quittent gueres le masque ; leurs défauts ne leur font point de peur, pourvû qu'ils soient couverts d'une apparence specieuse. Vous vous trompez, *Alidor*, si vous croyez toûjours joüer le Public ; on vous connoît ; vos grimaces ont abusé quelques duppes pendant un temps ; on en est revenu. Vous vouliez avoir le poste où vous vous êtes placé, vous y voila, il n'est plus besoin de vous contrefaire ; on vous tient quitte de cette ceremonie, qui vous coûte encore des soins ; joüez maintenant un autre rôle, puisque votre fortune est faite, il est temps de devenir devot.

Tout le monde se vante d'être sincere, parce que tout le monde sçait que la sincerité est la marque d'une belle ame : Sans cette vertu, la societé n'est qu'une école de tromperie ; il faut fuir les personnes doubles, comme des ennemis qui veulent nous surprendre. Mille gens se servent de leur habileté, & de l'ascendant qu'ils ont sur les autres, pour les faire tomber dans tous les panneaux qu'ils leur tendent ; pour les tromper plus sûrement & avec plus d'adresse, ils se couvrent du voile de sincerité ; ils affectent un air aisé, naturel, éloigné du mystere. Cette sincerité concertée est une tromperie fine & delicate, pour amener les gens au point où ils veulent, & pour les faire tomber dans le piége sans s'en appercevoir.

Une personne jalouse de sa reputation garde inviolablement sa parole, quelque legere que la matiere paroisse ; il faut même être plus exact & plus circonspect dans les petites choses, & qu'on ne croit pas de consequence, parce qu'il est plus aisé de s'y relâcher. C'est un vice tres-honteux, que d'amuser les gens par de belles promesses, quand on n'a ni la volonté, ni le pouvoir de les accomplir.

Digitized by Google

On n'eſt pas embarraſſé ſur le parti qu'on a à prendre avec un homme qui s'eſt declaré contre nous, ou qui nous haït ouvertement : mais on eſt aiſément la duppe d'un ami feint & diſſimulé, qui ſe déguiſe & qui ſe cache : les perſonnes de ce caractere ſont fort dangereuſes dans la vie civile. Il eſt moins honteux de laiſſer connoître aux gens, qu'on n'eſt pas de leurs amis, & qu'ils ne doivent point compter ſur nous, ni en attendre de bons offices, que de les amuſer par les apparences d'une amitié hypocrite ; au moins ils ſçavent à quoi s'en tenir.

Il eſt aſſez ordinaire dans le commerce du monde, de voir des gens qui font ſemblant d'approuver votre conduite, & qui vous condamnent impitoyablement avec ceux qui vous cenſurent : Ils leur font même remarquer vos défauts, dont ils ſont mieux inſtruits que les autres, par les confidences que vous leur avez faites. C'eſt une perfidie puniſſable, & ce manége eſt indigne d'un homme d'honneur, & d'une femme de vertu.

¶ Pourquoi faire de beaux-ſemblans aux perſonnes que l'on n'aime & que l'on n'eſtime point ? C'eſt une marque de foibleſſe de les ménager quand on les voit, & de ſe déchaîner contre eux quand ils ont le dos tourné. On fait mille careſſes à une femme qui entre dans le lieu où ſe tient l'aſſemblée ; on la louë de ſa beauté, de ſa bonne mine, de ſes agrémens, de ſa parure, du bon air dont elle ſe met ; rien n'eſt oublié : la voila partie, on en parle comme d'une ridicule, qui n'a ni eſprit, ni agrémens, & qui fait tout de mauvaiſe grace. Ou ne lui donnez point de loüanges outrées en ſa preſence, ou épargnez-la quand elle n'y eſt plus.)

Un Auteur qui vient vous lire ſon Ouvrage ; ceux qui vous conſultent ſur quelque affaire, ou qui vous demandent ce qu'on dit dans le monde ſur leur conduite, ne le font pas toûjours dans le deſſein d'être redréſſez, ils veulent être flatez & applaudis. Il faut être né bien ſincere, quand on connoît leurs intentions, pour leur parler avec liberté ſur une matiere ſi delicate, & pour leur faire voir le ridicule de leur entêtement. C'eſt avoir une condeſcendance cruelle, que de nourrir leur ſotte vanité, par les fauſſes loüanges dont on les endort. [Cependant c'eſt l'uſage du monde, & il n'y a preſque plus d'eſperance d'abolir un uſage ſi établi : on deviendroit l'épouventail de toutes les converſations, ſi l'on

Digitized by Google

montroit le miroir aux gens qui nous prient de les avertir de leurs défauts.]

C'eſt un procedé infame d'irriter par de mauvais rapports des gens qui ſont déja aigris les uns contre les autres. On ſe trompe de croire s'attirer par là leur confiance & leur amitié; l'on s'en fait mépriſer : Il y a je ne ſçai quoi de lâche & de bas dans le cœur d'un homme, qui pour ſe faire des amis, peut ſe reſoudre à détruire les autres par des diſcours empoiſonnez. [On le fait ſouvent ſans aucune mauvaiſe intention, & ſans avoir envie de nuire ; ou faute d'application à peſer mûrement ce que l'on doit dire, ou ce que l'on doit taire devant de certaines gens ; mais cette inapplication & cette indolence eſt tres-blâmable: un mot qu'on laiſſe échapper au hazard, a ſouvent de tres-mauvaiſes ſuites, & l'on a vû des gens prêts à ſe couper la gorge pour une parole indiſcrete.]

Les hommes ſont preſque toûjours injuſtes ſur le chapitre des femmes : il y en a beaucoup de vertueuſes & de regulieres, à qui l'on ne peut rien reprocher ; mais parce que quelques-unes leur ont joüé de mauvais tours, ils ſe défient de toutes les autres. Ce ſentiment eſt déraiſonnable : s'il y a des femmes coquettes, leur coquetterie ne doit point faire tort à la reputation des femmes modeſtes. Il faut être fort reſervé à prononcer ſur cette matiere. Je n'approuve nullement ces Satires malignes, qui accuſent toutes les femmes en general. Ce ſeroit auſſi une imbecillité de les loüer toutes ſans diſtinction. On voit quelquefois de grandes comediennes en matiere de pruderie ; elles ont une grande reputation de ſageſſe, mais elles n'en ont pas le merite ; d'autres paſſent pour coquettes, qui ne le ſont point ; les apparences qu'elles ne gardent pas aſſez, font tout le crime de leur conduite.

☞ Si nous voyons ſi peu de gens ſe diſtinguer par leurs belles qualitez, c'eſt qu'ils s'appliquent avec plus de ſoin à déguiſer leurs vices, & à cacher leurs défauts, qu'à s'en corriger. On ne ſe met pas en peine d'être honnête homme, on tâche ſeulement de le paroître ; l'artifice & les déguiſemens tiennent lieu de veritables vertus ; ceux qui ſont les plus habiles à impoſer, paſſent pour avoir le plus de merite, quoi que dans le fonds ils n'ayent nuls principes de probité. *

La reputation qui n'eſt pas fondée ſur une veritable vertu, ne dure pas long-temps : on peut éblouïr le monde par une

conduite adroite, & par des affectations bien ménagées; mais cette estime s'évanoüit bientôt; l'artifice se dément de lui-même; des occasions imprévûës font connoître le deguisement. Une fausse valeur ne se soûtient pas, quand le danger est réel; une vertu contrefaite ne mene pas loin, parce qu'il est fort difficile de feindre toûjours; on se lasse enfin d'employer les artifices necessaires pour tromper le monde; & l'on neglige les apparences, quand on croit ses affaires en sûreté; on se donne de certaines licences; l'habitude l'emporte souvent sur les précautions; une surprise qui vous met hors de garde, la curiosité d'un domestique, une visite imprévûë, une action qui n'aura pas été concertée, le temps qui tire la verité du fonds de l'abîme, expose au grand jour tout à coup, & lors qu'on s'en défie le moins, ce que l'on croyoit couvert de tenebres impenetrables.

¶ Voila ce qui fait que de certaines gens, aprés avoir imposé long-temps au Public par de specieuses apparences d'une probité affectée, tombent enfin dans le décri: leurs confidens les trahissent, des gens qu'ils avoient mis dans leurs interêts, & qu'ils avoient engagez au silence par de grandes promesses, qu'ils n'ont pas accomplies, revelent ce mystere d'iniquité, & exposent aux yeux du monde, la honte de ces imposteurs.)

Les apparences de la vertu font quelquefois pour la reputation le même effet que la vertu même. Combien de Femmes passent pour Vestales, parce qu'elles ont des dehors de sagesse, & qu'elles joüent parfaitement la comedie? Ce qui est embarrassant dans le personnage qu'elles font, c'est qu'en trompant le Public, elles ne peuvent se tromper elles-mêmes; & tandis qu'on leur donne de grands éloges pour leur fausse sagesse, la conscience leur fait des reproches bien aigres, & leur fait sentir le ridicule de leur hypocrisie. [C'est une comedie fort réjoüissante pour ceux qui les connoissent, de les entendre loüer la pudeur avec tant d'emphase, & se mettre hardiment au rang des femmes modestes, quoi qu'elles ne soient rien moins que ce qu'elles affectent de paroître: il est vrai que quelques-uns y sont trompez; car on ne prend pas toûjours la peine de déveiler leurs mysteres, on aime mieux les en croire sur leur parole.]

Les grandes maximes de sagesse que debitent les Prudes, ne sont qu'un artifice pour s'étourdir sur la privation des plai-

firs qu'elles regrettent, & pour décrier la conduite de celles qui sont encore en état d'en prendre. Chagrines de n'être plus, comme elles étoient, l'objet des vœux & de l'assiduité des soûpirans, elles tâchent de trouver dans leur modestie forcée, & dans le déchaînement qu'elles font paroître contre toutes les jolies femmes, le dédommagement de leur beauté usée; elles cherchent des consolations pour se soûtenir dans le nouveau genre de vie qu'elles sont contraintes d'embrasser [par politique, & à quoi elles ne pensoient gueres, tandis qu'elles avoient la foule chez elles, & qu'elles se voyoient adorées de tout le monde. Mais depuis que le feu des yeux s'éteint, & que les rides leur annoncent, qu'il est temps de penser à la retraite; pour se dédommager de l'usage des plaisirs qui leur sont interdits, elles se dechaînent contre celles qui demeurent sur la scene, & qui vont joüer le rôle qu'elles ont joüé avant celles qui les chassent du theatre.

La plûpart des actions qu'on loue, sont plûtôt l'effet de l'humeur & du temperament, que d'une veritable vertu: c'est pour cela qu'on agit autrement devant la foule, que lorsqu'on n'a point de témoins. La vertu, quand elle n'est point équivoque, ne se dément jamais; le plaisir de bien faire suffit aux personnes vertueuses; qu'on les approuve, ou qu'on les censure, elles vont toûjours leur chemin.

¶ Je voudrois trouver un homme qui fût tel quand il est seul, & qui agît par les mêmes principes, quand personne ne le regarde, que lorsqu'il est exposé à la vûë du Public. Mais la plûpart ne sont vertueux, qu'autant qu'ils craignent de se deshonorer: ce n'est que la peur de la honte qui les retient; ils se démentent quand ils trouvent à se satisfaire, en ne blessant que leur conscience.)

La vie de certains hommes est une espece de chimere; c'est un assemblage bizarre de qualitez opposées: l'exterieur marque de la modestie, de la retenuë, des manieres qui s'éloignent de celles des gens du monde; mais les mœurs ne sont gueres conformes aux apparences. Ces mêmes hommes qui sont separez du monde par leur caractere, & par leur état, sont plus mondains que les autres, plus vains, plus galans, plus curieux de tout ce qui peut leur donner quelque agrément: on leur pardonneroit mille autres choses, si on ne les voyoit point dans de certains commerces, qu'ils ne prennent pas assez la peine de cacher.

Digitized by Google

[La police ne devroit-elle pas regler le train, l'équipage, la dépense de certains Abbez, qui paroissent plus immodestes & plus fanfarons que des Pages? Ils ont l'air plus hautain, plus cavalier, plus guerrier, que des Colonels de Dragons : Ils se font traîner impunément dans des carrosses aussi pompeux & aussi magnifiques, que ceux d'un Ambassadeur qui fait son entrée publique : tout le temps qu'ils devroient employer à l'étude, se passe à la Comedie, à l'Opera, dans des Ruelles, au Cabaret : ils perdent au jeu des sommes immenses, qui sont le pur sang des Pauvres : au Temple ils scandalisent tout le monde; ils n'ont ni respect pour le Lieu sacré, ni attention pour le saint Mystere. Leur vie est une imposture perpetuelle, c'est une nouvelle espece de Colonels en habit noir & en petit colet.]

On entend toûjours des gens qui disent, que pourvû qu'on ait la conscience nette, il ne faut pas se mettre en peine des bruits & de la médisance : C'est mal raisonner; la bonne reputation est un tribut legitime qu'on retire de sa vertu : cette indolence pour l'estime & pour l'approbation des hommes est un reproche secret d'une conscience qui se rend justice, & qui s'en trouve indigne : Ceux qui ne se mettent pas en peine de la médisance, vivent d'une telle maniere, qu'ils ne peuvent gueres l'échapper ; ils se rassurent contre la critique par cette feinte indifferente.

[*Frontine* mene une vie qui ne convient nullement à une Fille de qualité ; elle n'a de commerce qu'avec des Femmes décriées, & qui n'ont nulle attention pour sauver les apparences: elle ne peut ignorer les bruits qui courent à sa honte, elle avouë même que sa reputation est fort délabrée; Pour se consoler elle dit à tous momens, qu'elle laisse parler les sots, & que peut-être on la laissera en repos, quand on se sera déchaîné contre elle, & que la médisance aura vomi tout son venin. Cette maxime n'est pas saine: on ne peut empêcher le monde de médire; mais on peut s'empêcher soi-même de fournir des occasions à la médisance. C'est une grande consolation de n'avoir rien à se reprocher, quand on nous censure mal à propos.]

Combien de gens, sans avoir beaucoup de merite, ne laissent pas de se faire rechercher par les secours & les services qu'on en espere ? Ils s'intriguent à la Cour, chez les Princes & chez les Ministres ; quoi qu'ils n'y ayent pas un grand credit, on les y souffre; ils trouvent des duppes, à qui ils persuadent

qu'ils ont tout pouvoir auprés des uns & des autres : peu de gens s'appliquent à suivre leur marche, on aime mieux les en croire sur leur parole, jusqu'à ce qu'ils ayent été trompez, & qu'ils ayent connu par experience qu'on ne doit faire aucun fonds sur leurs promesses. Si vous voulez acheter une charge considérable à la Cour ; si vous avez un Procés de consequence à solliciter, ils vous promettent cette charge & le gain de votre Procés, comme s'ils disposoient des Ministres & des Juges : le Prince donne la charge à un autre, le Procés se perd, & l'on connoît enfin que ce sont des Visionnaires & des Charlatans, qui n'ont ni credit, ni ressource.

Est-ce pour cacher la honte de leur naissance, que de certaines gens prennent des airs de grandeur, qui leur conviennent si peu ? Ils trompent pour quelque temps ceux qui ne les connoissent pas ; mais quand on a découvert le mystere, & percé l'obscurité de leur origine, on ne leur pardonne pas une fierté si mal entenduë.

☞ Rien ne marque plus la corruption des mœurs, & la fausseté des jugemens, que cette préference que l'on donne à la qualité, au préjudice du merite & de la vertu. C'est un usage établi, qu'on ne parvient point à de certains grades, sans être d'une naissance, qui prépare les voyes. Les *Romains* qui jugeoient si bien des choses, raisonnoient en cela tout autrement que nous ne faisons : il ne faloit que de la vertu pour monter aux premiers emplois de la Republique, & c'est peut-être cette émulation qui a rendu *Rome* si florissante, & qui a produit tant de grands Hommes. Les temps ont changé ; ceux qui n'ont maintenant que beaucoup de merite, ne murmurent pas de se voir reculez des emplois par des gens d'une haute naissance, & qui ne les valent pas.*

Il faut être né bien insolent, pour se vanter à tout propos qu'on est d'une noblesse ancienne, quand on est de basse condition, & qu'on n'a d'autre lustre, que celui que donne le bien amassé par les friponneries d'un pere, qui a volé le Prince & le Peuple. *Colin* se vante vingt fois par jour d'être né Gentilhomme ; son pere a été *Laquais* ; mille gens à *Paris* l'ont vû porter les livrées ; ses camarades vivent encore, qui sont des témoins irreprochables de la bassesse de sa naissance. Contentez-vous, *Colin*, d'être riche ; faites bonne chere ; joüissez des crimes de votre Pere ; mais ne vous donnez point pour noble, & n'obligez point à mentir par complaisance, ceux que vous admettez à votre table.

On n'en est pas plus estimable pour faire une grande dépense, & fort au dessus de sa condition : il vaut mieux avoir de l'or dans ses coffres, que sur son carrosse, ou sur ses habits : on ne distingue plus le simple Gentilhomme, ou le Financier, d'avec le Duc & Pair, ou d'avec le grand Seigneur ; le plus ou le moins d'argent fait aujourd'hui la distinction des rangs & des familles ; c'est un mal sans remede.

Il est inutile de faire ressouvenir de nous, des gens qui veulent nous oublier, & qui ont pris leur parti : bien loin de les mettre dans nos interêts, nous ne faisons que les aigrir contre nous, ou redoubler leur chagrin. C'est beaucoup, si dans la situation où ils sont à notre égard, ils ne nous rendent pas de mauvais offices : il faut du moins être en garde contre la perfidie, & craindre que sous ces belles apparences qu'ils nous montrent pour nous payer de nos complimens, & de l'assiduité que nous avons à les solliciter, ils ne nous joüent sourdement de mauvais tours.

C'est mal connoître les hommes que de prétendre les satisfaire avec de vains complimens ; ils sont trop interessez, ils veulent des services réels. *Aristide* embrasse & baise tous ceux qui viennent le visiter ; il leur offre son credit de la meilleure grace du monde, & en des termes les plus caressans & les plus flateurs : le même compliment qu'il a fait à *Hector*, il le repete à *Martin*, & ne tient parole ni à l'un, ni à l'autre. On croit aisément ce que l'on desire, & l'on se laisse persuader par une apparence de sincerité ; mais une esperance trompée plusieurs fois fait naître le mépris pour ceux qui abusent de notre credulité ; on les regarde comme des imposteurs. Un honnête homme doit être fidele à sa parole, & ne promettre jamais que ce qu'il a envie de donner.

Il faudroit bannir de la societé ces personnes doubles, qui accablent de caresses & d'embrassades tous ceux qu'ils abordent, & qui en font des railleries un moment aprés. On n'est pas obligé de faire de grandes démonstrations d'amitié aux gens qu'on ne connoît qu'à peine ; mais on est obligé de les épargner, quand ils ont tourné le dos : c'est agir contre les regles de l'honneur, que d'en user autrement.

Lysidor vous a chagriné ; vous vous plaignez par tout de son procedé desobligeant, & cependant vous le caressez, vous lui témoignez toûjours le même empressement, que si vous n'étiez point changé à son égard : vous n'êtes pas le

Digitized by Google

même homme devant *Lysidor*, que quand il est absent. C'est un malheur d'être obligé de rompre avec les gens, qui nous rendent de mauvais offices, & que l'on voudroit toûjours ménager ; mais le *patelinage* est une foiblesse qui ne se pardonne point.

Ceux qui pour se venger des personnes qu'ils n'aiment pas, & dont ils ont reçû quelque outrage, font courir des Satires en prose, & en vers pour les décrier, se servent d'un moyen bas & honteux : S'ils n'osent les avoüer, ils sont semblables à ceux qui attaquent leurs ennemis par derriere, & qui n'ont pas le courage de les attaquer de front ; s'ils les avoüent, ils se font des ennemis irreconciliables : ces sortes d'affronts ne se pardonnent jamais de bonne foi.

Le sel d'une fine raillerie pique les personnes qui ont du goût ; mais le moyen de supporter les grossieres équivoques de ces esprits obscenes, qui parlent devant des femmes sur toutes sortes de matieres, avec une liberté qui fait souffrir tous ceux qui ont quelque delicatesse ? Prétendent-ils faire les beaux Esprits, en déchirant sans misericorde, des Femmes qui sont souvent fort sages, & dont ils inventent des histoires scandaleuses, qu'ils décrivent jusqu'aux plus petits détails pour y donner plus de vrai-semblance ? Ces manières étourdies, ces plaisanteries fades, ces discours libertins, ces impostures, ces noires médisances marquent une bassesse d'ame & un fonds de corruption, dans ceux qui les font, & dans ceux qui y applaudissent.

[Si l'on en croit *Clindor*, il est bien reçû de toutes les Femmes ; il se vante, avec une impudence qu'on ne pardonneroit pas à un Page, d'avoir eu des faveurs de plusieurs Dames, & il est constant qu'il ne les a jamais vûës au visage. Sa vanité souffrit il y a quelque temps une étrange mortification ; il se vantoit d'avoir donné à soupé à *Celanire* au Moulin de Javelle ; *Celanire* entra dans le moment qu'il achevoit son histoire ; il ne la connoissoit pas ; il fut si déconcerté, qu'il ne pût se remettre, & il eut toute la confusion que meritoit son imposture.]

C'est une hardie entreprise, que de vouloir reprendre tous ceux qui font des fautes. Un homme qui ne veut rien passer aux gens, trouble son repos & celui des autres. Permettez à *Eugenie* de faire la precieuse & la prude ; tout le monde sçait son histoire ; mais elle se flate de tromper les yeux du Public, & se regarde elle-même comme un modele de pruderie. Que vous importe que *Faustine* affecte un jargon pour se distinguer,

&

& qu'elle repete vingt fois dans un quart d'heure, un mot qui ne fait que de naître ; les Favoris de cette espece ne tirent pas à consequence. *Lucine* qui se pique de sçavoir l'Histoire, fait à tous momens des bevûës, qui excitent la risée de ceux qui l'écoutent ; elle confond les temps, les lieux, les noms, les caracteres : Quel interêt prenez-vous aux *Grecs* & aux *Romains* qu'elle estropie de la sorte ? laissez-lui le champ libre, & ne faites point le Docteur mal à propos.

Ce seroit une trop grande lâcheté, que d'approuver niaisement toutes les sottises des autres, & de se recrier, quand ils ont dit une impertinence ; *cela est le mieux du monde ; rien n'est plus heureusement rencontré.* Il faut éviter avec le même soin l'autre extrémité : N'entrez pas dans les mauvaises plaisanteries, qu'on fait de leur bêtise, & n'applaudissez pas à de froides railleries.

¶ Il y a de l'inhumanité à redoubler par des railleries insultantes, la confusion d'un homme qui a fait quelque étourderie ; cependant dans les assemblées, les uns rient aux dépens des autres, qui sont les ridicules ; voila l'usage. N'esperez pas que *Dorinte* vous pardonne le moindre mot, ni le moindre geste ; elle met toute son attention, non pas à écouter les bonnes choses, mais à remarquer les incongruitez qui vous échappent, & qu'elle releve avec un ris moqueur : elle est au comble de sa joye, quand elle peut vous faire de la peine, ou diminuer la bonne opinion qu'on avoit de votre merite.

Le flateur se met à tout sans hesiter, & se mêle des choses les plus viles, qui ne conviennent qu'à des gens de rien ; il louë avec exageration le vin & les mets ; il repete éternellement, pour faire plaisir à celui qui donne le repas : *Nous faisons une chere delicate.*

Ceux qui loüent beaucoup, le font souvent par foiblesse, ou par un défaut de sincerité : ils n'osent dire aux gens ce qu'ils pensent : ils aiment mieux faire des mensonges obligeans, que de les détromper de leurs erreurs, & de les remettre dans le bon chemin, en leur donnant des avis sinceres. C'est un caractere bien fade, que celui de *Loüeur perpetuel* ; j'aimerois mieux que de certaines gens me dissent des injures, que d'entendre les loüanges triviales, qu'ils prostituent à tous venans, sans discernement & sans choix. C'est un vice de loüer tout ; mais c'est aussi une grande injustice de refuser aux gens les loüanges qu'ils meritent. Combien en voit-on, qui ne

Digitized by Google

peuvent se resoudre à rien approuver, & qui ne sont point touchez des meilleures choses ? Ils ont une delicatesse chagrine, qui ne s'applique qu'à connoître les défauts, pour avoir le plaisir de critiquer.

[N'allez pas lire votre Ouvrage à *Cleophas*, c'est un misanthrope, qui s'est mis dans la tête, qu'il n'y a rien de bon, que ce qu'il donne au Public, & qu'il a tout l'esprit du monde en partage. Votre Piéce a été applaudie des connoisseurs, *Cleophas* le sçait, il n'en faut pas davantage pour la lui faire trouver mauvaise. Les endroits les plus hardis lui paroîtront détestables : il n'épargnera pas même ceux qui le touchent effectivement ; il aime mieux trahir sa conscience, que de revenir de sa misanthropie.]

C'est un mauvais procedé pour gagner l'estime des gens, que de s'efforcer de détruire ceux qui sont bien dans leur esprit : Un homme qui se défie de soi & de son merite, a recours à l'artifice pour se soûtenir & pour se pousser : s'il a quelque reste d'honneur, ces manieres lui causent des remords, mais il s'endurcit ; l'amour de la faveur & de la fortune acheve d'étouffer ce qui lui reste de probité.

Les grands Genies admirent peu, parce que peu de choses leur paroissent nouvelles ; & l'on ne peut douter que l'admiration ne soit la marque d'un esprit mediocre, ou d'une complaisance outrée ; les esprits bornez ressemblent aux enfans, qui trouvent tout grand ; tout leur paroît surprenant & extraordinaire, ils font de perpetuelles exclamations. Ceux qui ont du goût, mais qui sont d'un naturel facile & complaisant, sentent bien ce qui merite d'être loüé, & ils le discernent parfaitement de ce qui est vicieux ou mediocre : mais ils se laissent aller à leur naturel ; ils aiment mieux loüer par complaisance, que d'être sinceres, & de dire des veritez qui les fatiguent.

DE L'ESPRIT CHAGRIN.

ON peut dire en general, que l'Esprit chagrin est le fleau de la Societé civile ; qu'il bannit toute la douceur du commerce ; que c'est de tous les vices le plus incommode, & qu'il empoisonne la vie. L'Esprit chagrin fait qu'on n'est jamais content de personne, ni de soi-même ; que l'on fait,

à tout propos, mille plaintes sans fondement, & qu'on s'attire par ses bizarreries de tres-fâcheuses affaires. Un homme de ce temperament croit toûjours qu'on a manqué d'égard en son endroit, il fait des reproches tres-aigres pour les moindres bagatelles, que son chagrin lui grossit & lui represente comme des monstres : si on l'oublie en quelque fête, ou en quelque ceremonie, il croit que c'est un outrage impardonnable : les complimens les plus flateurs, les paroles les plus caressantes lui paroissent suspectes : les plus grands succés ne le touchent point, & il envisage toûjours les choses par leurs méchans côtez, pour se faire de la peine : Quoi qu'on ait fait tous ses efforts pour lui rendre service dans une affaire de consequence, il croit qu'on a agi mollement, & que l'on est de concert avec ses ennemis ; il murmure, il éclate, il cherche à se venger ; en effet il est né pour se tourmenter soi-même, & pour tourmenter les autres.

Un homme né chagrin, desapprouve indifferemment ce qui lui est utile, ou préjudiciable : le plaisir qu'il trouve à censurer, lui ferme les yeux sur ses propres interêts : l'élevation de ses amis ne le touche point, il se lamente pour les disgraces des personnes les plus indifferentes. De quelque côté que se tournent les personnes qui sont en place, & de quelque évenement que leurs actions soient suivies, il les interprete toûjours en mauvaise part, pour avoir occasion de les blâmer : il les accuse de peu de discernement, quand ils font des graces : il les accuse d'injustice, quand ils sont obligez, par de bonnes raisons, d'employer la rigueur.

[Toutes les démarches qu'a faites depuis dix ans un Homme né pour affliger l'*Europe*, & qui est comme le fleau de Dieu, paroissent à *Gerion* des chefs-d'œuvres de politique ; on a beau lui representer, que le hazard & la conjoncture des temps ont plus contribué à noüer cette grande Ligue, que le genie & l'habileté de son Heros ; il s'obstine toûjours à l'admirer : S'il est battu, & s'il perd de grandes batailles, il dit que ses défaites relevent sa gloire, & que, tout vaincu qu'il est, il efface la gloire des Vainqueurs. Défaites-vous de votre chagrin, *Gerion*, si vous voulez juger sainement des choses ; ôtez ce verre de devant vos yeux, qui fait que tous les objets vous paroissent jaunes ; contemplez votre Heros dans son naturel ; ôtez-lui les plumes qu'il a empruntées, & il ressemblera au Geai de la Fable.]

Afin d'adoucir l'aigreur de son chagrin & de sa misanthropie, il faut supposer que le monde est plein de sottes gens, desagréables, qui ont des manieres dures, impolies, & qui ne sçavent point vivre : il faut s'accoûtumer aux sottises des autres, ou se bannir du commerce du monde.

¶ Que la vie se couleroit tranquillement, si tous les hommes étoient raisonnables ! mais la ferocité dont ils usent les uns envers les autres, en bannit toute la douceur ; il semble qu'ils n'ayent d'attention qu'à se chagriner reciproquement. Dans toutes les affaires qu'ils ont à démêler ensemble, chacun songe à faire son parti le meilleur qu'il lui est possible, au préjudice de la bonne foi & de l'équité ; si vous les priez de quelque grace, ou ils vous refusent, ou ils pensent à tirer tout l'avantage de la faveur qu'ils vous accordent. Il y en a qui portent leur bizarrerie jusqu'à avoir regret du bien qu'ils vous ont eux-mêmes procuré.)

L'esprit chagrin & critique est fort incommode ; c'est aussi une lâcheté méprisable de flater bassement les sentimens de tout le monde.

Il est impossible de vivre long-temps avec les hommes, sans avoir souvent occasion de s'en plaindre : le meilleur moyen pour conserver son repos, c'est de dissimuler adroitement les sujets de chagrin que l'on nous donne. Si quelqu'un fait quelque chose qui vous fâche, il ne faut pas lui insulter pour cela, ni le couvrir de honte, en lui reprochant la faute qu'il a faite : Tâchez de le ramener par la douceur à la raison & à son devoir : prenez adroitement votre temps pour vous insinuer dans son esprit : si vous lui faites quelques reproches, il faut que la douceur les assaisonne, & qu'il n'y ait ni amertume, ni aigreur dans vos remontrances. [La moindre chose que l'on fait, ou que l'on dit de travers en la presence de *Marsine*, elle la censure avec une hauteur qui marque je ne sçai quoi d'aigre & de fier. Elle employe tout son esprit à vous chagriner, & à chercher de belles expressions pour réjoüir le monde à vos dépens : aprés avoir dit cent fois la même chose, elle le repete encore quand personne n'y pense plus, & que la matiere est usée. Une personne qui a fait une faute, n'est-elle pas assez mortifiée d'avoir des témoins de sa bêtise? Faut-il encore ajoûter l'insulte à son chagrin, & ramener incessamment le discours sur une matiere si desobligeante ? C'est avoir l'esprit mal tourné, que de se faire un plaisir ma-

Digitized by Google

lin de l'embarras & de la confusion des autres.]

Ne faites pas toûjours semblant de vous appercevoir des fautes de ceux que vous pratiquez : loin de les leur reprocher durement, dissimulez-les avec adresse, si vous voulez qu'ils trouvent quelque plaisir dans le commerce qu'ils ont avec vous. Il y a de certaines personnes qu'on n'aborde qu'en tremblant ; parce qu'ils ont toûjours quelque chose de chagrinant, ou quelque mauvaise nouvelle à vous dire, & qu'ils n'usent d'aucuns détours pour ménager votre pudeur ou votre delicatesse.

Il n'y a que les personnes qui nous touchent de fort prés, ou dont nous devons répondre, qui nous doivent rendre attentifs sur leur conduite ; les autres peuvent faire impunément toutes les extravagances & toutes les sottises qu'ils voudront, sans que nous soyons en droit de nous en fâcher. C'est un chagrin bizarre, que celui de certaines gens, qui trouvent toûjours quelque chose à reformer à la conduite de tout le monde. Quelle entreprise, ou quelle présomption, que de vouloir corriger des abus établis par un long usage ? Pour vivre content, il faut penser à soi, & laisser aux autres le soin de leurs affaires : N'a-t-on pas assez de ses propres inquietudes ? Pourquoi se surcharger, & se donner des peines inutiles ? [Mais ce qui est de plus surprenant, c'est que ceux contre qui on est le plus en droit de crier, sont les premiers à censurer la conduite de tout le monde ; ils ne sont point touchez de leurs imperfections, quelque grossieres qu'elles soient, & les plus legeres fautes de leurs voisins les gendarment : il semble qu'ils soient chargez du soin de reformer le genre humain, & qu'ils en doivent répondre personnellement au Public : Laissez aux autres le champ libre, vous avez besoin de toute votre attention pour vous-même.

Si les reprimandes que l'on vous fait, sont bien fondées, pourquoi vous allarmer, & vous chagriner comme vous faites ? Profitez des bons avis que l'on vous donne, quoi qu'ils ne soient peut-être pas donnez de bonne grace, ni avec tous les assaisonnemens que vous souhaitez. Si c'est à tort qu'on vous reprimande, vous devez encore beaucoup moins vous chagriner, puisque ce n'est pas vous qu'on attaque ; c'est votre fantôme.

Ne soyez point avare de vos conseils, quand on vous consulte : mais pourquoi faire des remontrances à ceux qui ne demandent pas votre avis ? Voulez-vous être regardé

Digitized by Google

comme le tyran de votre famille ? C'eſt une grande préſomption de ſe croire capable de preſcrire aux autres des regles pour ſe conduire, & une tyrannie inſupportable de vouloir les aſſujettir à nos caprices.

Le Ridicule ordinaire des Vieillards eſt de vouloir faire de perpetuelles leçons aux jeunes-gens, qui les payent de railleries. Ce n'eſt pas toûjours par un veritable zele qu'ils cenſurent ce que les autres font : c'eſt un effet de la malignité du cœur humain, ou un foible de l'âge. Inhabiles aux plaiſirs, ils ſont fâchez que les autres ſoient en état de faire ce qu'ils ont fait eux-mêmes dans leur jeuneſſe. *Cleonte* dit ſouvent, que ce qui le chagrine le plus dans la neceſſité de mourir, c'eſt qu'on ira au Cours, à l'Opera, à la Comedie, & qu'aprés ſa mort on joüira encore de tous les autres plaiſirs.

Les Vieillards qui ont de l'eſprit & de la memoire, ſeroient d'une grande reſſource, s'ils étoient moins critiques, & moins chagrins : mais les jeunes-gens ne peuvent reſiſter à l'ennui qu'ils leur donnent avec leurs contes du temps paſſé, & les froides railleries qu'ils font ſur les manieres modernes, qu'ils ne peuvent approuver. De là vient que les jeunes-gens les fuyent, & qu'ils ſe privent du fruit qu'ils pourroient retirer de leurs préceptes, & d'une experience conſommée, qui eſt peut-être la ſeule choſe qui manque aux jeunes-gens pour être parfaits, & pour être en état de rendre d'importans ſervices.

C'eſt un ſcrupule mal fondé, ou une ſeverité outrée, que de vouloir proſcrire de la Societé toutes ſortes de Jeux : Un jeu innocent & moderé lie & entretient le commerce. Les perſonnes de qualité qui n'ont point d'occupation reglée, ne ſçavent le plus ſouvent à quoi paſſer le temps ; les converſations ſerieuſes les ennuyent. Il faut moderer ſon jeu, & ſe moderer ſoi-même en joüant. Ceux qui joüent par paſſion, par avidité, par interêt, s'oublient ſouvent, ils s'impatientent, ils jurent, ils ſont emportez, quand le jeu tourne mal pour eux, & ils laiſſent entrevoir la baſſeſſe de leurs ſentimens. Il ne faut pas que le jeu tienne lieu d'emploi, & occupe tout le loiſir. C'eſt une profeſſion fort malheureuſe de paſſer toute ſa vie à contempler des cartes, ou à rouler des dez : le jeu ne doit être regardé, que comme un honnête amuſement pour ſe diſtraire de ſes occupations les plus ſerieuſes.

Digitized by Google

Les mariages seroient heureux & pleins de douceur, si les Epoux vouloient compatir aux foiblesses les uns des autres, & supporter reciproquement leurs défauts. La vie est longue pour des personnes qui sont obligées d'être ensemble nuit & jour; quelque bien assorties qu'elles soient, il est difficile qu'elles n'ayent bien des choses à se pardonner mutuellement. [C'est une chose incomprehensible, qu'il y ait si peu d'Epoux contens; que des personnes qui ont tant de rares qualitez, qui sont si honnêtes & si polies, ne soient ensemble que pour se faire de la peine. Elles n'ont ni égards, ni ménagemens, ni complaisance les uns pour les autres; on les souhaite dans toutes les compagnies, & ce sont comme des bêtes feroces dans leur domestique; il semble que toute leur complaisance s'épuise au dehors; ils reservent pour leur famille toute la noirceur de leur chagrin.]

Je ne comprens pas la politique de certaines femmes, qui donnent de gayeté de cœur, des chagrins à leurs maris. Il semble qu'il y ait du mystere à tout ce qu'elles font: elles affectent de prendre des airs libres; elles témoignent des complaisances à ceux qui leur font la cour, & qui leur rendent des assiduitez: elles en disent du bien en presence de leurs maris, qui ne prennent pas trop de plaisir à entendre de semblables panegyriques. [*Frontine* affecte de paroître plus coquette qu'elle n'est dans le fond; elle ne ménage son mari sur rien, & quoi qu'il soit fort susceptible d'impressions chagrines, elle a des complaisances outrées pour des hommes assidus auprés d'elle, & qui ont assez de merite pour être ses Amans.]

Les soupçons des maris, les inquietudes qu'ils se donnent pour suivre la marche de leurs épouses, sont souvent funestes à leur repos & à leur gloire. Une femme que l'on gêne, & que l'on éclaire de trop prés, prend quelquefois des partis violens, quelque peu disposée qu'elle y fût de son naturel. Les reproches trop aigres pour de petits sujets, le chagrin que témoignent de certains maris, quand ils perdent leurs femmes de vûë pour un moment, n'ont jamais de bonnes suites; ces défiances ouvrent la porte à mille soucis, & à des démêlez qui ôtent la confiance reciproque, & qui éteignent la tendresse conjugale.

La douceur est la meilleure voye pour se faire aimer &

respecter dans son domestique. Un homme de qualité se rend méprisable, quand il parle avec emportement à ses valets, & qu'il n'ouvre la bouche que pour leur dire des injures. Si l'on témoigne de la colere en les reprenant de leurs fautes, ou si on les leur reproche avec rudesse, on leur donne plus de confusion que d'envie de mieux faire ; mais ils sont trop malins pour souffrir sans vengeance ces mauvais traitemens, que la situation où ils sont, ne leur permet pas d'éviter. Quoi que leurs sentimens soient bas, ils ne laissent pas d'avoir un fond d'orgueil, qui leur rend les injures insupportables : leur présomption n'est pas étouffée sous le poids de la necessité : ils examinent leurs Maîtres, & les censurent sans misericorde, parce qu'ils en jugent selon la bassesse de leur genie : Ils se dédommagent par les médisances qu'ils en font, des chagrins qu'ils en reçoivent. Le dépit qui est une suite de leur mauvaise fortune, l'envie de nuire à ceux qui sont plus heureux qu'eux, nourrit cette aversion qu'ils ont pour ceux qui leur commandent ; cependant le Public les écoute comme des témoins dignes de foi, parce qu'ils assurent d'avoir vû ce qu'ils ont seulement imaginé ; on juge quelquefois plus favorablement de l'imposture d'un valet qui débite des faussetez sur le chapitre de son Maître, que de la probité du même maître, qui est faussement attaquée.

Pour vivre en paix avec les autres, il faut être bien d'accord avec soi-même. Un homme né inquiet, qui ne sçait ce qu'il veut, ou ce qu'il ne veut pas, se donne bien des mouvemens inutiles, & cause bien des chagrins à ceux qui l'approchent, & qui portent la peine de sa bizarrerie & de sa mauvaise humeur. Le monde est rempli de ces sortes de gens : faut-il chercher d'autre cause du peu de satisfaction que l'on trouve à converser parmi les hommes ?

☞ Les personnes les plus raisonnables ont quelquefois des momens de dégoût & de chagrin, où elles ont bien de la peine à se supporter elles-mêmes ; je crois que quand on est dans cette situation, il faut se condamner à la retraite, & à voir le moins de monde qu'il est possible ; de peur que le Public ne soit témoin de notre mauvaise humeur, & qu'il n'en souffre. Quand *Darsine* rend visite, elle ne s'est pas plûtôt établie dans son fauteuil, qu'elle commence à haranguer, & à déclamer contre son mari, contre ses enfans, contre ses valets ; elle décrit en détail les mauvais tours qu'ils lui

joüent, & tous les sujets qu'elle a de se plaindre ; elle demande à l'assemblée si elle n'est pas la plus malheureuse femme du monde. Quel entretien pour des gens qui ne pensent qu'à se réjoüir, & qui ne prennent nulle part aux démêlez de *Darsine* & de ses valets? *

Je ne veux point de commerce avec ces personnes qui font mystere de tout, & qui donnent des bagatelles sous le secret. Les esprits bornez, & ceux qui s'aiment trop, grossissent les objets, & croyent que tout ce qui les regarde, est de la derniere consequence. Ils sont toûjours prêts à vous faire un procés, si vous redites à d'autres, des riens qu'ils vous ont dit en confidence, & qui ne meritent pas qu'on y fasse seulement attention.

Il y a de la malignité à loüer foiblement des choses qui meritent de grandes loüanges : mais ceux qui prétendent par là diminuer le merite des autres, ne se font tort qu'à eux-mêmes. On n'a pas de peine à démêler leur chagrin, qui ne sçauroit empêcher qu'on ne rende justice à ceux qui se distinguent par quelque chose de rare & d'éclatant.

[*Lysimon* croit être le mieux partagé des hommes du côté de l'esprit ; il ne peut pas se persuader que les autres puissent faire quelque chose de supportable ; c'est pour cela qu'il est si avare de ses loüanges, & qu'il regarde en pitié des Ouvrages où tout le monde se recrie. Il les critique avec un chagrin qui réjoüit les spectateurs : c'est une espece de comedie que les mouvemens & les contorsions qu'il se donne, pour diminuer, autant qu'il peut, l'estime que d'illustres Auteurs ont meritée par des Ouvrages exquis.]

En refusant des loüanges legitimes à ceux qui les meritent, on ne détruit pas toûjours la bonne opinion que le Public en a conçûë ; mais cela fait que ce même Public vous regarde comme un homme envieux, ou d'un mauvais goût. Si vous voulez qu'on vous estime & qu'on vous rende justice, ayez de l'équité pour les autres, & empêchez qu'on ne s'apperçoive que leur merite vous chagrine.

Vous donnez enfin, aprés bien des importunitez, ce qu'on vous demande ; vous faites languir les gens qui ont besoin de votre secours ; ils ne vous sont point obligez des graces que vous leur faites ; ils sont en droit de se plaindre de vous, quoi qu'ils ayent obtenu ce qu'ils souhaitoient. Ne laissez

point entrevoir ſur un viſage mal-content le regret que vous avez de faire plaiſir.

[La vie des honnêtes gens eſt un mutuel commerce de bienfaits & de bons offices ; il eſt impoſſible qu'on ſe puiſſe paſſer les uns des autres, & il faut ſe bannir du monde, ſi l'on ne veut être bon à rien. Mais il ne ſuffit pas de donner ce qu'on vous demande, il faut le donner de bonne grace ; pourquoi perdre le fruit d'un bon office en le rendant d'un air chagrin ?]

Si vous voulez que l'on vous ſçache gré du bien que vous faites, ne le faites pas d'une maniere languiſſante, & comme par dépit : N'attendez pas que vos amis vous expliquent leurs beſoins, & qu'ils vous pouſſent pour les aſſiſter. Les bienfaits mal aſſaiſonnez font ſoûlever le cœur, & attirent l'indignation, au lieu d'attirer la reconnoiſſance de ceux qu'on deſoblige, en voulant leur faire du bien. *

Toûjours raconter eſt la marque d'un eſprit mediocre & ſuperficiel, ou qui s'aime, ou qui s'en fait accroire. Mais qui pourroit reſiſter à l'ennui d'entendre redire cent fois la même choſe ? Quelle eſt l'intention de ceux qui étourdiſſent le monde par des redites importunes ? Eſt-ce que le plaiſir qu'ils ont à parler, leur ôte la reflexion & la memoire, puiſqu'ils ne ſe ſouviennent plus qu'ils ont dit, il n'y a qu'un moment, ce qu'ils repetent avec tant d'emphaſe, & qu'ils debitent comme une choſe nouvelle ?

[Mais c'eſt bien pis, quand le ſujet eſt deſagréable & inſipide. Depuis que *Feline* a perdu ſon procés, elle ne peut parler d'autre choſe ; elle repete les plaidoyers entiers que les Avocats ont fait pour & contre ; elle ſuppute tout l'argent que cette affaire lui a coûté ; elle dit les eſpeces de monnoye qu'elle a employées durant le cours de la plaidoyerie ; elle crie & déclame avec chaleur contre le peu d'integrité des Juges, & ſur tout contre les friponneries des Procureurs. Aprés avoir fait un long & ennuyeux détail de ſon affaire, citant les dates, & les perſonnages qui y ont eu quelque part, elle eſt toute prête à recommencer ſon recit en faveur du premier-venu qui paroît dans le cercle.]

C'eſt une grande marque de foibleſſe de ſe plaindre éternellement de ſes malheurs, & d'étourdir du recit de ſes infortunes tous ceux à qui l'on parle. On cherche à ſe ſoulager, & à amuſer ſa douleur par ces recits : Mais je crois

Digitized by Google

qu'il ne faut parler de ses disgraces qu'à ceux qui peuvent y remedier.

¶ Il ne faut pas croire que ce soit toûjours par chagrin que l'on déclame contre sa mauvaise fortune ; c'est souvent par un secret orgueil ; on veut insinuer qu'on a du merite, & que le monde ne nous rend pas justice : un reste de pudeur empêche de le dire plus à découvert ; mais on prend ce détour, pour contenter sa vanité, en sauvant en quelque façon les apparences.)

Les personnes qui sont si formalistes, qui demandent des éclaircissemens sur la moindre parole équivoque, & qui croyent toûjours qu'on se moque d'eux, connoissent leur foible, ils ont des pressentimens qu'ils meritent d'être méprisez ; Fâcheuse situation !

Si vous exigez avec chagrin qu'on ait pour vous des distinctions, on vous flatera peut-être en apparence, pour ne se pas broüiller avec vous, mais on ne vous en estimera pas davantage. Un homme qui laisse entrevoir la bonne opinion qu'il a de soi-même, attire rarement l'estime, si cette présomption n'est soûtenuë par de grandes qualitez. Les hommes qui aiment la liberté en toutes choses, veulent donner leur encens librement.

Il ne faut qu'une parole de travers, pour faire tomber dans un labyrinte de pensées affligeantes un homme gonflé de son merite ; quand on est prévenu de la sorte, on ne peut gueres compter sur son repos ; on croit toûjours que de certaines gens y entendent malice ; on interprete mal tout ce qu'ils font, ou tout ce qu'ils disent : leurs complimens, leurs honnêtetez, leurs soûmissions sont regardées comme autant d'injures.

Ce ne sont pas toûjours nos mauvaises qualitez qui nous font plus d'ennemis ; ce sont nos vertus & notre merite. *Plautine* ne se déchaîne contre *Aricie*, que parce qu'elle est importunée des loüanges qu'on donne à cette redoutable Rivale : elle se plaint qu'elle lui a rendu de mauvais offices ; ce n'est qu'un prétexte pour cacher son dépit & sa jalousie. La beauté, la conduite reguliere d'*Aricie*, ses manieres honnêtes & engageantes, qui lui ont acquis une si haute reputation, font le desespoir de *Plautine*, & l'ont envenimée contre sa rivale ; elle ne sçauroit lui pardonner son merite.

Si l'on pouvoit gagner sur soi, de ne pas faire semblant

Digitized by Google

d'entendre ceux qui parlent mal de nous, on s'épargneroit bien des chagrins & de fâcheux démêlez. Il ne faut pas prétendre que nous puissions empêcher les gens de dire librement ce qu'ils pensent; mais il ne dépend que de nous, de n'en point témoigner d'inquietude. [C'est le moyen le plus court & le plus sûr pour faire tomber la médisance, & pour rallentir la mauvaise humeur de ceux qui nous déchirent: ils sont en quelque maniere semblables aux enfans, qui continuent avec plus d'aigreur à chagriner leurs compagnons, quand ils sont trop sensibles aux petites malices qu'ils leur font; mais ils cessent de les inquieter quand ils n'en font que rire.] Ceux qui médisent, le font plus souvent par l'habitude qu'on a dans le monde, de dire du mal de son prochain, sans songer à nous déplaire, ou à nous offenser: quand même ils le feroient malignement; le plus court est de le dissimuler, & de ne s'en pas plaindre.

On sçait bien que ce n'est pas toûjours par un dessein formé de nuire, que de certaines gens font des railleries ou des médisances; c'est souvent pour faire paroître leur bel esprit: Ne pourroient-ils pas trouver d'autres sujets plus innocens pour égayer leur loisir, sans s'exposer, comme ils font, à de fâcheux retours? Les railleurs & les médisans portent souvent la peine de leurs bons mots, & de leurs satires.

Il n'y a pas moins de lâcheté à parler des morts, qu'il y en auroit à tuer un ennemi qui seroit hors d'état de se défendre. Nous sommes dans un temps où chacun juge de son prochain avec beaucoup de liberté: il semble qu'on fasse le recueil des bonnes & des mauvaises qualitez de ceux qui meurent, & que l'on trace dans son esprit, selon sa passion, les sujets que l'on a de s'en plaindre, pour faire leur épitaphe à sa mode. Quelle cruauté de maltraiter des gens qui ne sont plus en pouvoir de se défendre, & qu'on n'oseroit peut-être regarder en face, s'ils étoient encore en vie?

Les plus ardens à déchirer les autres par les médisances qu'ils en font, sont quelquefois ceux à qui l'on a de plus grands reproches à faire. Les mêmes personnes qui font semblant de leur applaudir, les regardent avec horreur, & en font des portraits desavantageux, quand ils disent librement ce qu'ils en pensent. La médisance est la marque d'un esprit leger, inquiet, jaloux, malin, qui cherche à se contenter soi-même, ou à plaire aux autres par une voye si criminelle.

Digitized by Google

(On ne peut s'empêcher de rire au nez de *Lucille*, qui se déchaîne par tout contre les femmes legerement soupçonnées de galanterie. *Lucille* a-t-elle oublié qu'étant encore fille, elle a eu une affaire qui a fait un grand éclat dans le monde, & qui l'a deshonorée? Elle ne peut se flater que le Public ignore cette avanture, puisqu'elle a été timpanisée en plein Barreau. Depuis son mariage, elle n'a pas changé de methode; cependant on diroit à l'entendre, qu'elle est la seule femme reguliere, qu'elle descend de *Lucrece* en ligne directe, & qu'elle en a l'esprit & le cœur.

Est-ce par envie que nous blâmons dans les autres, certains avantages qu'ils ont, que nous n'avons pas, & que peut-être nous voudrions avoir? Est-ce un chagrin bizarre, qui nous met dans la disposition de trouver tout mauvais? Ce n'est nullement l'amour de la regularité, qui nous fait crier contre la prosperité de certaines gens, sur qui il pleut des biens & des honneurs; ceux qui ont le plus crié, changent de sentimens & de langage, s'il leur luit quelque rayon de bonne fortune.

¶ La comparaison que nous faisons du merite de certaines gens qui sont en faveur, & que nous trouvons fort inferieur au nôtre, redouble le chagrin que nous avons contre eux; il est rare de voir des Favoris generalement approuvez: ceux qui croyent meriter aussi-bien qu'eux, les postes qu'ils occupent, regardent leur faveur comme une usurpation: c'est beaucoup s'ils ont encore assez de retenuë pour ne s'en plaindre pas ouvertement, & pour ne se pas mettre effrontément au-dessus d'eux, par le parallele odieux qu'ils en font.)

On perd son temps & sa peine à s'ériger en reformateurs: les hommes ont toûjours vécu de la même façon. C'est une phrase usée de dire que le siecle est corrompu; les mêmes vices, les mêmes passions, les mêmes attachemens, les mêmes foibles ont toûjours regné dans tous les temps. On s'expose à la risée, quand on reproche aux autres les mêmes vices dont on se sent coupable. Ceux qui sont obligez par leur état & par leur ministere, de prendre garde à la conduite des autres, deviennent tres-méprisables s'ils ne menent une vie irreprochable, ou s'ils n'ont pas assez d'habileté pour cacher leurs défauts, & pour les dérober aux yeux du monde.

Digitized by Google

DE L'IMPERTINENCE.

LE peu d'attention qu'on a sur ses paroles & sur ses actions, est la source de l'impertinence. Un homme impertinent parle beaucoup & sans reflexion ; il agit de même ; il ne connoît pas ce qu'il faut taire, ou dissimuler ; il n'a point de goût pour ce qui peut plaire aux personnes raisonnables, ou pour ce qui peut les offenser. Il n'a pas le discernement assez juste pour démêler les qualitez qui donnent du relief à un homme, d'avec celles qui peuvent diminuer l'idée qu'on avoit de son merite. Il est fier, hautain, incivil ; il se louë sans discretion, méprise les autres sans ménagement, & s'applaudit quelquefois aprés avoir dit une sottise.

On pardonne plus aisément la fierté aux personnes d'un grand merite ; mais celles qui n'ont qu'un merite mediocre, & qui veulent cependant faire les fieres, ne s'attirent que du mépris. Un peu de fierté ne sied point mal à une jeune femme parfaitement belle : la jeunesse & la beauté donnent de grands privileges : mais *Belise* qui a plus de quarante ans, prétend-elle qu'on rende hommage à ses attraits usez ? Le souvenir d'avoir été belle, est un contrepoids à l'orgueil, & ne doit point inspirer de fierté. C'est une grande impertinence dans une vieille femme, que de vouloir encore faire la jolie, de croire qu'elle plaît par ses agrémens, de se parer comme une idole, d'affecter toutes les petites façons des jeunes coquettes, de se flater qu'elle est aimée, & de parler de ses amans.

Quelque sot, quelque impertinent que soit un homme, il peut avoir des partisans & des gens qui l'admirent ; mais il faut qu'ils soient encore plus sots & plus impertinens que lui : Voila ce qui fait que tant de mauvais Ouvrages trouvent des protecteurs ; tous ceux qui lisent, ne sont pas toûjours fort éclairez, ou fort équitables. Un Auteur ne doit point s'applaudir de voir son Ouvrage exalté par la foule ; il n'y a que les loüanges des honnêtes gens & des veritables connoisseurs, qui doivent le toucher : il est triste de n'être admiré & loüé que par des duppes ; le mauvais effet que font ces loüanges de contrebande, c'est qu'elles nourrissent l'extravagance d'un Auteur, qui est encore plus duppe que ceux qui l'enyvrent de leur encens.

Digitized by Google

Un Auteur qui lit ses Ouvrages à ses amis pour profiter de leurs conseils ; qui leur sçait bon gré quand ils le censurent ; qui se rend à la raison, qui corrige sans murmurer les endroits negligez, est estimable pour sa docilité : mais l'espece d'hommes la plus insupportable, à mon sens, ce sont ceux qui entêtez de tout ce qu'ils font, ne lisent que pour être admirez. Quel supplice d'entendre un fat qui s'applaudit d'une pensée simple, usée, triviale, & qui est ébloüi des beautez d'un Ouvrage, où les personnes delicates n'apperçoivent pas la moindre lueur de bon sens ? On ne sçait quel parti prendre avec les gens de ce caractere : ils ne veulent point être censurez ; ce n'est pas même assez pour leur vanité, qu'on fasse semblant d'approuver de la mine & du geste ; ils veulent qu'on se recrie. Les personnes éclairées & sinceres souffrent une double peine d'écouter des sottises, & d'être en quelque maniere obligées d'y applaudir par complaisance.

[Où se cacher pour se mettre à couvert des persecutions de *Fadel* ? il vous relance par-tout ; il a toûjours les poches pleines de Sonnets, de Madrigaux, de Balades, d'Epigrammes. Il vous aborde en lisant quelque piéce nouvelle de sa façon ; il déclame au milieu des ruës comme s'il étoit sur le theatre ; dans un moment il est entouré de passans, qui ne peuvent assez admirer l'extravagance du personnage, & l'envie qu'il témoigne d'être loüé.]

Sçavoir beaucoup, & ne se piquer de rien, ce sont deux choses difficiles à allier. Les Sçavans de profession sont souvent fort sots & tres-ridicules, parce qu'ils veulent faire trop connoître qu'ils sont sçavans : ils parlent de choses sublimes devant des gens qui n'y prennent aucun interêt, & qui au lieu de les regarder comme des sçavans, les traitent de pedans & d'importuns, dont ils sont étourdis. *Climon* dans les visites qu'il rend à des Femmes, ne leur parle que d'Algebre, & veut, à quelque prix que ce soit, leur faire comprendre les proprietez de l'*Ellypse* & de la *Parabole* ; son intention n'est pas de leur apprendre l'Algebre ; il veut qu'on le croye grand Mathematicien ; on le croit sur sa parole, & on le tient quitte de ses démonstrations.

Ce qui fait que les Sçavans sont moins propres pour le commerce, que les personnes qui n'ont qu'une érudition ordinaire, c'est qu'ils ne s'humanisent pas assez ; ils croiroient deshonorer leur science, & mal soûtenir le caractere de sça-

Digitized by Google

vant, s'ils s'abaissoient à parler de bagatelles, qui sont la matiere des conversations ; s'ils n'y prennent garde, ils y font souvent de sots personnages, & ils sont les duppes de personnes moins sçavantes, qui disent de bonne grace & d'un air enjoüé, des choses simples & naïves, dont on est bien plus touché, que des discours sublimes des Sçavans.

Les ignorans & les esprits mediocres sont ceux qui veulent toûjours parler dans les conversations. Ils n'ont pas assez de discernement pour connoître que ce qu'ils disent, ne vaut pas la peine d'être écouté. Ceux qui sçavent beaucoup, & qui sont toûjours enfoncez dans les meditations serieuses, parlent peu, parce qu'ils ont trop d'attention à ce qu'ils pensent, ou qu'ils ne sont pas assez contens de ce qu'ils doivent dire : Les autres sont plus hazardeux, plus présomptueux, plus contens d'eux-mêmes, & de ce qu'ils disent ; mais ceux qui les écoutent, n'en ont pas les mêmes sentimens.

Il n'y a rien de plus fat qu'un homme qui s'applaudit perpetuellement de sa bonne mine, qui est des premiers à en parler, qui fait l'agréable & le beau ; qui veut qu'on le louë de sa belle taille & de ses belles dents. Il faut que les Femmes qui se laissent prendre à cet appas, soient bien imbecilles : Comment peuvent-elles souffrir un homme qui a toutes les petites façons, & toutes les manieres affectées des Précieuses ; dont l'ajustement, l'air, les discours, les sentimens, les actions n'ont rien d'un homme ; dont tout paroît effeminé, la démarche, les clins d'yeux, les mouvemens de tête, le son de la voix ?

[On vous l'a souvent dit, *Philidor*, que vos manieres & vos discours ne se ressentent nullement de votre profession. Ceux qui vous voyent à l'Armée pendant l'Eté, croyent voir en vous un autre homme pendant l'Hiver : Pourquoi cet étalage de rubans, & ce soin excessif de vos parures ? Vous employez plus de temps à votre toilette, que la plus coquette femme de Paris. Vous riez des matieres serieuses, pour faire briller vos belles dents. Avez-vous lû dans l'Histoire des Grecs, ou des Romains, que les Capitaines d'Alexandre, ou de Cesar, portoient des mouches ? ou renoncez au métier des armes ; ou prenez des manieres qui conviennent mieux à votre état.]

Est-ce par fierté, ou par bêtise, que certaines gens font

tant de fautes contre la bienséance? Pendant toute une visite ils ne font que repeter des airs d'Opera; se dandiner dans un fauteuil, jurer Dieu devant des femmes, leur dire niaisement & doucereusement des sottises, parler des vins & des liqueurs qu'ils ont bûës au repas qu'ils viennent de faire. Autrefois les jeunes gens s'étudioient à avoir de la complaisance; ils étoient doux, honnêtes, polis, officieux; mais depuis quelque temps leurs mœurs sont changées : ils sont entêtez, opiniâtres, sans politesse, sans complaisance, présomptueux, brutaux; il semble qu'ils n'ouvrent la bouche que pour desobliger les gens à qui ils parlent.

¶ Une autre espece d'impertinens assez frequens dans la societé civile, ce sont ceux qui méprisent ce que font, ou ce que disent les autres, & qui sont si peu maîtres d'eux-mêmes, qu'ils laissent entrevoir la mauvaise opinion, qu'ils en ont. Gonflez de l'idée de leur propre merite, ils ne peuvent se resoudre à admirer quoi que ce soit : si quelqu'un a fait, ou dit quelque chose de raisonnable & qu'on loue en leur presence : ils disent d'un ton décisif, que l'on peut faire mieux, & ils ne manquent pas de se citer pour modelles; on leur rit au nez, & l'on ne prend pas la peine de les détromper de leur entêtement.)

J'aborde *Dorante* avec toute l'honnêteté qu'il peut souhaiter; je lui fais mon compliment, il ne m'écoute pas, il ne me regarde pas : un moment aprés il fait reflexion que je lui ai parlé, il faut que je repete. Il semble que *Dorante* soit chargé de toutes les affaires de l'Etat, & que ses grandes occupations l'empêchent de penser à des minuties, & le dispensent des devoirs de la vie civile.

Lucile querelle ses domestiques à tout propos & sans sujet; un verre cassé la met en furie; elle n'a nuls égards pour ceux qui lui rendent visite; ils sont contraints d'essuyer tous les reproches qu'elle fait à ses valets; elle décrit les mœurs & les inclinations de chacun, elle en fait le portrait & la genealogie, & se plaint à tout moment qu'elle est la femme de France la plus mal servie. Quel supplice pour des gens qui viennent la voir, & qui n'ont point de curiosité d'apprendre ce qui se passe entre elle & les gens qu'elle tient à ses gages!

Il est presque inévitable que les personnes de même profession, ou qui briguent les mêmes emplois, ne sentent quel-

Digitized by Google

que mouvement de jalousie: si elle ne paroît point au dehors; ils n'auront que la peine que donne une passion si inquiete; s'ils ne peuvent être les maîtres de leur dépit, ils feront mille extravagances, qui ajoûteront un nouveau ridicule à leur chagrin.

¶ Ceux qui ne vous ménagent point, & qui vous brusquent dans les bons succés qui vous arrivent, le font souvent par une jalousie secrete, dans la crainte que vous ne les effaciez; & quand on est assez malheureux pour avoir des sentimens si bas, il faut au moins empêcher, que le Public ne les entrevoye; c'est une grande impertinence de se décrier de gayeté de cœur.)

C'est un jeu qui passe la raillerie, que de se donner des coups en guise de caresses, de s'arracher la perruque, de se dire des injures, de se faire des reproches assommans. Ceux qui en usent de la sorte, ne le font qu'en badinant; mais c'est une maniere de se divertir, qu'il faut laisser aux crocheteurs & aux laquais.

☞ C'est par le peu d'usage du monde, ou par une simplicité niaise, ou faute d'éducation, que quelques jeunes filles affectent une retenuë trop sauvage, & une pruderie trop scrupuleuse: on ne sçait que leur dire, ni sur quel chapitre les mettre, pour les faire parler, tant elles ont peur de s'émanciper. *Cleonine* durant toute une conversation se tient les deux bras croisez comme une innocente, & ne répond point aux honnêtetez qu'on lui fait, & aux choses flateuses qu'on lui dit; ou quand elle parle, c'est avec un ton languissant & niais, qu'elle affecte, & qui la rend fort ridicule: Parce qu'elle est assez belle, elle croit qu'il suffit de se montrer comme une grande statuë de neige, & que son rouge & son blanc lui donnent le pas sur toutes ses rivales. *

Les Questionneurs éternels sont une espece de gens assez insupportables; ils ne vous donnent pas le loisir de répondre à la premiere question qu'ils vous ont faite; ils en entament brusquement une seconde; tout l'entretien se passe en demandes & en réponses précipitées. Les grands Parleurs, qui veulent toûjours tenir le bureau, aiment ces manieres vagues; les personnes raisonnables, qui ne parlent qu'à propos, n'y trouvent pas leur compte. Quelle patience ne faut-il pas avoir pour écouter un homme qui vient avec un air tranquille, vous faire cent questions, quand on est accablé d'affaires,

& qu'on a l'esprit occupé de choses qui ne vous permettent pas de penser à des bagatelles? [Il est si aisé de connoître si les gens vous reçoivent avec plaisir, ou s'ils sont importunez de votre presence; pour peu qu'on y fist de reflexion, on n'y seroit point trompé; mais la bonne opinion que l'on a de son propre merite, ne permet pas de s'appercevoir que l'on nous regarde comme des fâcheux.]

Qu'il est difficile de se faire écouter long-temps avec plaisir en quelque genre que ce soit: Les meilleures choses dégoûtent à la longue: une belle voix ménagée avez justesse, un luth touché delicatement, ont de grands charmes; mais l'on s'ennuye enfin d'entendre toûjours chanter, & toûjours joüer du luth. L'extravagance de ceux qui ont ces talens, c'est qu'ils vous persecutent de leurs airs, & de leurs piéces nouvelles, qui donnent du plaisir le premier quart d'heure, mais qui fatiguent enfin par l'excés.

Il y a de certaines rencontres, où il faut avoir de la complaisance, & entendre raillerie, à moins que de passer pour bizarre & pour ridicule. Ce n'est pas sçavoir vivre, ni même entendre ses interêts, que de se fâcher pour des choses que l'on dit legerement, & sans intention d'offenser personne: si la plaisanterie est innocente, c'est être brutal, que d'y répondre par des paroles offensantes. La plus sûre vengeance est une repartie prompte & delicate, qui punit le plaisant, & le défait avec ses propres armes. Si la plaisanterie est outrée, l'on peut prendre un air serieux, qui fasse sentir qu'elle n'est pas agréable, & qu'on a droit de s'en offenser.

Ce n'est que depuis peu, que les Gens de qualité, d'un certain âge, prennent des libertez entre eux, & qu'ils ont des manieres qu'on ne pardonneroit pas à leurs laquais: Ils n'ont nuls égards, ni nul respect les uns pour les autres: ils se disent des injures grossieres, & dévoilent les mysteres de leurs débauches, qu'ils décrivent jusqu'aux plus petits détails, quoi que ces recits les dûssent couvrir de honte, s'ils avoient encore quelques sentimens d'humanité. La maniere libre & cavaliere dont ils se traitent les uns les autres, est cause que devant des femmes de distinction, ils sont tout déconcertez, & qu'ils n'ont pas le mot à dire: ils sont devant elles dans un état violent, & cette contrainte leur ôte le peu d'esprit qui leur reste.

☞ *Folignac* est une espece de petit-maître, qui croit être

fort à la mode, & faire grand plaisir aux gens à qui il rend visite ; il ne parle que de trocs, de chiens, de chevaux, de courre un cerf, de faire mille parties chimeriques de divertissement, & tout cela aboutit à rien : il cite sans cesse les gens de la premiere qualité, avec qui il a habitude, & qu'il traite d'un air fort cavalier ; il n'est pas possible de porter plus loin l'impertinence, & il ne sent pas que tout le monde le regarde comme un extravagant. *

Un homme qui n'est pas né riche, & qui a fait une grande fortune, s'il n'a beaucoup d'esprit, devient fier, méprisant, impertinent : le sot orgueil dont il est possedé, lui fait dédaigner les personnes distinguées par leur naissance & par leur merite, quand elles n'ont que de la qualité & de l'esprit : tout ce qui n'est pas or, ou argent, lui paroît indigne de son estime & de son approbation.

Loüer avec excés, & avec une fade exageration tous les mets qui sont servis à une table où l'on mange, c'est une bassesse qui sent une mauvaise éducation, & qui ne convient qu'à de miserables parasites. Mais celui qui donne le repas, ne doit pas lui-même prendre soin de loüer les ragoûts & la delicatesse des viandes & des vins, dont il regale les conviez ; c'est une vanité bourgeoise, & qui ne sied pas à un homme de naissance. Il y a une autre extrémité à éviter, pour ceux qui mangent à la table d'autrui : il ne faut point qu'ils fassent les dégoûtez, ni qu'ils vantent de somptueux repas qu'ils ont faits à d'autres tables ; c'est une maniere détournée de mépriser ce qu'on leur sert.

Etre toûjours dans l'admiration quand on parle aux gens, c'est une marque de bêtise, ou d'une affectation qui approche de la flaterie : les personnes d'un bon goût, & qui sont sinceres, admirent peu, & ne prodiguent point leurs loüanges. Ne peut-on pas dire aux gens quelque honnêteté, quand ils le meritent, sans faire des exclamations ? Ces loüanges outrées ne font gueres d'honneur, ni à celui qui les donne, ni à celui qui les reçoit.

L'admiration est souvent l'effet d'une ignorance grossiere ; les grands admirateurs sont d'ordinaire de fort sottes gens, ou des complaisans fades, qui admirent ce qui ne merite que de mediocres loüanges. Vous pouvez dire, d'un ton moderé, qu'une chose vous plaît, & faire paroître par quelque signe, que ce que vous voyez, ou que ce que vous enten-

dez, vous touche : mais les grands éclats, ou les grands mouvemens, qui sont les signes d'une surprise extraordinaire, sont souvent des marques d'impertinence, ou d'une ame rampante, qui prodigue son encens mal-à-propos.

Les hommes aiment à être réjoüis & divertis ; ils préferent pour le commerce les plaisans aux personnes plus serieuses, mais ils les estiment moins : il y a dans le caractere de plaisant je ne sçai quoi de bas & d'affecté, qui se fait mépriser.

Pour plaire, il faut être naturel en tout, jusques dans les bagatelles ; ceux qui racontent des Nouvelles, quoi qu'elles n'interessent personne, les amplifient, & les chargent de mille circonstances, pour leur donner plus de poids ; ils les debitent avec un air mysterieux, comme si c'étoient les plus grands secrets de l'Etat. Les exagerations ennuyent & fatiguent les personnes raisonnables ; mais celui qui raconte, tâche assez souvent de donner du lustre à sa narration ; il l'enrichit de particularitez merveilleuses ; il ne se soucie ni du vrai, ni du vrai-semblable ; il veut éblouïr ; mais l'on ne croit rien de tout ce qu'il dit.

La Societé veut qu'on s'entretienne quelquefois de Nouvelles, & des bruits qui courent : mais le caractere de Nouvelliste conduit au ridicule : C'est une espece de profession, qui rabaisse l'homme au-dessous de lui-même. Ces sortes de gens vous abordent toûjours avec le même compliment : *Que dit-on dans le monde ? Quelle nouvelle sçavez-vous ?* Quelque affaire que vous ayez, ils ne vous quittent point, qu'ils ne vous ayent raconté tout ce qu'ils sçavent, ou tout ce qu'ils ont rêvé.

Je ne sçai pas sur quel fondement les Gens de qualité se croyent autorisez à dire des choses contre le bon sens & la droite raison : la qualité ne donne point ce privilege ; au contraire, plus ils sont élevez par leur naissance, plus ils sont obligez de se distinguer par un merite réel, qu'ils doivent s'efforcer d'acquerir. Les sottises dans la bouche d'un homme élevé par le rang & par les emplois, sont toûjours des sottises.

[Le carrosse magnifique de *Monder*, le nombreux cortege de valets dont il est entouré, l'or qui brille sur ses habits, les precieux bijoux qu'il étale, lui donnent le pas sur tous ses rivaux ; & il s'en contente. Il ne s'apperçoit pas que les personnes de bon sens le sifflent dès qu'il ouvre la bouche pour parler. L'esprit ne répond pas à l'exterieur ; mais qu'impor-

Digitized by Google

te, pourvû qu'on puisse éblouïr quelques duppes, qui ne jugent que par l'écorce & par l'apparence?]

¶ On a assez de peine à comprendre que les Femmes, même celles qui ont de l'esprit, aiment mieux avoir pour amans des hommes opulens, sans merite, que d'autres avec de rares qualitez, hors d'état de faire de la dépense. C'est une marque, que l'interêt est leur passion dominante: celui qui a dit, que *jamais Surintendant ne trouva de cruelles*, a dit vrai. *Melanire* a sacrifié depuis peu *Agaton*, qui est d'un rang distingué, qui a mille agrémens dans son esprit, & dans sa personne, & dont elle étoit tendrement aimée; elle l'a sacrifié à *Sotinet*, qui est de la lie du peuple, & qui a exercé les emplois les plus honteux, avant sa fortune; mais il est tres-liberal, & en état de faire de grandes dépenses: ses discours sont mal arrangez, il explique sa tendresse d'une maniere fort sotte; mais ses presens suppléent à son peu d'habileté.]

Vous voulez être le seul qui parle dans toutes les conversations où vous êtes, & vous n'avez que des bagatelles à dire, que vous debitez grossierement; si vous racontez un fait, vous en expliquez les circonstances les plus frivoles: Croyez-vous bien réjoüir la compagnie par des éclats de rire à contre-temps, & par les applaudissemens que vous donnez à des impertinences? Vous sortez content d'une compagnie où tout le monde s'est bien diverti; mais vous étiez le ridicule.

C'est un mauvais moyen de plaire, que de semer l'ordure dans les recits que l'on fait, & d'user de sales équivoques: quelque enveloppées qu'elles soient, elles sont toûjours un mauvais effet dans l'esprit de ceux qui écoutent, & marquent la corruption du cœur de celui qui parle. On perd le respect, quand on en use de la sorte devant des Femmes; les moins prudes s'en offensent, & veulent qu'on les ménage devant le Public. Tout le monde sçait l'histoire de *Dorimene*: A peine prend-elle le soin de cacher ses intrigues; elle ne paroît point effrayée des declarations qu'on lui fait en particulier; mais une parole un peu libre, quoi qu'on ne s'adresse point à elle, la gendarme, & elle fait semblant d'en rougir.

Les manieres étourdies ne sçauroient faire un bon effet; je ne sçai pas pourquoi de certaines gens les affectent; elles conviennent encore moins aux Femmes: on ne peut plaire qu'en gardant la bienséance de son caractere; la retenuë, la discretion est leur partage: Peut-on pardonner à *Corinne* ses em-

Digitized by Google

portemens, ſes extravagances, ſes juremens, toutes les tabatieres qu'elle a dans ſes poches, & la profuſion qu'elle fait de tabac?

L'amour donne un grand ridicule, quand on eſt parvenu à un certain âge qui doit inſpirer d'autres ſentimens : c'eſt un ſot perſonnage, que celui d'un Vieillard amoureux, qui ſe radoucit auprés d'une perſonne jeune & belle, qui s'ennuye à l'écouter, & qui le regarde comme un Fâcheux, qu'elle ne ſouffre que par quelque eſpece de bienſéance. [Tout ce que l'on fait pour ſe faire aimer, quand le temps des agrémens eſt paſſé, redouble l'ennui & augmente le dégoût de l'objet à qui l'on veut plaire, qui prend comme des importunitez toutes les aſſiduitez qu'on lui rend.]

On ne ſe fait pas plus eſtimer par des ajuſtemens, & par une dépenſe au-deſſus de ſa condition. C'eſt ce qui irrite la jalouſie des autres, qui ſont hors d'état d'en faire autant; ils ſe dédommagent par la ſatire & par les médiſances. *Turpin* qui ne poſſedoit qu'un bien mediocre s'eſt noyé de dettes, pour avoir voulu donner dans un faſte outré; on ne le plaint point; les plus indulgens ſe contentent de dire, qu'il s'eſt trop oublié.

¶ Les Bourgeois qui ont du bien au-deſſus de leur condition, quand ils ont un peu de vanité, dédaignent leurs pareils; ils ne veulent avoir de commerce qu'avec des Gens de qualité, qui trouvent le ſecret de les ruïner par les folles dépenſes, où ils les engagent : ils les careſſent; ils les embraſſent; ils ſe mettent à leur niveau : cette complaiſance fait tourner la tête à un Bourgeois, que ſa vanité a déja ſeduit; mais il paye bien cher ces careſſes intereſſées, & quand il s'eſt épuiſé on le renvoye à ſon comptoir.)

Vous voulez faire le bel-Eſprit, l'enjoüé, l'agréable; vous n'avez ni eſprit ni agrément. Ces bons mots que vous croyez ſi fins & ſi piquans, ne ſont que des fatuitez qui dégoûtent les perſonnes raiſonnables. Connoiſſez-vous mieux; il faut plus de genie que vous n'en avez, pour faire rire les perſonnes delicates; ce n'eſt point là votre talent; ne vous chargez point de ce rôle; on vous en quitte.

[Nous ne ſommes plus au temps des turlupinades, des jeux de mots, des équivoques, & des paroles à double face; on a banni du commerce des honnêtes gens, ce galimathias & ces fauſſes plaiſanteries; les Provinciaux & les Bourgeois

Digitized by Google

qui croyent avoir de l'esprit, en font encore leurs delices; il ne faut pas leur envier ce plaisir; mais les personnes polies ne doivent non plus s'en servir que des vieilles modes.]

Il est bon d'avoir une humeur gaye & enjoüée, mais il faut moderer sa gayeté & son enjouëment. Il ne sied point de rire avec des éclats extravagans, qui étourdissent le monde. La moindre chose de plaisant que l'on dit devant *Lucinde*, la fait rire avec un emportement ridicule; elle n'est plus la maîtresse d'elle-même; elle ne peut plus revenir à son bon sens; son accés va jusqu'aux convulsions.

[Celui qui fait un recit ne doit pas rire le premier des circonstances qui lui paroissent plaisantes, comme pour avertir par là ceux qui l'écoutent, que c'est le bel endroit; au contraire, c'est alors qu'il doit être plus serieux: une plaisanterie, recitée d'un ton grave, fait mieux son effet; mais l'on amortit l'envie de rire des autres, quand on les prévient.]

¶ N'y a-t-il point de remedes pour guerir les hommes de l'impertinence? Il est certain que tous ont une passion dominante, & un vice favori, dont ils ne se défont presque jamais; à peine le sentent-ils; leur attention ne va qu'à remarquer le ridicule de leurs voisins; ils en font une peinture naïve; il ne leur reste qu'à se l'appliquer à eux-mêmes: ils rient du portrait qu'ils ont fait, & ils ne s'apperçoivent point qu'il ont en eux l'original.)

L'amour propre nous empêche de nous connoître nous-mêmes. Nous nous applaudissons quelquefois de certaines choses, qui sont de veritables défauts, & qui blessent les yeux de tout le monde. La folie d'*Ariste* est de vouloir passer pour un homme de qualité, ce n'est qu'un Bourgeois revêtu; il est riche, il est magnifiquement logé, il donne souvent à manger à des personnes de haute naissance, qui se moquent de lui, qui empruntent son argent, & qui ont la complaisance de lui entendre dire plusieurs fois le jour, qu'il est noble, & que ses ayeux ont fait la guerre sous les Rois de la seconde Race: il l'a dit tant de fois, qu'il le croit enfin: il a même trouvé des duppes qui le croyent aussi.

Vous êtes d'une Maison illustre; on ne peut vous contester que votre noblesse ne soit tres-ancienne; il ne vous reste que de vivre conformément au rang que vous tenez dans le monde. Les titres dont vous vous parez, prouvent que vos ayeux ont eu de la vertu, du courage, du merite, & qu'ils ont

Digitized by Google

bien servi l'Etat : mais si vous n'êtes qu'un fat, & si vous usez votre vie dans l'oisiveté & dans la mollesse, la gloire de vos ancêtres n'empêchera pas qu'on ne vous méprise, & que vous ne passiez pour un mal-honnête homme.

[Ce n'est pas assez d'être noble, il faut que la vie & les actions répondent à la noblesse de l'origine : les vices sont bien plus impardonnables dans un homme de qualité, que dans un homme de la lie du peuple, qui n'a eu aucune éducation.

Ceux qui ne sont pas nez dans un rang illustre, & qui veulent copier les Grands, les copient toûjours mal ; ils ne prennent que de faux airs de grandeur, qui les exposent à la risée de tout le monde. *Celie* n'est que la fille d'un Marchand ; elle est devenuë Marquise par ses richesses ; elle veut avoir des Turcs & des Hussars à son service ; elle renvoye les Mores aux femmes de la Robe. ¶ *Coline* alloit à pied, & étoit mal vêtuë avant son mariage ; son Epoux lui a donné six chevaux de carrosse : elle n'en est pas contente : elle en veut huit ; sa folie est de pouvoir aller à *Versailles* à huit chevaux, comme une Princesse ; sans un reste de pudeur, elle iroit tous les jours se montrer au Cours avec ses six chevaux.)

[Le premier desir que les richesses inspirent dans les personnes d'une basse naissance, qui ont fait une grande fortune, est de vouloir aller de pair avec les plus grands Seigneurs ; ils s'approprient leurs noms, leurs terres, leurs châteaux, dont ils les chassent à force d'argent : au bout de vingt années, on confond le veritable Marquis avec celui qui a acheté le Marquisat.]

Etre d'une naissance mediocre, qui flote entre la Noblesse & la Roture, & affecter des hauteurs qu'on ne pardonneroit pas aux personnes du premier rang, c'est une sottise qui ne peut venir que d'un grand fond d'impertinence, ou d'un orgueil ridicule : on ne peut contenir l'indignation que l'on sent, de voir des Bourgeoises replâtrées, dont la parure, le train, les ameublemens, la table font envie aux femmes de la premiere qualité : mais elles se consolent par le ridicule où tombent ceux qui s'élevent au-dessus de leur rang, & qui se mettent en de grands frais pour se faire moquer d'eux.

Les personnes nées dans une condition obscure se gâtent par le commerce qu'elles veulent avoir avec des gens de la Cour : au lieu de se distinguer, elles font connoître davantage la bassesse de leur naissance, par la comparaison odieu-

Digitized by Google

se qu'on en fait. Si les Gens de qualité les souffrent, ils ne le font que par des vûës d'interêt, ou pour se divertir de la sottise d'un Bourgeois, qui dédaigne ses pareils, & qui veut, à quelque prix que ce soit, avoir des liaisons avec les Grands.

Que prétendent les personnes de basse naissance, qui ont fait fortune dans le negoce, en parlant si souvent de leurs ancêtres, & les donnant pour nobles? Croyent-ils éblouïr le Public? Peuvent-ils se persuader qu'on ignore qu'ils ayent vendu du drap, du linge, des dentelles? S'ils n'en parloient point tant, on l'oublieroit: mais l'entêtement qu'ils ont de vouloir passer pour ce qu'ils ne sont pas, revolte les gens, & fait qu'on se donne la peine de déterrer leurs ancêtres, qu'on laisseroit pourrir dans l'obscurité. C'est bien pis, lorsque cette noblesse imaginaire fait qu'on se méconnoît, & qu'on regarde les autres d'un air méprisant. On ne peut plus approcher de *Silverie*; ses grandes richesses lui inspirent tant de fierté, qu'à peine peut-elle se resoudre à le ceder aux Duchesses; elle ne souffre chez elle, ou à sa table, que des gens de distinction. Tous ses parens sont bannis de sa maison; elle ne les connoît plus, & ne se connoît plus elle-même.

Un homme né en roture, qui se donne pour noble, se repaît du plaisir qu'il goûte à être crû tel. Cette noblesse visionnaire est la maladie de ceux qui se sont faits riches: ils veulent que leur argent serve de vernis pour couvrir la bassesse de leur origine: on les en estimeroit davantage, s'ils avoient des sentimens conformes à leur naissance. Leur genealogie supposée fait rire le monde. Quelle comedie de voir des gens sortis de la lie du peuple, se parer d'un titre emprunté! & parce qu'ils portent le nom d'un Marquisat qu'ils ont acheté, ils ont l'audace de mettre sur leur carrosse les armes de ces Maisons, qu'ils ont autrefois habitées en qualité de Domestiques. [*Dante* a demeuré longtemps dans la maison d'un grand Seigneur, sous le titre de *Secretaire*; il sçait parfaitement la genealogie de cette maison, qui est tombée par l'extinction de ceux qui en portoient le nom; il l'a usurpé insolemment, en achetant les terres les plus considerables qui avoient été possedées de pere en fils par les Seigneurs de cette illustre famille. *Dante* a fait faire & imprimer sa genealogie, & il se fait descen-

Digitized by Google

dre impunément des plus anciens Seigneurs du Royaume.]

Celui qui a fait une grande fortune devient quelquefois assez fat pour croire qu'il est devenu noble en même temps. Il prend le train & l'équipage d'un grand Seigneur ; il est logé, nourri, servi comme un homme de qualité ; les Grands l'honorent, le ménagent, le respectent, lui font la cour : Faut-il s'étonner que ces dehors lui fassent tourner la tête, & qu'il croye aller de pair avec ceux qui le traitent avec tant de ceremonie ? Une grande richesse est une espece d'éponge, qui ôte la crasse de la naissance, quelque basse & quelque miserable qu'elle soit : on ne trouve point mauvais qu'un homme riche ait un grand nombre de valets, une belle maison, de beaux meubles, un carrosse ; ce sont les appanages de ses richesses : mais qu'il se donne pour noble, & qu'il veuille qu'on le regarde sur ce pied-là ; c'est sa folie, c'est un foible qui le fait tomber dans le ridicule.

DE LA PREVENTION.

L'Amour propre fait en nous deux effets, qui ne contribuent pas peu à nous seduire, & qui sont également dangereux : Il diminuë l'idée de nos défauts & nous les rend imperceptibles, & grossit l'idée de notre merite. Ces préjugez conduisent naturellement au ridicule. Les personnes susceptibles de prévention décident toûjours en faveur de leur propre merite, & se trouvent un grand penchant à mépriser celui des autres : ce sont deux grandes sources d'impertinence. Les hommes sont trop paresseux & trop indolens, pour s'appliquer, autant qu'il le faut, à se bien connoître ; ils n'apperçoivent point des défauts qui sautent aux yeux ; s'ils ont quelques bonnes qualitez, ils croyent être parvenus au dernier point d'excellence ; cette prévention les flate & les aveugle : c'est un obstacle qui les empêche de se connoître tels qu'ils sont, de connoître les autres, & de leur rendre justice.

[C'est une des choses qui empoisonne davantage la douceur du commerce & de la Societé civile ; la trop bonne opinion que chacun a de son merite, fait que l'on n'est pas assez touché du merite des autres : il est difficile qu'à la longue on ne laisse échapper quelques traits, qui fassent remarquer la

ſituation d'eſprit où l'on eſt à leur égard : les hommes ſont trop éclairez ſur leurs propres interêts, pour ignorer long-temps ce que l'on penſe ſur leur chapitre : cette découverte les met au deſeſpoir, & les revolte contre ceux qui ne leur rendent pas juſtice, à ce qu'ils prétendent. Il eſt impoſſible qu'un commerce dure long-temps quand on eſt dans cette ſituation de part & d'autre : ſi je ne me trompe, voila le principe qui éteint les plus belles amitiez, & que l'on croyoit immortelles.]

L'entêtement d'orgueil eſt une eſpece d'yvreſſe & de folie dans certaines gens : ils ne trouvent perſonne digne d'eux, ou avec qui ils daignent s'humaniſer. Une fille élevée dans ces ſentimens, croit qu'il n'y a point d'homme ſur la terre aſſez riche, aſſez bien-fait, d'aſſez grande qualité, pour aſpirer à l'honneur de ſon alliance. A peine ſon ambition eſt-elle flatée des plus grands partis ; elle attend qu'il tombe du Ciel un homme fait exprés ; cependant les années ſe multiplient, le merite diminuë, & l'on eſt enfin contraint de ſe donner au rabais.

[*Hortenſe* fut recherchée dans ſa brillante jeuneſſe par un homme qui poſſedoit des biens immenſes ; mais parce qu'il n'étoit pas d'une naiſſance aſſez illuſtre, il ne fut pas ſeulement écouté : un Homme de grande qualité ſe preſenta enſuite ; mais il n'avoit pas aſſez de biens, & il eut le même ſort que ſon rival. *Hortenſe* étoit jeune, belle & riche, elle faiſoit chaque jour des conquêtes ; mais la prévention où elle étoit de ſon merite, l'empêchoit de ſe déterminer en faveur de quelqu'un, & de prendre parti : elle trouvoit toûjours dans ſes amans quelque défaut qui les rendoit indignes d'elle : pendant ce temps-là les années ſe ſont accumulées, la foule des amans a diminué : *Hortenſe* s'eſt donnée à un homme qu'elle n'auroit voulu recevoir tout au plus que pour ſon Ecuyer.

Ce qui fait que nous avons tant d'indulgence pour nos paſſions, c'eſt que nous les regardons d'un certain point de vûë, qui nous empêche d'en appercevoir le ridicule & la difformité. Un avare déguiſe ſon avarice ſous le nom d'œconomie : un voluptueux ſe donne pour un homme de belle humeur : une femme décriée par ſes galanteries, avouë qu'elle eſt coquette, & croit n'être que cela ; mais le Public n'a pas la même indulgence ; il appelle les choſes par leur nom, il en juge avec une ſeverité inexorable.

Digitized by Google

Il est difficile de redresser un ignorant entêté, & de le mettre dans le bon chemin ; il a les vûës trop bornées, pour sentir l'évidence des raisons qu'on lui apporte : il se complaît dans ses fausses idées, & méprise tout ce qui n'y a pas du rapport. *Lysion* n'est opiniâtre, que parce qu'il manque d'esprit ; & c'est parce qu'il croit avoir plus d'esprit que les autres, qu'il est opiniâtre.

☞ La prévention empêche les hommes de se connoître tels qu'ils sont ; on les regarde souvent comme des ridicules, & ils ne s'apperçoivent point du personnage qu'ils joüent ; leurs défauts les plus grossiers leur échappent ; ou s'ils les sentent, ils ferment les yeux, parce que cette vûë les blesse ; ils sont bien-aises de se tromper, & ils font tout ce qu'ils peuvent pour tromper les autres. *

Si l'on vouloit faire attention à la maniere dont les gens nous reçoivent, on connoîtroit aisément si on leur convient, ou si on leur est à charge : mais on ne se rend point justice ; & l'on est bien éloigné de penser qu'on les importune, on croit au contraire leur faire plaisir. Aussi pour se dédommager de nos importunitez, ils nous font servir de matiere à leurs plaisanteries, & nous tournent en ridicule par des ironies fines & delicates, dont on ne sent point la malignité. [Ne vaudroit-il pas mieux faire choix de gens qui nous voyent avec goût, & qui répondent avec plaisir à nos assiduitez, que d'aller importuner de nos visites, des personnes qui ne nous regardent pas de bon œil, & qui ne nous souffrent qu'avec chagrin ? *Guzman* ne veut rendre de visites qu'à des Duchesses, ou à des Princesses ; à peine peut-il s'humaniser avec des Comtesses & des Marquises : il passe toute sa vie dans des lieux où il est regardé comme un importun, & il seroit peut-être souhaité, s'il pouvoit se resoudre à voir des gens qui lui conviennent.]

C'est une chose surprenante, que l'entêtement des Auteurs ; ils ramenent toûjours le discours, & le plus souvent mal-à-propos, sur leurs Ouvrages ; ils veulent absolument être flatez, & se loüent eux-mêmes sans façon ; ils avalent comme du nectar, les loüanges ironiques qu'on leur donne ; la prévention où ils sont sur leur propre merite, les empêche d'appercevoir qu'on leur rit au nez. Les personnes entêtées de quelque opinion, font paroître une obstination extrême à soûtenir leurs sentimens ; soit que la haute estime qu'ils ont

de leur suffisance, les enyvre, soit qu'ils soient persuadez que les autres sont obligez de se soûmettre à leurs avis. Cette hauteur d'estime qu'ils ont pour eux-mêmes, ruïne la douceur du commerce, car on n'est pas toûjours d'humeur à leur ceder ; & alors la contrarieté des sentimens fait naître une certaine aigreur qui engendre de l'aversion, & quelquefois des querelles.

¶ D'où vient que la plûpart de ceux qui disputent sur quelque point, qui traitent de quelque affaire, qui plaident pour quelque interêt, croyent toûjours avoir raison ? Est-ce que l'on se flate ? ou plûtôt ne seroit-ce point que les tenebres de la Prévention sont si épaisses, qu'elles éteignent les lumieres de la Raison ? Un homme prévenu n'écoute point ce qu'on lui dit de plus raisonnable ; il semble qu'il ait peur d'être détrompé ; il ne commence à ouvrir les yeux que quand il est tombé dans le puits, ou qu'il a fait, malgré tous les avis qu'on lui a donnez, une démarche qui ruïne ses affaires.)

C'est une espece de lâcheté de ne pas soûtenir son opinion, quand on la croit juste : mais il faut proposer vos raisons avec retenuë, afin que ceux qui vous cedent, le fassent sans chagrin. Si votre opinion est insoûtenable, ne vous opiniâtrez pas à défendre une méchante cause.

Le caractere d'esprit fort ne fait point d'honneur en ce qui regarde la Religion ; c'est extravagance que de vouloir raisonner sur des choses qui sont infiniment au dessus de la Raison : mais il ne faut pas aussi avoir une credulité imbecille pour tout ce qui paroît extraordinaire, & pour tous les miracles que l'on debite avec tant de legereté & si peu de vraisemblance.

Dans la censure que le Public fait de notre conduite, on nous blâme quelquefois avec justice, & quelquefois mal-à-propos ; aprés une justification legere, si le monde s'obstine à nous blâmer, il faut attendre que le temps le détrompe : on l'aigrit plûtôt qu'on ne l'adoucit par trop de raisons, dans l'emportement de sa prévention. On a naturellement un secrete honte de se tromper dans ses jugemens, & il y a des momens où les personnes delicates & hautaines sont au desespoir d'être détrompées.

Un homme qui nous offense, perd dès ce moment-là tout son merite, si nous en croyons notre dépit : il a moins d'esprit, moins de courage, moins de bien, moins de noblesse,

Digitized by Google

toutes ses vertus s'évanoüissent, on se déchaîne contre lui, & l'on en faisoit de grands éloges il n'y a qu'un moment : on employoit ses soins, son credit, ses amis pour l'obliger ; & maintenant on fait joüer toutes sortes de machines pour le détruire. Tout ce qui lui appartient, ses domestiques, ses enfans, ses amis nous deviennent odieux, ce retour est ridicule, & marque une ame puerile, & la force de la prévention.

[*Otigny* & *Fierville* étoient les meilleurs amis du monde ; leur voisinage à la campagne avoit lié cette amitié : ils passoient ensemble toute leur vie, & se donnoient mutuellement de grands éloges. Ils ont rompu ensemble pour une bagatelle ; depuis ce temps-là ils se déchaînent l'un contre l'autre, avec une aigreur qui ne se pardonneroit pas entre des personnes, qui seroient ennemis depuis vingt ans. Tous leurs amis se sont donné de grands mouvemens pour les reconcilier ; mais leurs soins ont été inutiles, car on ne peut deviner quel est le sujet de leur querelle, & ils ne le sçavent pas eux-mêmes.]

Les Femmes du grand air regardent l'œconomie comme une vertu bourgeoise ; elles ne peuvent se resoudre à entrer en de petits détails, pour empêcher que leurs domestiques ne les volent. Rien ne marque un plus petit sens commun, que les folles dépenses qu'elles font. Elles ne sçavent à quoi mettre leur argent ; quand elles en ont, il semble que ce soit un meuble incommode, dont elles sont embarrassées, & qu'elles n'en trouveront jamais la fin. L'indigence suit de prés une si méchante conduite : aprés avoir beaucoup dépensé, en peu de jours, on manque long-temps, & l'on tombe dans un grand ridicule. Les dépenses mal-entenduës ne font point d'honneur ; il faut dépenser avec dessein & avec œconomie. [La Marquise de *Sardan* a envie de tout ce qu'elle voit, & elle achete tres-cherement des bagatelles fort inutiles. Si elle voit un meuble qu'elle n'ait point encore, elle ordonne sur le champ qu'on lui en fasse un pareil. Elle veut essayer de tous les Ouvriers qui ont de la reputation en quelque genre que ce soit : elle fait défaire & refaire ses habits vingt fois ; toûjours inquiete & passionnée de ce qu'elle n'a pas, elle n'est jamais contente de ce qu'elle possede ; ce qui la charme aujourd'hui, la dégoûte dés le lendemain : rien ne peut fixer son goût, parce qu'elle ne suit que la bizarrerie de sa prévention.]

La plûpart des hommes vivent sans reflexion, ils ne se conduisent que par les yeux & par les oreilles ; la magnificence

d'un habit les éblouït, ils croyent que celui qui le porte, a plus de merite, qu'un autre qu'ils voyent mal vêtu, & qu'ils n'abordent qu'avec repugnance : Ils n'écartent point cet attirail étranger, pour aller jusqu'à la personne. Un homme à pied fait moins d'impression sur l'esprit, qu'un autre qu'on voit traîné dans un beau carrosse, & qui n'est qu'un sot.

La multitude se laisse conduire par l'impression que lui donnent les Grands, qui font tout valoir selon leur caprice, à peine laissent-ils à ceux qui sont au-dessous d'eux, la liberté de leurs suffrages. Un homme en place fait approuver, ou condamner les choses qu'il approuve, ou qu'il censure, soit qu'il s'y connoisse, ou qu'il ne s'y connoisse pas. L'éclat ou l'autorité dont il est revêtu, éblouït ceux qui dépendent de lui : ils ne jugent plus selon leurs propres lumieres, aprés qu'il a décidé ; la complaisance qu'ils ont pour lui, fait qu'ils ne consultent plus ni le bon goût, ni la Raison. [C'est l'injustice des Grands de vouloir que ceux qui sont au-dessous d'eux, ou qui en attendent leur fortune, s'assujettissent à tous leurs caprices ; soit qu'ils croyent avoir plus de lumieres, ou que le mépris qu'ils ont pour leurs inferieurs, leur persuade qu'ils leur doivent ce sacrifice.

Il faut qu'un jeune homme, s'il veut plaire, soit honnête, & qu'il ne fasse pas l'important : ce seroit un moyen sûr de se faire haïr, ou mépriser des gens de son âge ; qu'il ne décide point en petit maître sur la Guerre, ou sur la Cour, dévant des Personnes d'une experience consommée. Ce seroit une grande charité de le redresser, & de lui faire sentir l'extravagance d'une présomption si ridicule : mais personne ne se met en peine de le desabuser, ni de lui apprendre les railleries qu'on en fait ; il vieillit dans sa prévention, & meurt sans se corriger. [*Geraste* dès sa premiere campagne se croyoit assez habile pour donner des leçons aux Generaux ; il leur citoit à tout propos l'exemple d'*Alexandre* & de *Cesar*, & quelques lambeaux de l'Histoire Grecque, ou Romaine, qu'il avoit appris au College, qu'il ne faisoit que de quitter. Sa haute naissance étoit cause qu'on faisoit semblant de lui applaudir, & l'on se contentoit d'en rire tout bas.]

C'est une entreprise assez vaine, que de vouloir détromper des personnes prévenuës de bonne opinion pour elles-mêmes ; on y réüssit rarement, & l'on est souvent assez mal payé des bons avis qu'on leur donne. Il est douloureux d'entrevoir

qu'on

qu'on n'a pas tout le merite que l'on pense, & l'on sçait toûjours mauvais gré aux gens qui nous ouvrent les yeux pour nous faire appercevoir nos défauts : cette matiere est delicate, le succés en est fort douteux ; il est si aisé de se faire haïr de ceux qu'on veut redresser, qu'il est souvent plus à propos, pour vivre en paix, de leur passer quelques imperfections, à moins que les choses ne soient de consequence, & qu'elles ne puissent avoir des suites fâcheuses : il ne faut pas dans ces rencontres abandonner un homme à sa méchante conduite : mais de quelle importance est-il de détromper *Dorimene*, qui a les yeux de travers, & qui dit à tous momens, qu'elle les a grands & doux ? *Aminte* qui a la taille épaisse & trop d'embonpoint, croit l'avoir fine & déliée. *Caritides* n'est qu'un demi-sçavant, & il se flate d'être le premier homme de son siecle. *Cephise* passablement belle, a si bonne opinion de ses charmes, qu'elle ne voit pas dans le monde de femme qui lui paroisse redoutable. Cette douce manie les enyvre d'un poison agréable ; mais si leur prévention les rend ridicules, au moins elle ne fait tort à personne.

Il y a peu de gens qui n'ayent leur mot favori, qu'ils repetent sans cesse, à qui ils ont donné leur cœur & leur tendresse : de même il y en a peu qui n'ayent quelque défaut favori, si l'on peut parler de la sorte ; c'est à dire, un défaut que l'on sent, que l'on connoît, & dont on ne veut pas se défaire. [Il y en a même qui portent l'extravagance jusqu'à s'en sçavoir bon gré, & à s'en applaudir : & souvent ces défauts favoris sont ceux qui conviennent le moins à la personne, & qui sont le plus éloignez de son caractere. Des gens, dont la profession les oblige indispensablement à être modestes & reservez, sont les fanfarons, & se donnent des libertez qui ne conviennent nullement à leur état. Les femmes ne sçauroient être trop retenuës & trop modestes, & l'on a fort mauvaise opinion de celles qui s'émancipent devant le monde, & qui ne gardent pas assez les bienséances.]

Iphigenie vante éternellement sa noblesse ; *Ariane* se remercie de sa belle taille & de son beau teint ; *Philis* parle à tout propos d'un homme qu'on sçait avoir de l'attachement pour elle ; *Clarine* ramene tous les discours à sa personne, & s'ennuye dans toutes les conversations où l'on ne songe pas à lui donner de l'encens : *Sylviane* parle toûjours de son mari,

Digitized by Google

de ses enfans, de son ménage, de ses affaires. Ces imperfections, qui sont souvent assez legeres, diminuent le merite de nos bonnes qualitez, & donnent occasion aux autres de nous tourner en ridicules: les hommes naturellement malins s'attachent à ce qui les blesse, & passent legerement sur des vertus qui meriteroient leurs reflexions.

¶ C'est un effet de la malignité du cœur humain, de regarder les hommes par leurs mauvais côtez : on est si aise de trouver en eux quelque chose qui les rabaisse au-dessous de nous, qu'on ne manque gueres d'avertir le Public de ce qui nous choque dans nos voisins : aprés en avoir fait un examen fort exact, nous grossissons l'idée de notre merite pour faire le parallele d'eux à nous, & nous ne manquons gueres à nous donner la préference : voila ce qui fait qu'on est toûjours content de soi, & qu'on a du mépris pour les autres.)

C'est avoir une tres-mauvaise opinion d'un homme, que de lui donner des loüanges qu'il ne merite pas : il faut croire qu'il a un grand fonds d'une sotte vanité, ou qu'il est ridiculement credule. Cependant c'est le moyen le plus sûr & le plus court pour s'insinuer dans l'esprit des hommes ; ils croyent sans peine que toutes les loüanges qu'on leur donne, sont sinceres, parce que pour l'ordinaire ils sont follement entêtez de leurs talens ; & quelque outrées qu'elles soient, ils croyent en meriter de plus grandes. L'amour propre est comme un bandeau épais, qui nous cache nos défauts, & qui nous empêche d'appercevoir l'extravagance des flateries dont on nous endort.

[*Alcippe* se flatoit d'avoir eu beaucoup de part au gain de la bataille de *Fleurus*; il parloit avec assurance des perils qu'il y avoit essuyez : il savouroit delicieusement les éloges que lui donnoient des jeunes Officiers qui mangent à sa table, & qui favorisent son entêtement. *Alcippe* est trop rempli de l'idée de son merite & de sa bravoure, pour pouvoir être détrompé ; mais il devroit du moins avoir assez de discretion, pour ne pas étourdir les gens, du recit de ses hauts faits.]

Tout homme qui écrit, en quelque genre que ce soit, s'il n'a infiniment de l'esprit, se laisse entêter de son Ouvrage: c'est se faire une querelle, que de censurer le moindre mot de ses écrits : C'est perdre le temps, que de vouloir lui ouvrir les yeux sur ses fautes, pour le ramener à la droite Rai-

Digitized by Google

son & au bon Sens : il croit qu'il y va de son interêt, & de la reputation de son bel esprit, à proteger toutes ses expressions & toutes ses pensées. Quelquefois d'un ton radouci il vous prie d'excuser des endroits qu'il reconnoît foibles & negligez : il prend ensuite un air décisif, & soûtient magistralement, que personne n'écrit mieux en Prose, ou en Vers ; & que si l'on n'est point touché de ses Ouvrages, c'est par bêtise, ou par malignité : Il se plaint du mauvais goût des Lecteurs, qui ne sentent point les beautez fines & cachées qui sont répanduës dans son Ouvrage ; & pour se dédommager de l'indifference & des mépris du Public, il s'admire lui même ; mais il est tout seul à s'admirer.

[C'est une comedie fort réjoüissante, que de voir toutes les postures où se met *Flandrus*, pour avoir la reputation de bel Esprit, & de bon Auteur : il vous recite d'un ton grave & mysterieux, quelque bel endroit, & se recrie à chaque periode : il vous demande insolemment, si personne pense plus juste, ou donne un plus beau tour à ce qu'il pense ? Vous n'admirez pas assez, vous dit-il, la finesse de cette expression : Que ce trait est beau, continuë-t-il, & finement manié ! *Flandrus* le croit comme il le dit, il est la duppe de sa prévention.]

Je plains le malheur de ceux qui n'ont pas assez d'esprit pour sentir qu'on les regarde comme des fâcheux & des importuns, dans des lieux où ils croyent être souhaitez. La bonne opinion que chacun a de son propre merite, empêche qu'on ne découvre la malignité de certaines loüanges équivoques qu'on nous donne, qui sont de fines railleries, & une maniere détournée pour nous rendre ridicules, & pour nous faire donner dans le panneau, en faisant semblant de nous applaudir. Ces ironies & ces satires ingenieuses, dont on nous joüe, même en notre presence, & dont nous ne connoissons pas le poison, marquent en nous une prévention aveugle, un entêtement ridicule, & une espece de fatuité.

¶ C'est une découverte qui blesse infiniment notre vanité, quand nous nous appercevons que l'estime des autres ne répond pas à la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes, ou que nous entrevoyons qu'ils nous méprisent. Chacun est assez bien prévenu en sa faveur, pour croire que ses talens lui donnent le pas au-dessus de ses rivaux : les femmes ont la même prévention pour leur beauté; mais quand

H 2

on leur fait ſentir qu'on n'en a pas les mêmes idées, & qu'on donne la préference à leurs rivales, elles ſont inconſolables, & ne le pardonnent jamais.)

Il n'y a que les duppes & les perſonnes ſottement prévenuës de leur rare merite, qui ſe laiſſent ſeduire par les fauſſes loüanges qu'on leur donne ; il eſt aiſé de démêler une loüange ſincere d'une flaterie outrée. Un homme qui dit ce qu'il penſe, le dit modeſtement, & avec un air de naïveté qui ôte tout ſoupçon : mais les admirations & les exclamations concertées des donneurs de loüanges, doivent paroître fades aux gens de bon goût, qui ne veulent pas qu'on leur faſſe grace, & qu'on les accable d'applaudiſſemens pour des choſes mediocres. [Les perſonnes modeſtes ne peuvent ſouffrir ces loüanges de contrebande, ni ces Prôneurs éternels, qui ſont toûjours prêts à ſe recrier pour la moindre bagatelle : mais comme le nombre des ſots & des perſonnes vaines eſt fort grand, les donneurs de loüanges trouvent toûjours aſſez de gens qui avalent avec plaiſir le poiſon qu'ils leur preſentent, & qui ſe laiſſent endormir par les flateries qu'ils leur proſtituent.]

Rien ne fait mieux connoître combien les hommes ſont injuſtes, que le plaiſir qu'ils goûtent à s'entendre flater, & la repugnance qu'ils ont à flater les autres : ils veulent être applaudis ſur tout ce qu'ils font, & pour des talens tres-mediocres ; mais ils ne veulent point qu'on rende juſtice au merite des autres. C'eſt s'élever au-deſſus de la ſphere ordinaire des hommes, que de leur donner avec joye les loüanges qu'ils meritent, ſans ſe ſoucier d'en recevoir. C'eſt auſſi le meilleur moyen de ſe faire aimer de ceux avec qui l'on eſt en commerce, que de flater leur amour propre, & de leur parler ſouvent des belles qualitez qu'ils croyent avoir, ſans les obliger à nous rendre le change, & ſans exiger d'eux un tribut qu'on paye toûjours à regret.

¶ La prévention où nous ſommes ſur notre propre merite; le peu d'idée que nous avons du merite des autres, fait que nous ſommes ſi avides de loüanges, & ſi peu empreſſez à loüer les autres ; mais ſi quelque perſonne trop ſincere vient nous deſſiller les yeux, nous ne lui tenons pas grand compte de ſon zele; & dès ce moment nous le mettons au nombre de nos ennemis. *Lucette* a rompu avec *Egine*, qui étoit ſa meilleure amie, & qu'elle aimoit avec beaucoup de

tendresse: Parce qu'elle l'a avertie, que l'attachement qu'elle a pour un Cavalier, prenoit un mauvais tour dans le monde, & feroit tort à sa reputation ; elle a rompu tout commerce avec elle, au lieu de la remercier de ses bons avis.)

[Une femme qui n'est que mediocrement belle, est ravie d'être comparée avec les beautez les plus accomplies: Est-ce qu'elle ne se connoît point, & que tous ses miroirs la flatent? Un homme qui a quelque talent du côté de l'esprit, & qui fait passablement des Vers, se met lui-même en parallele avec les Poëtes les plus fameux, & il faut qu'il ait encore quelque reste de modestie & de bon sens, s'il ne prend point le pas au-dessus. Voila les suites de la prévention: elle fait sur nous l'effet des verres des microscopes ; elle grossit prodigieusement tous les objets; des talens mediocres contemplez au travers de la prévention paroissent des qualitez éminentes : une beauté passable, revêtuë des charmes de la prévention, efface toutes les beautez.]

Je ne comprens pas comment les hommes aiment tant les loüanges; la plûpart de ceux qui les donnent, les assaisonnent si mal, qu'elles devroient rebuter les personnes tant soit peu raisonnables. Un flateur grossier, & qui ne sçait pas manier finement les loüanges, se recrie à la moindre bagatelle. Si on lit devant lui quelque Ouvrage, pour sçavoir son sentiment, les pensées & les expressions les plus communes le font extasier : les fautes grossieres qui y fourmillent, ne le blessent point. Si vous avez fait une action passable, & qui ne merite ni loüange ni blâme, il vous comble d'éloges exorbitans, & vous met au dessus des premiers hommes du monde. Il faut être tout à fait duppe pour se laisser seduire par des flateries si grossieres, & vain pour rechercher avec tant d'avidité, des loüanges qu'on merite si peu.

Le métier de flateur est bas & honteux ; mais il semble que ce soit un métier necessaire, parce que tous les hommes veulent être flatez. La Musique n'est pas plus agreable aux oreilles des personnes qui ont du goût pour le chant, que la flaterie l'est aux personnes vaines : c'est un son qui les endort agréablement : les plus farouches se laissent adoucir par cet enchantement. Ce qui est de plus incomprehensible, c'est que mille gens trouvent bon, qu'on les flate sur un merite imaginaire, & sur des talens qu'ils n'ont pas. Un homme d'une naissance obscure ne se défend que foiblement,

quand on parle de la noblesse de ses Ayeux : une Femme qui n'est ni belle, ni laide, trouve un plaisir secret à entendre vanter des charmes, que ses flateurs lui prêtent liberalement. Ceux qui sont dégagez de toute prévention, & qui se font justice, ne peuvent non plus souffrir les loüanges qu'ils ne meritent pas, que les personnes modestes ne peuvent souffrir ce qui blesse le moins du monde la pudeur. Mais lorsque la flaterie est enveloppée, & que les loüanges sont fines, elles seduisent les personnes les plus austeres. C'est une foiblesse, & l'on ne devroit non plus recevoir les loüanges qu'on ne merite pas, qu'un argent auquel on n'a aucun droit. Il faut encore avertir les personnes présomptueuses, qu'elles sont les duppes d'une raillerie maligne & delicate, & l'objet de la plaisanterie. *Philante* sort d'une compagnie, charmé des douceurs empoisonnées qu'on lui a dites ; il se vante par tout, que des personnes d'un grand merite & d'une grande reputation l'ont comblé d'éloges : mais ceux qui ont penetré dans leur intention, n'ont pas eu de peine à démêler qu'ils se joüoient de sa credulité.

Ce qui fait que de certaines gens cachent la bassesse de leur origine, & se font des genealogies chimeriques, c'est l'opinion présomptueuse qu'ils ont de leur merite personnel, ou un effet de l'orgueil que leurs richesses leur inspirent. Ceux qui ont besoin de leur secours, favorisent leur entêtement par pure complaisance ; les autres ne prennent pas la peine d'examiner si leurs titres sont legitimes ; ainsi leur noblesse s'établit peu à peu dans la créance des hommes : aprés s'être convaincus eux-mêmes qu'ils sont nobles, ils ont moins de peine à en convaincre les autres.

Cerasle à peine sçait lire ; s'il se hazarde à parler de la moindre affaire, il fait pitié : il n'a pas assez d'esprit pour s'appercevoir qu'il en manque : cependant il croit avoir un genie capable des plus grands emplois ; si on l'en croit, on pourroit lui confier les affaires les plus delicates ; il accepteroit la qualité d'Ambassadeur dans les premieres Cours de l'*Europe*. Quelle étude fera *Cerasle* pour se détromper ? il n'a qu'à s'étudier lui-même ; mais l'on ne veut point se regarder par ses mauvais endroits ; voila ce qui fait qu'il est si rare de voir des gens se corriger de leurs défauts ; ils en détournent les yeux, cette vûë blesse leur vanité : ils cherchent dans eux-mêmes de quoi nourrir leur complaisance & leur prévention.

Digitized by Google

Nicandre avec sa perruque blonde, son nœud d'épée, ses habits dorez, un gros diamant qu'il a au doigt, croit être le charme de toutes les conversations; ses froids discours & les sottises qu'il debite niaisement, fatiguent tout le monde. Parce qu'il est bien-fait & richement vêtu, il veut faire l'agréable & le beau parleur; le plaisir qu'on a à le voir, ne dédommage pas de l'ennui qu'on sent à l'écouter. Il est comme le Pan dans l'assemblée des oiseaux, qui peut étaler de belles plumes, mais qui se fait siffler quand il chante.

On supporte plus aisément une personne timide, qui parle peu, qu'un étourdi qui parle toûjours avec une confiance extrême. L'ignorance est d'ordinaire le principe de l'audace de ces personnes présomptueuses, & de la retenuë des personnes timides. Un ignorant entêté d'un merite imaginaire parle avec assurance, parce qu'il croit dire des merveilles: celui qui est persuadé de son ignorance, & qui est encore retenu par sa timidité naturelle, n'ose desserrer les dents. L'ignorance & la présomption, qui devroient être incompatibles, sont presque inseparables. La présomption est une suite de la bonne opinion qu'on a de soi; cette suffisance fait qu'on a de la peine à s'informer des choses qu'on ne sçait pas; on n'ose avoüer qu'on les ignore; on aime mieux s'exposer à se rendre ridicule, en voulant faire le Docteur, que d'avoüer modestement son ignorance, & de se dédommager de son peu de capacité par cet aveu sincere.

Simonet n'est entré dans le monde, & n'a commencé à voir les compagnies que depuis trois mois: il décide de tout en arbitre souverain; il parle avec la même présomption de la Guerre & de la Jurisprudence; il reforme les Arrêts du Barreau; il cite toutes les fautes que nos Generaux ont faites durant la derniere Campagne. Il n'y a que huit jours que *Simonet* étoit encore chez son Maître de Droit; où a-t-il puisé une Science d'une si vaste étenduë? Il parle sur toutes les matieres avec la même liberté & la même hardiesse que s'il les avoit apprises: il ôte la parole à un homme recommandable par son rang & par son merite, & lui dit hardiment qu'il se trompe dans le fait qu'il vient de raconter. Défaites-vous, *Simonet*, de votre prévention; quand vous aurez ôté cette taye, vous connoîtrez combien vous êtes ridicule.]

Les gens mediocres paroissent toûjours déconcertez, les

Digitized by Google

plaiſirs & les affaires les embarraſſent également. Les genies d'un ordre ſuperieur paſſent des affaires aux plaiſirs ſans embarras. Toûjours maîtres d'eux-mêmes, ils ſe prêtent aux divertiſſemens & aux affaires, & ne s'en laiſſent jamais poſſeder entierement, & ne ſont point détournez de leurs affaires par les plaiſirs.

Un excés de confiance rend un homme pareſſeux & negligent, & fait ſouvent manquer les meilleures affaires. On ſe repoſe ſur ſon eſprit, ſur ſes talens, ou ſur ſa bonne fortune, & l'on neglige de prendre les précautions que prennent des perſonnes moins entenduës, & qui ſe défient de leur habileté. Voila ce qui fait que les perſonnes d'eſprit, qui ne peuvent ſe contraindre à de petites formalitez, ſont ſouvent les duppes des ſots, qui mettent tout en œuvre pour venir à bout de leurs deſſeins.

C'eſt une grande bêtiſe de regarder comme ſa duppe un homme plus fin & plus ruſé que nous, qui ſe déguiſe, & qui affecte des naïvetez étudiées, pour nous faire tomber dans les panneaux qu'il voudra. Ceux qui raffinent ſur tout, & qui uſent de détours juſques dans des bagatelles; qui joüent au plus fin, qui veulent tromper, meritent d'être traitez comme ils cherchent à traiter les autres.

Il y a preſque toûjours de l'injuſtice à ne juger des choſes que par l'évenement; quelque bonne conduite qu'on ait tenuë dans une affaire, ſi elle ne réüſſit pas, on blâme ceux qui en étoient chargez, quoi qu'il n'y ait point de leur faute. On ne s'arrête qu'à ce qui frappe, & l'on ne penetre point dans les ſecrets reſſorts, qui ont arrêté le mouvement des machines qu'on avoit dreſſées. On avoit pris des meſures juſtes, on pouvoit ſe promettre un heureux ſuccés, ſans les obſtacles qu'on a trouvez en ſon chemin, & que la prudence humaine ne peut pas toûjours prévoir. [Voila ce qui fait que l'on cenſure ſouvent ſi mal à propos des perſonnes de merite, qui n'ont pas eu tout le ſuccés qu'ils devoient raiſonnablement attendre de leurs ſoins. Il faut peu de choſes pour empêcher que l'entrepriſe la mieux concertée ne réüſſiſſe: ceux qui ont de l'équité & de la raiſon, n'en jugent point par les apparences; ils vont juſqu'à la ſource, & ſçavent rendre juſtice à un homme d'honneur, qui n'a rien oublié, mais qui a été mal ſecondé, ou plûtôt qui a été traverſé ſous main par des gens mal intentionnez.]

Digitized by Google

La plûpart des Femmes qui ont quelques traits de beauté, croyent effacer toutes les autres; & comme elles ne peuvent souffrir de rivales, elles les décrient autant qu'elles peuvent. Elles ont tout ensemble de la présomption & de la crainte sur la force de leurs charmes. Caractere bizarre! Elles ne croyent pas que les autres leur soient redoutables; cependant leur jalousie fait croire qu'elles les redoutent, par les soins qu'elles prennent pour les détruire.

[Si vous aimez votre repos, ne loüez point devant *Celinte*, la beauté de quelque Femme que ce soit: elle vous fera une querelle personnelle, & vous reprochera votre mauvais goût, ou votre prévention: elle trouve toûjours quelque défaut dans les traits les plus reguliers; son éloquence est incomprehensible, quand elle veut exagerer, ou diminuer ce qu'une femme a de laid, ou de beau: les yeux les plus tendres & les plus touchans lui paroissent mornes & tristes; elle soûtient qu'une taille noble & avantageuse est gigantesque, que la mediocre, mais aisée & bien prise, est une taille de pygmée: si la belle *Helene* ressuscitoit avec tous ses charmes, elle se verroit dégradée de sa beauté au tribunal de *Celinte*.]

Ce n'est pas assez pour une Femme, de n'avoir rien à se reprocher; il faut qu'elle garde les dehors, & que le Public ne puisse entamer sa conduite par quelque endroit que ce puisse être. L'honneur est quelque chose de si delicat, que les seules apparences mal ménagées le blessent. Les Femmes qui disent, qu'elles ne se mettent pas en peine des mauvais discours, & que le témoignage de leur conscience leur suffit, n'ont pas assez de delicatesse. La reputation est la recompense la plus legitime de la vertu, & il ne faut pas la negliger.

¶ Je ne sçai si c'est par jalousie, ou par une malignité naturelle aux hommes, qu'ils sont toûjours disposez à juger mal des femmes; soit que le grand nombre de celles qui s'oublient, fasse tort aux autres, ou qu'effectivement elles ne respectent pas assez les jugemens du Public; mais pour peu qu'elles s'émancipent, on les déchire sans misericorde; on attache du crime aux moindres libertez qu'elles se donnent. Je croi qu'au lieu de se plaindre de l'injustice des hommes, elles devroient plûtôt s'étudier à ménager leur delicatesse par une grande retenuë, pour ne leur pas donner sujet de crier avec quelque apparence de raison.)

Les personnes faciles & credules se mettent à tout moment

Digitized by Google

des visions dans l'esprit ; ceux qui connoissent leur temperament, profitent de leur foible, & nourrissent leurs chimeres, au lieu d'y chercher des remedes. Quelles extravagances n'a point fait faire la fausse persuasion des Sorciers ? On a toutes les peines du monde à en revenir. Il faut avoir l'esprit plus fort que l'ordinaire des hommes, pour ne pas croire que mille choses qui arrivent naturellement, ne soient l'effet de quelque Esprit, ou le jeu de quelque Puissance invisible. [Les plus fins se servent de cette prévention, pour faire tomber les duppes dans les panneaux qu'ils leur dressent, & qu'il est presque impossible d'éviter. Un esprit infatué des sottises surnaturelles, n'en guerit pas aisément.]

DE L'INTEREST.

LE desir naturel que les hommes ont de se mettre à leur aise, les engage souvent à des actions viles & basses : c'est une tentation bien delicate que de se trouver en état d'amasser des richesses, en n'y interessant que la conscience. Il faut avoir une vertu bien éprouvée, pour ne pas succomber à cette tentation : La plûpart des hommes croyent que l'indigence est le plus grand des malheurs, & que tout est permis pour s'en affranchir ; ruses, détours, méchantes finesses, fourberies, ils mettent tout en œuvre, & s'ils réussissent, la voix publique les absout.

Il y a de certaines gens dans le monde, qui ne vivent que pour eux, & qui ramenent tout à leur interêt, ou à leurs plaisirs : ils n'aiment personne ; personne ne les aime ; ils font des incivilitez, & disent les choses du monde les plus dures & les plus desobligeantes, sans être touchez du chagrin qu'ils font aux autres ; ils n'y font pas même reflexion. Sans s'inquieter si on les méprise, sans se mettre en peine des bruits qui courent à leur desavantage, ils negligent les devoirs que la Raison & la Bienséance exigent d'eux dans le commerce de la vie ; parens, amis, honneur, tout est sacrifié, pourvû qu'ils y trouvent leur compte. (Dans toutes les affaires que l'on negocie avec de pareilles gens, il faut toûjours être en garde contre la supercherie : s'ils joüent, ils le font de mauvaise foi, & trompent quand ils le peuvent, quoi qu'on ne joüe que des bagatelles : si on les surprend, ils n'en font que

rire, & ne craignent point de se deshonorer, pourvû qu'ils gagnent quelque chose.)

Ce qui fait que les hommes commettent tant d'injustices dans le commerce qu'ils ont ensemble, c'est qu'ils agissent toûjours par quelque passion : Les passions qui sont d'ordinaire interessées cherchent à se satisfaire, sans garder aucunes mesures. Tout homme qui a une passion, quelque déraisonnable qu'elle soit, croit toûjours avoir raison ; ses procedez les plus bizarres ne lui causent pas les moindres scrupules.

L'amour propre est la ruine de la Societé ; la plûpart des hommes ne songent qu'à eux ; tout le reste leur est assez indifferent ; ils ne prennent nulle part aux joyes ni aux chagrins des autres : les personnes de ce caractere ne sont d'aucune utilité dans le monde ; ils se ramassent, ils se replient dans eux-mêmes, & ne sortent point de cette sphere.

L'amitié qui regne maintenant dans le monde, n'est qu'un commerce de pur interêt. Ce sentiment, quoi que fort bas, est fort en usage. C'est une grande lâcheté de negliger les gens, quand ils deviennent inutiles, & qu'on n'a plus besoin de leurs secours : Quelle cruauté de leur refuser dans leurs disgraces les bons offices qui dépendent de nous, & que nous leur offririons avec joye, s'ils étoient dans une meilleure situation ! [C'est à quoi doivent s'attendre les personnes disgraciées ; elles se voyent dans un moment abandonnées de tous ceux qui leur faisoient la cour avec plus d'empressement ; on ne fait pas semblant de les reconnoître ; on les fuit, comme si on craignoit de gagner leur mal, en les approchant. Je crois que ce n'est pas une des moindres peines de leurs disgraces, que de voir l'ingratitude de ceux qu'ils ont comblez de bienfaits pendant leur faveur ; mais ce mal est sans remede.]

¶ *Celanor*, du comble de la faveur, est tombé dans une extrême disgrace ; tous ses amis lui ont tourné le dos dans un moment. Ceux qu'il avoit le plus élevés, l'ont abandonné comme les autres : Il a dit plusieurs fois dans sa prison, que ses propres malheurs le touchoient moins, que la perfidie de ses amis, qui portoient l'ingratitude jusqu'à lui rendre de mauvais offices. Ce qui flate les Grands, est de se voir entourez, & respectez d'une infinité de gens qui leur font la cour : mais s'ils lisoient dans les sentimens de ceux, qui font semblant de les adorer, & s'ils connoissoient les motifs des hommages serviles, qu'ils leur rendent, ils n'en seroient pas si avides.)

La folie la moins pardonnable est celle des Avares : quoi qu'ils regorgent de biens, ils sont pauvres au milieu de leurs richesses. Pour qui *Philargyre* amasse-t-il tant de tresors ? Il est âgé, il n'a point d'enfans, personne ne lui fait la cour, il n'a de tendresse pour qui que ce soit ; il ne connoît personne : Cependant il voit chaque année grossir ses revenus ; il fait de nouveaux contracts, il est mal logé, mal vêtu ; il ne voit pas même le feu pendant l'hiver, il va manger chez ses voisins pour épargner un dîné ; en un mot il se refuse les choses les plus necessaires. Quelle difference y a-t-il entre *Syrus* qui manque de tout, & *Philargyre* qui possede d'immenses richesses, dont il ne se sert point ?

Les hommes les plus interessez & les plus durs, qui n'ont de la consideration pour personne, veulent qu'on soit plein d'égards pour eux. On leur pardonneroit plus aisément tous les raffinemens de leur amour propre, s'ils avoient la même indulgence pour autrui. La maniere feroce dont ils traitent ceux qui ont à negocier avec eux, est pleine d'injustice : plus on leur témoigne de condescendance, plus ils affectent de paroître difficiles & épineux ; ils n'ont que de la rudesse, de l'austerité, de l'indifference pour ceux dont ils exigent de la docilité, de la douceur & de bons offices.

[Je suis hors de moi, quand je vois l'air fier & rebutant dont la Comtesse *Marine* traite ceux qui ont quelque affaire à démêler avec elle ; inexorable sur tous les expediens qu'on lui propose, elle ne veut jamais se relâcher sur le moindre de ses interêts ; il ne sort de sa bouche que des termes affreux, qui font trembler ceux qui lui doivent : elle ne parle que d'emprisonner, de faire saisir, de faire vendre les biens de ses debiteurs ; elle est toûjours entourée d'Huissiers, & de ces gens faits pour désoler le genre humain ; elle n'est point attendrie des larmes des orphelins & des veuves ; elle n'aime que l'argent, & elle en regorge.]

☞ Un ami qui n'a pas le courage de se sacrifier, quand il est necessaire, pour les interêts de ses Amis, doit être regardé comme une personne indifferente. On voit dans ce siecle fort peu de gens du caractere de cet Empereur, qui remercioit tous les jours les Dieux de lui avoir donné l'Empire, parce qu'il étoit en état de faire du bien à ses Amis. Il étoit chagrin quand il passoit un jour, sans trouver quelque occasion de leur donner des marques de sa bonté : quelque heu-

Digitized by Google

reux ſuccés qu'il eût d'ailleurs, il comptoit pour rien tout le reſte, ſi ſa main liberale n'avoit répandu ſes bienfaits. Il faut être né genereux, & avoir l'ame grande, pour ſoûtenir long-temps ce caractere : Quand on n'eſt bienfaiſant que par artifice, on ne va gueres loin, & l'on revient inſenſiblement à ſon naturel ; ce qui fait que l'on manque ſi ſouvent à ſes Amis, lors qu'ils ont le plus de beſoin d'être ſecourus. *

Si vous voulez que l'on vous recherche, il faut être bon à quelque choſe ; c'eſt la regle, il faut joüer, ou prêter de l'argent, contribuer aux plaiſirs, entrer dans les interêts des hommes, & leur faire entrevoir que vous ne leur ſerez pas inutile.* [Dans les bons offices qu'ils vous rendent, ils veulent voir leurs ſûretez ; c'eſt-à-dire qu'ils veulent voir ſi vous êtes en état de les payer en la même monnoye. On ne ſçait plus ce que c'eſt que deſintereſſement & generoſité : n'attendez rien de la liberalité des hommes, ſi vous n'êtes en paſſe de les obliger à votre tour. Je voudrois trouver un homme qui obligeât les gens par grandeur d'ame, & pour le ſeul plaiſir de faire du bien ſans eſperance de retour ; mais où pouvoir rencontrer ce Phenix ?]

☞ L'interêt a banni l'amitié du monde : on ne trouve plus que de faux Amis, qui s'offrent à vous avec de grands empreſſemens, & qui dépenſent beaucoup en paroles : ils vous amuſent par les diſcours obligeans, dont ils vous flatent : Ils vous promettent de vous ſervir, ſi jamais l'occaſion s'en preſente ; mais quand l'occaſion s'eſt preſentée, ils ſe retirent, & vous abandonnent : Ce grand zele ſe rallentit dans un moment, & ſe change en une froideur ſurprenante : Ils raiſonnent mal, s'ils croyent gagner l'amitié des hommes avec leurs complimens & leurs vaines offres de ſervices : ce bruit n'eſt bon qu'à étourdir des gens trop credules ; on connoît bientôt leur mauvaiſe foi. *

Les ſentimens de l'humanité nous portent à ſoulager les malheureux : c'eſt manquer aux devoirs les plus eſſentiels, que de les abandonner dans des beſoins preſſans ; mais c'eſt le dernier excés de cruauté, que d'inſulter à leurs malheurs. Un homme qui tombe dans quelque diſgrace, eſt à plaindre ; ſi vous n'avez pas la generoſité de lui prêter votre ſecours pour l'en retirer, n'ajoûtez pas un nouveau poids à ſa diſgrace, pour achever de le noyer. (Cependant les hommes ſont aſſez brutaux & aſſez impitoyables pour faire de ſanglantes ſatires d'u-

ne personne qui cesse d'être en faveur. La premiere pensée qui vient sur l'avanture d'une personne disgraciée, c'est de chercher dans sa conduite des raisons de sa disgrace : on n'excuse ni le malheur des temps, ni la situation de ses affaires, ni les conjonctures ; on veut absolument qu'elle ait tort, & l'on invente mille faussetez pour la deshonorer, & pour la perdre sans ressource : voila comme les hommes sont faits.)

¶ Un homme qui fait quelque mauvaise manœuvre pour débusquer un homme de son poste, & pour s'y placer, est absous par la voix du Public, s'il réüssit ; mais que des gens se déchaînent contre des personnes de merite, sans esperance d'aucun interêt, & par le plaisir malin qu'ils se font de diminuer leur merite ; c'est ce qui devroit être inconnu parmi les hommes. De telles gens devroient être bannis du commerce, & regardez comme des misanthropes : mais à qui feroit-on grace, si cette maxime se pratiquoit à la rigueur ?)

La reconnoissance doit avoir je ne sçai quoi de libre & d'aisé : quand on n'est reconnoissant que par devoir, par des vûës interessées, & par une espece de necessité, on s'acquitte toûjours de ce devoir, de fort mauvaise grace : les bienfaits imposent une espece de joug dont les ingrats veulent s'affranchir le plûtôt qu'ils peuvent ; il faut avoir l'ame grande pour n'en être pas incommodé.

Il ne faut pas toûjours se servir de tout son pouvoir, ni se prévaloir de son autorité dans toute la rigueur de ses droits. Il y a mille choses dont il faut s'abstenir par honnêteté & par bienséance : si on les exige, on passe pour bizarre & pour un homme incommode. Les Loix du commerce veulent qu'on se relâche reciproquement pour avoir la paix : cette maxime n'est gueres du goût des personnes interessées ; elles aiment mieux perdre leur repos, leur reputation, leurs amis, que de ceder la moindre chose.

¶ Voila la source de ces plaidoyeries éternelles, qui se perpetuent de pere en fils dans les familles, & qui les abîment. Si l'on vouloit s'entendre, si chacun connoissoit ses propres interêts, donneroit-on le plus net & le plus clair de son revenu, pour engraisser des Juges avides, qui mettent à profit les sottises du Genre humain, & qui au lieu de retirer les hommes de cet abîme où ils se précipitent, les y enfoncent davantage par tous les détours de la chicane, dont ils entortillent leurs affaires ?

Digitized by Google

C'eſt un grand malheur d'être né fier & pauvre : une ame fiere a de la peine à ſe ſoûmettre, mais le beſoin force le naturel ; ce combat eſt rude. Les perſonnes de ce temperament font rarement fortune : on n'a pas toûjours la force de combattre ſes propres inclinations, pour s'aſſujettir au caprice de ceux dont on a beſoin, & qui mettent à trop haut prix les ſervices qu'ils peuvent rendre.

[*Arcide* a perdu ſa fortune, pour n'avoir pû ſe captiver & ſe contraindre à témoigner de la complaiſance & de la ſoûmiſſion pour *Sylverin*. Il lui étoit dur de ſe voir confiné dans un Bureau, ſous l'autorité d'un homme qui n'avoit ni autant d'eſprit, ni autant de naiſſance que lui ; mais il occupoit une place qui le mettoit au-deſſus de tout, & il avoit de tres-bonnes intentions pour *Arcide*, qui n'a pû en profiter ; il a mieux aimé renoncer à la fortune, que de l'acheter par des baſſeſſes que l'on eſt obligé de rendre aux perſonnes de qui l'on dépend, & qui font ſentir à tout moment d'une maniere aigre & rebutante, la ſuperiorité qu'ils ont ſur vous.]

Quand on a beſoin des gens, on les ménage, on les flate ; aprés qu'on en a reçû les bons offices qu'on en attendoit, on eſt embarraſſé de leur perſonne, on n'aime point à les voir, ſur tout quand on leur a de grandes obligations. Eſt-ce ingratitude ? ou tous les deux enſemble ?

C'eſt par le même eſprit que l'on ſe porte à flater les Favoris, & à blâmer les diſgraciez : on veut faire ſa cour à ceux qui ſont en place, pour avoir part à leur faveur ; on leur proſtituë des loüanges qu'ils ne meritent point ; on les met au-deſſus des autres, par la comparaiſon que l'on fait de la differente ſituation où ils ſe trouvent ; comme ſi le poſte donnoit le merite, ou que la mauvaiſe fortune rabaiſsât un homme au-deſſous de lui-même.

D'où vient qu'*Alcippe* ne fait pas ſemblant de connoître *Brutus*, qui vient d'être diſgracié ? Il le flatoit dans ſa bonne fortune ; ſa complaiſance & ſes reſpects alloient juſqu'à l'adoration : à peine s'abaiſſe-t-il maintenant à lui parler ; il le fuit par tout où il le rencontre, comme ſi ſon abord avoit quelque choſe de contagieux : Si *Brutus* revient en faveur, *Alcippe* aura pour lui les mêmes égards qu'il avoit auparavant.

Les dons que l'on attend à faire dans ſon teſtament, ſont aſſez inutiles ; ſi l'on prétend par là ſe faire une reputation d'être liberal, il eſt trop tard de donner, quand on n'eſt plus

en état de joüir de son bien. Les plus avares se font honneur en ce temps-là d'un argent qu'ils sont forcez de quitter, & qu'ils seroient ravis de pouvoir faire enterrer avec eux. (Il est dangereux de divulguer les circonstances de son testament, & les legs que l'on fait à tels & tels; cette liberalité a été fort souvent mal recompensée. Celui à qui l'on donne, s'impatiente quelquefois que son bienfaiteur vive trop long-temps; l'avidité d'une succession fait qu'on avance les jours de celui, qui met par sa mort son heritier à son aise : Semblables à cet Empereur, qui faisoit étrangler ceux qui lui donnoient quelque chose par leur testament; car s'ils réchappoient de leur maladie, il envoyoit des satellites pour les égorger dans leurs maisons.)

Peu de gens ont l'ame assez grande & assez noble pour n'aimer pas à recevoir. Je voudrois qu'un honnête homme fût fort reservé sur ce chapitre, & qu'il n'acceptât que les graces dont il pût avoir une reconnoissance qui égalât la grandeur du bienfait : celui qui donne, doit être dans une situation bien differente; car il ne doit point attendre de retour du bien qu'il a fait : ce ne seroit plus une liberalité, mais une espece de trafic mercenaire déguisé sous des noms specieux.

Mille gens croyent s'acquitter des bons offices qu'on leur a rendus, en renvoyant à leur testament ceux qui se dévoüent à leur service : c'est un leure qui les tient en haleine; l'esperance d'une succession est une amorce pour les personnes interessées; mais c'est un bien fort incertain & fort équivoque.

Le même principe, qui fait qu'on oublie les bons offices, fait qu'on oublie les affronts : on s'ennuye d'être toûjours dans la même situation; on se lasse d'être toûjours reconnoissant, ou de haïr toûjours. *Ariane* s'est reconciliée avec *Justine*, ce n'est pas par un motif de Religion, ou par un retour de bons sentimens qu'elle a pour elle; son aigreur est toûjours la même, mais ce lui est une fatigue de soûtenir le rôle d'une ennemie declarée.

Que des personnes d'une naissance obscure ayent des sentimens proportionnez à la bassesse de leur origine, on est moins surpris, c'est le fruit de la mauvaise éducation qu'on leur a donnée : Mais vous, *Theagene*, qui êtes sorti d'une des plus illustres Maisons de l'Europe, vous démentez par vos actions la noblesse de votre sang : Vous aimez le jeu, & vous joüez de mauvaise foi; vous empruntez de l'argent, & vous ne payez

payez personne; vos domestiques vous redoutent comme un tyran, & vous leur faites sentir à tout moment le poids de vos coups; si vous ouvrez la bouche, vous ne dites que des impertinences & des sottises; vos discours se sentent des lieux que vous frequentez, & sont des témoignages de la bassesse de vos sentimens; vous ne ménagez personne, & vous traitez du même air une femme de qualité, qu'une femme de chambre.

Il est bien difficile de joüer un grand jeu, & d'être un fort honnête homme : les Joüeurs se fâchent aisément; ils sont brutaux & emportez; ils payent mal quand ils perdent; ils se font payer rigoureusement quand ils gagnent; ils sont dans des défiances continuelles de peur d'être trompez: une grande perte est une grande tentation à la fraude & à la friponnerie.

Le procés est, à mon sens, la chose du monde qui gauchit davantage l'esprit, & qui corrompt en moins de temps la bonne foi : c'est, pour ainsi dire, le triomphe de l'interêt & de l'avarice. On s'embarque dans une plaidoyerie avec un esprit de justice, qui veut que chacun conserve ce qui lui appartient legitimement; mais quand l'affaire est entamée, on se fait un point d'honneur de la soûtenir : si votre concurrent vous fait une supercherie, vous croyez que la represaille est juste; vous lui en faites une autre; si l'artifice vous réüssit, & que vous remportiez sur lui quelque avantage par vos ruses, ce succés vous enhardit; vous vous piquez au jeu; & aprés avoir plaidé plusieurs années, il se trouve à la fin du procés, que vous avez perdu votre bien, votre probité, vos bons sentimens, votre droiture, votre honneur & votre conscience.

Cliton pour excuser sa lesine & son avarice sordide, se retranche sur la misere publique : s'il donne quelque repas, il parle sans cesse de la cherté des denrées; il semble qu'il reproche aux conviez les morceaux qu'ils mangent, ou le vin qu'ils boivent : Il invente tous les jours quelque nouvelle maxime de frugalité; il retranche le nombre de ses domestiques, ou leurs gages; il veut, pour ainsi dire, qu'ils le servent pour leur pain : Mais ce qu'ils lui relâchent d'un côté, ils le remplacent de l'autre; ils ne le quittent point sans le voler.

De la maniere que les hommes sont faits, il est inutile de les piquer de generosité, afin de les engager à se declarer

pour nous; il faut qu'ils trouvent leur compte dans les démarches qu'on veut qu'ils fassent, & qu'ils soient persuadez qu'on leur est bon à quelque chose : l'interêt est l'unique ressort qui puisse les mettre en mouvement ; la compassion est une mauvaise ressource pour les toucher ; il faut les exciter par l'esperance : insensibles aux malheurs d'autrui , ils n'ont de tendresse que pour eux-mêmes.

¶ Ceux qui se flatent qu'on les aime , & qui attribuent à leur propre merite les assiduitez qu'on leur rend , s'abusent. Ces mêmes personnes qui leur font la cour , & qui leur témoignent un zele si desinteressé , les sacrifieront au premier vent de faveur qui soufflera d'un autre côté. Les hommes sont ainsi faits , & c'est les mal connoître , que d'en juger autrement ; ils s'aiment préferablement à tous , & s'ils aiment encore quelqu'autre chose par-delà , ce n'est que par rapport à ce premier principe.)

Quelques-uns appellent *œconomie* ce qui n'est qu'une épargne honteuse. Attentifs au gain , ils ont une adresse surprenante pour mettre à profit tout ce qu'ils épargnent ; ils se refusent à eux-mêmes les choses dont ils auroient le plus d'envie. Tout se ressent de cette lesine ; leur train , leur équipage , leurs habits , leur table : S'ils donnent un repas , ils laissent entrevoir le chagrin qu'ils ont de ce qu'il leur coûte : il y manque toûjours quelque chose ; les conviez sortent bien moins satisfaits de la bonne chere qu'on leur a faite , qu'indignez d'une épargne si mal placée & si mal entenduë. [*Hesione* a vingt mille livres de rente ; elle aime le jeu & la compagnie ; mais elle aime encore mieux l'argent ; elle s'abstient de joüer & de voir du monde , de peur de faire quelque dépense ; toute sa vie se passe dans une contrainte perpetuelle ; elle se refuse les choses qu'elle souhaite avec plus de passion , parce qu'elle ne veut pas dépenser un sou ; elle retourne ses habits , & les met en cinq ou six manieres differentes , avant que de les vendre aux frippiers. On pardonne à *Hesione* sa lesine , puisqu'elle en est assez punie par la privation de tous les plaisirs qu'elle se refuse : mais ce qu'on ne lui pardonne pas , c'est le mauvais manége dont elle se sert pour avoir de l'argent par des voyes injustes , & indignes d'une femme de qualité.]

Qu'on auroit de mépris pour ces personnes avides d'argent , si l'on pouvoit démêler tous les ressorts qu'elles font

Digitized by Google

joüer, & tous les artifices dont elles se servent pour en amasser; Loix, justice, équité, tout est méprisé: L'argent leur tient lieu de tout, d'amis, de parens; c'est leur idole. Elles ne sont au monde que pour s'enrichir, & pour tourmenter tous ceux qui leur doivent.

Quand on a peu de bien, & un desir violent de devenir riche, on est rarement honnête homme. Une mediocre probité ne peut tenir contre cette tentation : si l'on se trouve dans quelque conjoncture, où sans risquer sa reputation, l'on puisse acquerir des richesses, en se relâchant un peu d'une exacte droiture, la vertu court de grands risques; il n'y a que ceux qui ont les sentimens nobles & épurez, qui ne s'oublient pas dans ces occasions.

Toutes les manieres de s'enrichir, sont égales aux ames avides d'argent : un homme de probité ne veut amasser des richesses que par des voyes legitimes; voila ce qui fait que les personnes, qui ont de l'honneur & de la probité, font rarement une grande fortune. Je ne porte point envie à certaines gens, qui sont opulens & riches, si pour parvenir à cette opulence & à cette richesse, il faut se relâcher des regles de l'équité. C'est être assez riche, que de n'avoir rien à se reprocher : Peut-on goûter du repos, & avoir quelque satisfaction dans la vie, aprés avoir fait tant d'actions honteuses & tant d'injustices? (Le croiroit-on, si on ne le voyoit de ses yeux, que des Personnes de qualité, qui devroient avoir des sentimens plus nobles que le Vulgaire, fassent tant de bassesses par un esprit d'interêt? Ils retranchent les gages de leurs domestiques, & les renvoyent sans les payer; ils ruinent tous ceux qui leur fournissent dequoi entretenir la dépense de leur table; le Marchand & le Charon ne sont pas mieux traitez que les autres; ils font mille caresses à un créancier credule, pour en excroquer de l'argent, & ils se declarent ses ennemis, quand ils en ont obtenu la somme qu'ils lui demandoient : il n'y a point de supercherie à laquelle ils n'ayent recours, pour s'empêcher de payer l'interêt & le principal : mais enfin la déroute entiere de leur maison est le fruit de tant de lâchetez.)

La passion du jeu altere en peu de temps le meilleur fonds du monde; mille gens, qui ont de la bonne foi en toute autre chose, ne se font pas un scrupule de tromper en joüant; ils se regardent comme en pays ennemi, & croyent

que la filouterie est en quelque maniere legitime. Est-ce gagner de bonne guerre? n'est-ce pas voler, que de se servir de son sçavoir-faire en joüant, & se parer par des subtilitez contre le caprice du sort?

C'est l'usage, mais criminel, que ceux qui ont du bien, en dépensent plus qu'ils n'en ont : Ils empruntent de l'argent de tous côtez, pour soûtenir la magnificence de leur train & de leur table : le Public qui les voit nager dans l'opulence, les croit fort heureux ; mais dans le particulier ils sentent le chagrin de cette magnificence empruntée, qui les mine, & qui mettra à la fin leurs affaires dans un grand délabrement.

¶ Que doit-on penser de ceux qui empruntent, dans l'intention de ne pas rendre? Ils abusent de la credulité de leurs créanciers, qui leur prêtent de bonne foi, & qui n'ont pas le moindre soupçon du tour, qu'ils leur trament : Mais quand ils ont amassé de grandes sommes, & que leurs affaires sont en sûreté, ils desertent, & laissent ceux qui leur ont prêté, dans de terribles allarmes. Il faut venir à composition, & perdre la moitié de sa dette pour sauver l'autre : aprés un si honteux manége, ils ont encore le front de se montrer, & de faire parade d'un bien, qu'ils ont acquis par leurs friponneries; on les souffre, au lieu de les fuir comme des infames.)

Il ne faut pas imprudemment entrer en commerce avec des gens, sans les connoître, ni leur confier des secrets; les personnes trop avides d'argent ne sont nullement propres pour la societé ni pour la confidence. Un homme sensible à l'interêt a toûjours une porte ouverte, par laquelle on peut entrer dans son cœur, pourvû qu'on fasse briller à ses yeux l'éclat de l'or; c'est un moyen sûr pour le seduire; & quand il s'est laissé corrompre, il n'y a point d'ami, ni d'amitié qu'il ne sacrifie à ses interêts.

Il est difficile de vivre long-temps en bonne intelligence avec des gens de parti contraire, & qui ont de grands interêts à démêler ; quelle adresse ne faut-il pas avoir pour se ménager en telle sorte, que sans se declarer ni pour l'un, ni pour l'autre, on leur témoigne une affection égale? cet équilibre est delicat; la balance panche aisément d'un côté, ou d'autre; en voulant les conserver on se fait ennemi de tous les deux : dans ces occasions on a besoin d'une grande

Digitized by Google

sincerité, & d'un procedé net: le *patelinage* nous jette dans de grands embarras, & nous expose à de grands reproches.

Où trouver un ami fidele, sincere, discret, éclairé, desintereslé, qui ait l'assurance de nous avertir de nos défauts, & qui ne craigne point de nous chagriner en nous donnant des avis utiles? Nous sommes presque toûjours les derniers avertis de ce qu'on dit de nous. Notre delicatesse en cela est incomprehensible; il semble que ce soit nous blesser, que de nous parler des bruits qui courent à notre honte; nos amis, pour la plûpart, sont foibles ou interessez; ils aiment mieux nous abandonner à notre mauvaise conduite, que de se mettre au hazard de nous déplaire, en nous ouvrant les yeux par des avis sinceres. [Si les amis de *Clitie* ne l'eussent point tant ménagée, elle ne se seroit pas deshonorée comme elle a fait; on l'eût fait aisément revenir d'un engagement naissant, où elle ne s'est embarquée que par legereté, sans en prévoir les suites: ses amis, qui ne vouloient point se broüiller avec elle, ont mieux aimé l'abandonner à son penchant, que de lui donner des conseils qui la chagrinoient, & qu'elle ne recevoit qu'avec aigreur: elle n'a ouvert les yeux, que depuis qu'elle est tombée dans le précipice. Celui qui hazarde un avis, sonde le gué, pour voir de quelle maniere il est reçû; si on le prend en bonne part, il pousse sa pointe avec le même zele; mais il est peu de gens assez genereux pour risquer de perdre l'amitié d'une personne que l'on ménage, plûtôt que de lui voir faire une fausse démarche.]

Ceux qui veulent reformer les abus, ne le font pas toûjours par un motif desinteressé: ils y mêlent souvent le chagrin de leurs passions particulieres. L'envie qu'ils portent à un homme qui occupe un poste considerable, & dont l'autorité les importune, leur fait examiner sa conduite avec une rigueur scrupuleuse. Quelque regulier que soit un homme, il est bien difficile qu'il n'ait quelque foible, par où il donne prise aux personnes jalouses de sa reputation: quand ses ennemis l'ont découvert, ils crient de toute leur force, que tout est perdu, si l'on ne remedie aux desordres, & ils font tant de bruit, qu'on débusque l'autre de son poste, où ils ont l'adresse de se faire placer, pour les recompenser de leur zele hypocrite. On n'auroit jamais pensé à dépoüiller *Cléon* de la Charge qu'il possedoit, pour en revêtir *Onuphre*,

Digitized by Google

si l'ambition cachée de celui-ci ne lui eût fait joüer toutes sortes de personnages, & recourir à mille artifices pour rendre la conduite de l'autre suspecte.

C'est une complaisance lâche & fade, de loüer en public ce que l'on blâme en particulier; on s'expose par là à passer pour un esprit foible, ou pour un adulateur interessé. Si l'on n'a pas la force de dire ce que l'on pense, le parti qu'il y a à prendre, est de ne rien dire du tout, & de ne point témoigner par quelque signe, qu'on applaudit à des sottises.

Ceux qui se croyent assez fins pour tromper tout le monde, sont aisément la duppe des autres. Il en est à peu prés comme des filoux, qui veulent tromper au jeu : quand on connoît leurs finesses, on les tourne contre eux, & on les fait donner dans le piége qu'ils avoient tendu. Je ne vois pas de meilleur moyen pour se garentir des artifices de ces gens si fins & si rusez, que de faire semblant qu'on ne s'apperçoit pas de la mauvaise intention de ceux, qui nous ont choisi pour être leur duppe.

Les hommes ne sont point excusables, quand ils manquent de civilité pour les Dames : mais les Femmes sont souvent la cause du peu de respect qu'on a pour elles; Si elles étoient plus fieres, les hommes seroient plus soûmis. La plûpart sont interessées, étourdies; elles n'ont ni sincerité ni bonne foi; elles ne se mettent pas en peine qu'on les brusque, pourvû qu'on fasse de la dépense; elles ne se soucient pas d'être aimées, les apparences leur suffisent; elles aiment plus l'argent que leurs amans.

[Si nos ayeules revenoient au monde, quel seroit leur étonnement de voir la licence, l'immodestie, les débauches, l'effronterie de leurs petites-filles? On avoit en ce temps-là les mêmes passions, & le cœur susceptible d'amour comme aujourd'hui; mais au moins les femmes gardoient des mesures; elles ne se livroient pas dès la premiere attaque à leurs amans; elles ne les suivoient pas dans les cabarets, & ne faisoient pas toutes les avances; on achetoit long-temps les plus legeres faveurs, & ce n'étoit qu'aprés bien des soins & bien des assiduitez, qu'il étoit permis de dire qu'on les aimoit. Les Femmes de ce siecle se plaignent de l'indifference & du peu d'amour des hommes : A qui veulent-elles qu'on s'en prenne? Elles sont aussi aimables, aussi belles, aussi

spirituelles que l'étoient leurs grand'meres, qui faisoient naître de grandes passions, & qui duroient long-temps. Mais quel soûlevement de cœur ne cause point une femme, quelque belle qu'elle soit, quand tout le monde fait le détail de ses intrigues, & dont les Lettres & le Roman sont l'amusement des Pages & des Laquais dans l'antichambre ?]

C'est la tentation ordinaire des Femmes, que de vouloir se faire remarquer : les Belles n'ont qu'à se montrer, la nature a fait pour elles tous les frais. Celles qui sont moins pourvûës d'agrémens, affectent d'avoir quelque chose de brillant dans leurs habits, dans leurs parures, dans leur équipage, dans leurs manieres : elles raisonnent mal, & ne connoissent pas leurs veritables interêts. Ces ornemens empruntez sont une espece de vernis, qui fait paroître davantage leur laideur naturelle ; on y prendroit moins garde, si ces parures n'attiroient pas une maligne curiosité, qui fait que l'on démêle ce qui est de l'art, ou de la nature.

La passion que certaines Femmes ont pour le jeu, & pour mille autres choses aussi ruïneuses, est incomprehensible. Que ne font elles point pour avoir de l'argent ? A quel negoce, à quelles adresses n'ont-elles pas recours ? Elles achetent des bijoux fort cher des usuriers, qui leur tiennent le pied sur la gorge, & ensuite elles les revendent à bon marché. On en voit qui dépoüillent leur maison de tous leurs meubles, & qui mettent en gage jusqu'aux choses les plus necessaires, vaisselle, habits, linge, & qui demeurent dans ces gouffres pour des sommes fort modiques, par l'impuissance où elles sont de les retirer au temps marqué par ces sangsuës, qui ne leur prêtent qu'à ces conditions onereuses. La bêtise des Maris est une autre chose aussi incomprehensible ; ils n'apperçoivent point ces desordres, qui ruïnent leurs affaires, ou ils ont une indolence stupide, qui les empêche de prendre l'ascendant qu'ils devroient avoir sur des folles, qui n'ont que leur passion pour guide.

☞ Les hommes ne sont gueres plus sages en cela, que les femmes ; il semble que la passion du jeu les emporte, & leur fasse perdre la raison ; l'experience ni leurs malheurs ne les guerissent point ; aprés avoir gemi long-temps sur leurs pertes, ils se rembarquent sur nouveaux frais, & s'exposent à de nouveaux chagrins. *Corbini* au desespoir d'avoir perdu tout son argent, joüa ses chevaux, son carrosse, son cocher,

ses laquais ; il perdit tout, de sorte qu'il retourna à son logis sans argent, sans voiture, sans domestiques. *

[*Betisi* a la complaisance de passer toute la nuit à voir sa femme joüer à lansquenet, & il paye regulierement tous les matins les sommes qu'elle a perduës sur sa parole. Il a tant de peur qu'elle ne s'ennuye un moment, qu'il est le premier à lier des parties de jeu pour l'amusement de sa femme, qui sçait bien se prévaloir de l'imbecillité de son Epoux : si ce manége dure encore six mois, il se verra reduit à l'hôpital, & il ne lui restera pas une chemise, quoi que son pere, qui a manié long-temps les finances, lui ait laissé en mourant de grandes richesses.]

Comment se peut-il faire que les hommes, dont l'essence est d'être raisonnables, suivent si peu les lumieres de la raison, & qu'ils fassent tout par caprice? Ils se laissent aller à des joyes extravagantes, ou ils tombent dans une tristesse morne, sans sçavoir pourquoi : ce qu'ils devroient souhaiter le plus, c'est ce qui les blesse. Quoi que l'interêt soit le grand ressort qui les fait agir, ils ne connoissent point leurs veritables interêts, & ils se ruïnent par avarice. *Arnolfe* plaide depuis trente années pour un domaine d'une legere consequence, dont les droits sont équivoques & litigieux : il sacrifie pour cette affaire le repos de sa vie & de sa conscience; il y dépense le plus clair de son revenu, il se refuse les choses les plus necessaires, pour être en état de soûtenir les frais de cette plaidoyerie : Il a été jugé en quatre Tribunaux : il dit tous les jours qu'il plaidera jusqu'à la mort, & qu'il vendra toutes ses Terres, pour avoir cet arpent de vigne qu'on lui dispute mal à propos.

Il y a long-temps que le Peuple est exposé à l'injuste oppression des Grands & des Riches : mais c'est une chose bien indigne, que des personnes recommandables par leur rang & par leurs richesses, se servent de méchantes voyes, ou d'une autorité tyrannique, pour opprimer des malheureux, qui n'ont à leur opposer que d'impuissantes larmes, dont ces hommes impitoyables ne sont point touchez : ils n'auroient qu'un plaisir imparfait à être les maîtres, s'ils ne faisoient sentir leur pouvoir, & le poids de leur domination. Est-ce un si grand bonheur de se faire craindre, & de faire gemir des miserables, qu'on veuille l'acheter aux dépens de sa conscience, de son honneur, & du repos de tous ceux qui nous sont soûmis?

Digitized by Google

Quand un homme eſt parvenu par ſon induſtrie à ſe faire riche, on n'examine plus de quels moyens il s'eſt ſervi, quelque honteux que ſoient les reſſorts qu'il ait fait mouvoir pour l'établiſſement de ſa fortune, on oublie tout; on ſe ſouvient ſeulement qu'il eſt riche, qu'on peut avoir beſoin de lui & de ſon argent; qu'il eſt en état de ſervir ceux qui ont des liaiſons avec lui. Voila ce qui fait que les perſonnes de qualité s'abaiſſent juſqu'à rechercher ſon amitié & ſon alliance: Quelle proſtitution!

[*Ceſene* déclamoit ſans ceſſe contre les Publicains & les Partiſans: on l'entendoit dire à tout moment, qu'il faloit bannir ces ſangſuës de la Republique, qui s'engraiſſoient du ſang des Peuples; que les familles bien reglées, qui n'étoient riches que de leur patrimoine, ne devoient point s'allier à ces familles établies ſur les ruïnes & ſur les dépoüilles du Public, parce que des biens mal acquis fondoient comme le ſel dans l'eau. *Ceſene* eſt devenu devot, & ſon averſion pour les Partiſans étoit encore beaucoup augmentée depuis qu'il s'eſt jetté dans la devotion: il s'eſt marié depuis huit jours à la fille de *Romond*, qui eſt engagé dans toutes les groſſes Fermes.]

Les grandes richeſſes couvrent tous les défauts, & donnent du relief au merite, quelque mince qu'il ſoit: mais le merveilleux eſt qu'elles racommodent la reputation d'un homme, qui s'eſt enrichi par des friponneries, & dont les fourberies étoient publiques. Tout le monde ſçait qu'*Agenor* a gagné ſon bien au jeu: Tant qu'il a joüé, on le regardoit comme un fripon; il s'étoit attiré mille fâcheuſes affaires par ſes tours d'adreſſe & par ſes filouteries; on l'a pris ſouvent ſur le fait; on l'a obligé de rendre l'argent qu'il voloit lâchement, il étoit dans le dernier décri: Devenu riche par des pratiques ſi honteuſes, il eſt reſpecté, honoré, recherché. *Florante* le plus honnête homme de la ville, d'une probité reconnuë, dont la reputation n'a jamais été attaquée, demande la fille d'*Agenor*, comme s'il vouloit épouſer toutes ſes friponneries: Quel ſiecle!

DE LA SUFFISANCE.

Ce défaut eſt une ſuite de la perſuaſion où l'on eſt, qu'on a d'éminentes qualitez; cette perſuaſion eſt quelquefois

Digitized by Google

fondée sur la verité, & alors la Suffisance paroît excusable; quelquefois elle est l'effet d'une présomption ridicule, & dans ce cas elle revolte tout le monde; car il n'y a rien de plus impertinent ni de plus insupportable, qu'un sot qui s'en fait accroire. Un homme gonflé de la bonne opinion qu'il a de son merite, ne s'embarrasse de personne, il parle haut dans les compagnies, il a un visage assuré, qui marque combien il est content de soi : les moindres bagatelles qu'il dit, il les débite avec un air de confiance, tres-persuadé qu'on l'écoute avec plaisir : ces apparences hardies imposent à ceux qui ne font pas des reflexions, & enlevent les suffrages des duppes : Un homme modeste, qui dit modestement de tres-bonnes choses, n'est admiré que des personnes raisonnables; il faut avoir l'art de se faire valoir pour plaire à la multitude.

La pudeur est la marque la plus assurée d'un merite rare; au lieu que la complaisance qu'on a de son propre merite, est une grande présomption contre ceux qui se flatent de la sorte; ils ne connoissent pas assez le vrai merite, & ils se contentent de quelques lueurs dont ils sont éblouïs.

C'est une vanité insupportable, de croire qu'on a un grand merite, & que la Republique ne puisse se passer de nos services : On vous fait grace, quand on vous employe; & qu'on vous donne occasion de mettre au jour les talens que vous avez; votre poste pourroit être rempli par une infinité de personnes qui valent peut-être mieux que vous. [Il est rare de voir des gens se contenter de leurs emplois; quelque honorables qu'ils soient, ils croyent toûjours en meriter de plus considerables; ils se mettent en parallele avec ceux qui sont dans les premieres dignitez; ils se disent eux-mêmes qu'ils les valent bien; & il faut qu'ils ayent encore quelque reste de modestie, s'ils ne croyent pas les surpasser. Tous les hommes sont aveugles sur leur propre merite, & ils sont la duppe d'eux-mêmes. Voila ce qui fait qu'on est content avec des talens tres-mediocres, & qu'on n'envie point les talens des autres.]

Personne ne se rend justice, & ne se connoît précisément tel qu'il est : si l'on a quelque bonne qualité, on s'en applaudit, & l'on tâche de se montrer toûjours par ce côté-là. Si l'on est contraint d'avoüer quelques défauts, on les met dans un certain point de vûë, qui les fait paroître comme imperceptibles; mais en même temps on grossit les plus legeres imperfections des autres. Pour juger sainement de nos vices, il

Digitized by Google

faut nous comparer à ceux qui ont les mêmes défauts, sans avoir plus d'indulgence pour nous, que nous n'en avons pour les autres.

Quelque peu de merite qu'on ait, on se compare sans façon aux personnes les plus accomplies; on prend même le pas au-dessus. Est-on si aveugle? Est-on d'un si mauvais discernement? ou n'est-ce point qu'on veut étourdir les autres, & leur imposer? *Clearque* à son second Sermon demandoit à quelques-uns de ses amis, si sa piéce n'étoit pas de la force de celles de Monsieur *Flechier*; si les pensées, le tour, l'expression n'avoient pas quelque chose d'original? Que de *Clearques* dans le monde! Si l'on ne se declare pas si crûment, & si un reste de pudeur empêche de dire tout haut, qu'on merite d'être égalé aux plus grands genies, on se le dit tout bas, & l'on se laisse enyvrer, avec plaisir, d'une illusion si douce & si flateuse.

Un homme qui laisse trop voir la bonne opinion qu'il a de son merite, soûleve tout le monde contre lui. Le moyen le plus sûr & le plus court pour meriter l'estime des hommes, est de paroître modeste, & nullement infatué de soi. Les personnes vaines & suffisantes s'attirent l'envie & le mépris, irritent la médisance, sont en butte aux mauvais contes & aux plaisanteries, loin de meriter l'approbation qu'elles recherchent. [*Argenie* demandoit l'autre jour pourquoi toutes les femmes ne pouvoient la souffrir, & quelles raisons elles avoient de se déchaîner par tout contre elle? *Argenie* a beaucoup d'esprit, mais ce n'est pas de quoi les femmes se piquent le plus; elle n'est que mediocrement belle, sa fortune va assez de pair avec sa beauté; & ainsi il n'y a point dans cet assemblage dequoi irriter l'envie des femmes; cependant elles ne pardonnent rien à *Argenie*, & la décrient tant qu'elles peuvent: c'est qu'elle est fiere & suffisante; remplie de l'idée de son merite, elle croit effacer les autres femmes, & elle laisse trop voir le mépris qu'elle a pour elles.]

Mille gens croyent être applaudis dans des lieux où ils sont regardez comme des extravagans, & où on ne les souffre que pour s'en divertir: on les annonce comme la Comedie; tout le cercle se prepare à leur faire des questions à tour de rôle. *Philante* dit par tout qu'il est bien venu chez *Cleonice*, qui n'en parle que comme d'un fat. La haute opinion que *Philante* a de son rare merite, l'aveugle tellement, qu'il ne distin-

gue pas l'ironie & les loüanges malignes, d'une loüange sincere & sans affectation : Parce qu'il a de beaux cheveux, le teint fort blanc, & que sa table est delicate, il croit être le phenix de son siecle ; il fatigue par sa suffisance toutes les personnes qui ont du bon sens ; il est la duppe de ses adulateurs & de ses parasites.

Vous croyez être un homme fort important & d'une grande ressource, c'est votre folie : du moins ne vous flatez pas d'être fort necessaire à vos amis, ou à votre famille : ils vous regardent comme un fâcheux, dont ils seroient bien-aises d'être délivrez : quelque merite, ou quelque talent que nous croyïons avoir, on a toûjours quelque endroit foible, qui balance nos bonnes qualitez.

¶ Pour éviter le ridicule de la suffisance, faisons reflexion sur notre inutilité. De quoi servent au Public ces rares talens, qui nous inspirent tant de complaisance ? Nous vivons pour nous, ou pour un petit nombre de gens, qui nous entourent : quand nous cessons d'être, notre perte ne laisse aucun vuide dans le monde ; personne ne s'en apperçoit. Ceux qui en devroient être le plus touchez, attendent avec impatience ce moment qui les affranchit de la dépendance. Tel croit en mourant laisser dans une grande désolation toute sa famille, qui paye avec joye les frais de ses funerailles.)

Que d'extravagances font à tout moment ces esprits vains & sottement prévenus de leur merite ! quelle complaisance n'ont-ils pas pour tout ce qu'ils disent ? Ils croyent que tout le bon sens est ramassé dans leur tête : Avec quelle fierté ne rebutent-ils point ce que les autres disent, comme si c'étoient des minuties qui ne valussent pas la peine d'être écoutées ? Quel ton de Docteur ne prennent-ils point pour imposer silence au cercle ? Avec quelle hardiesse & quelle assurance ne debitent-ils pas des fadaises, ou des choses triviales, dont tout le monde a les oreilles rebattuës ? Avec quelle présomption ne cherchent-ils point dans les yeux & sur le visage de ceux qui les écoutent, des applaudissemens, que tout le monde leur refuse ?

☞ La haute idée que nous avons de notre merite, nous fait regarder avec inquietude le merite des autres : on ne prend gueres de plaisir à les entendre loüer ; les reflexions que l'on fait sur leurs belles qualitez, nous mettent à la torture. C'est la foiblesse des femmes, qui ne peuvent souffrir de rivales en

quoi que ce soit : une femme toute remplie de l'idée de sa beauté, est au desespoir quand on vante la beauté d'une autre femme ; il faut être fort circonspect, quand on traite ce chapitre : elles ont toûjours peur d'être effacées, & elles n'en peuvent revenir, quand il leur arrive quelque disgrace en cette matiere. *

Si l'on ne vous donne pas toutes les loüanges que vous croyez meriter, ne faites paroître aucun signe qui puisse marquer du chagrin ; il faut dissimuler avec adresse votre mécontentement ; cachez sous les dehors d'un visage content la douleur secrete qui vous devore, & prenez garde que les autres ne se réjoüissent à vos dépens ; car ils se feroient peut-être une maligne joye de votre dépit.

¶ Les personnes hautaines ont, à tous momens, mille chagrins à essuyer : le moindre signe de mépris, un clin d'œil, un soûrire, où l'on n'entendoit point de finesse, suffisent pour les mettre au desespoir : Elles sortent tristes & inquietes, d'une compagnie où l'on n'a point songé à les chagriner ; Elles croyent toûjours qu'on a manqué, en quelque point, au respect infini, qui est dû à leur merite. Les personnes de ce temperament ne doivent gueres compter sur leur repos ; on n'est pas toûjours d'humeur à les ménager, & les hommes sont assez malins, pour leur donner souvent des attaques sur ce chapitre, quand ils ont reconnu leur foible.)

Vous l'avez resolu, vous voulez vous revêtir de cette Charge importante, vous n'y êtes pas propre, votre vanité vous seduit. Cet emploi demande de la science & des talens ; vous manquez de fonds & d'habileté, quoi que la bonne opinion que vous avez de vous-même, vous inspire d'autres sentimens. Vous êtes né Libertin, & vous ne sçauriez vous captiver ; cette Charge demande de l'assiduité & du travail pour en remplir tous les devoirs. Vous ne faites pas reflexion que votre bien est mediocre, comme votre capacité ; que vous perdez par là votre fortune, que vous vous incommodez sans ressource pour toute votre vie, & que pour acheter cette Charge, il faut absolument vous ruïner. [Faites-vous sage aux dépens d'autrui ; voyez le délabrement des affaires de *Meret* : il a porté ses vûës trop haut, & n'a pû soûtenir la dépense qu'il étoit obligé de faire dans un poste où il s'étoit placé, contre le sentiment de tous ses amis : il a falu vendre cette Charge, qu'il avoit tant ambitionnée, & qui a absorbé la plus grande

partie de son bien ; cette décadence mortifie étrangement sa vanité ; mais il n'est pas temps de faire des reflexions, quand on est ruïné sans ressource.]

Votre vanité, ou votre inquietude ne peut souffrir les personnes qui sont au-dessus de vous. Votre censure n'épargne pas la conduite des Ministres, & de tous ceux qui sont en place. Il semble, à vous entendre décider sur le Gouvernement, que vous en devez répondre au Public, & qu'on doit vous tirer de l'obscurité où vous êtes, pour vous donner les premiers emplois de l'Etat. Défaites-vous de cette folle présomption : ménagez ceux qui sont au-dessus de vous par leur rang, ou par leur naissance, sans vous abaisser cependant à des complaisances serviles.

Pourquoi vous rendre garant d'une affaire qui est au-dessus de vos forces ? On n'auroit rien à vous dire, si vous n'eussiez pas répondu de l'évenement, d'un ton si affirmatif : si elle tourne mal, à qui voulez-vous qu'on s'en prenne ?

L'excés de la credulité, qui est une suite naturelle de la suffisance, nous met en butte à tous ceux qui veulent nous seduire, & aux railleries des mauvais plaisans, qui connoissent notre foible. Les personnes vaines & suffisantes croyent trop legerement les choses honnêtes qu'on leur dit par pure complaisance : Un homme qui se pique d'esprit ; une femme qui se croit belle, dès qu'on la louë sur sa beauté, sans examiner si on la flate, reçoit les complimens qu'on lui fait, comme un hommage que l'on rend à son merite. Il ne faut point être si duppe ni si credule : La vie de la plûpart des hommes n'est qu'un commerce de complimens & de flaterie, pour se moquer les uns des autres. [*Meline* est passablement belle ; mais ce n'est pas assez pour sa vanité, de ne la loüer que mediocrement ; il n'y a que les exagerations qui la flatent ; elle est contente quand on lui dit qu'elle efface toutes les femmes ; elle le croit ; cette présomption empêche qu'elle ne sente les ironies malignes de ceux qui font semblant de la loüer, & qui rient de son ridicule entêtement.]

L'attention qu'on a à remarquer les défauts d'autrui, est une vanité delicate, pour nous dédommager des reproches que les autres peuvent nous faire, ou que nous nous faisons quelquefois à nous-mêmes, malgré la présomption que nous inspire l'idée de nos grandes qualitez ; on se console en quelque maniere de ses défauts, quand on voit que les autres sont sujets aux mêmes foiblesses.

Digitized by Google

Nous vivons dans un siecle, où tout le monde en *France* a de l'esprit : il est difficile de se distinguer par là. C'est s'abuser de croire qu'on vous soit fort obligé si vous avez un peu plus d'esprit que les autres. Ne vous piquez de rien, & n'affectez point sur-tout la reputation de bel-Esprit : on y a attaché je ne sçai comment une idée de ridicule : c'est une bizarrerie ; mais toute bizarre & toute ingrate que soit cette prévention, on a de la peine à éviter le ridicule, quand on se donne pour bel-Esprit. Contemplez *Florion*, & toutes les grimaces qu'il fait quand on le louë, voyez comme il se rengorge : ses amis l'ont gâté, ils lui ont trop dit qu'il avoit de l'esprit : depuis qu'il a donné un Livre au Public, il ne se connoît pas, il ne se sent pas : Hé mon Dieu ! est-ce une chose si rare que de faire un Livre ? Le nom d'Auteur releve-t-il beaucoup le merite d'un honnête homme ? Humanisez-vous, *Florion*, avec vos pareils ; défiez-vous des éloges empoisonnez qu'on vous donne : vous avez toûjours votre Livre à la main, pour en lire les beaux endroits à ceux qui viennent vous rendre visite, & qui sont tout étonnez des applaudissemens que vous vous donnez à vous-même.]

Ce n'est point faute d'esprit, si *Philippe* n'a pas le secret de plaire dans la conversation : il dit d'assez bonnes choses ; mais il est trop content de lui-même, il n'attend pas qu'on lui applaudisse, il se remercie le premier : il parle d'un air & d'un ton trop familier à ceux qu'il ne connoît pas, & qui ne l'ont jamais vû.

C'est fierté ou bêtise, de ne point approuver ce qui merite l'approbation, & d'affecter de ne point paroître surpris des choses touchantes & extraordinaires. [Ce n'est pas le moyen de se faire estimer, que de témoigner du mépris pour des ouvrages qui meritent des loüanges, & qui ont l'approbation de tout le monde. Cette fausse delicatesse donne souvent un grand ridicule aux Auteurs ; ils sont à la torture, quand on approuve des choses qu'ils n'ont point faites ; une Piéce qui a du succés les met au desespoir ; ils font des ligues offensives & défensives pour la décrier ; ils prennent brutalement à partie ceux qui rendent justice à l'Auteur & à sa Piéce ; mais l'on ne peut s'empêcher de leur rire au nez, quand on leur entend dire d'un ton magistral, qu'on n'a jamais rien fait de plus détestable.]

La mauvaise fortune est utile à de certaines gens ; elle leur

Digitized by Google

apprend à vivre. *Bélisan* étoit incivil, fier, insolent durant la fortune de son pere : à peine saluoit-il les personnes du premier rang ; il les faisoit attendre long-temps, & les laissoit morfondre dans son antichambre : Depuis que son pere est disgracié, il est devenu poli, humain, il prévient tout le monde ; il a gagné en perdant sa fortune ; on le méprisoit, on le fuyoit : on le plaint & on le caresse.

Il faut souffrir de ceux qui sont au-dessus de nous, c'est la peine de la dépendance ; mais il faut souffrir sans bassesse & sans lâcheté. Ceux qui sont dans un rang inferieur, peuvent se mettre au niveau des autres, par la noblesse de leurs sentimens : au lieu que les Grands se dégradent de leur autorité quand ils en abusent, & qu'ils en veulent faire trop sentir le poids à leurs inferieurs, qui mettent tout en œuvre pour secoüer un joug si incommode.

Il est certain que la haute naissance donne de grands privileges, & un grand ascendant sur ceux, qui sont nez dans un rang moins élevé. On pardonne aux personnes de qualité, en faveur de leur rang, mille choses qu'on ne passeroit point aux autres. Mais cette déference qu'on a pour eux, les devroit rendre moins fiers, moins hautains, moins attachez à de petites formalitez : Qu'ils ne se persuadent point être en droit de tout faire & de tout dire : les sottises qui leur échappent, sont plus remarquables que dans des personnes plus obscures.

La facilité & la complaisance que l'on témoigne à croire que de certaines gens sont effectivement d'une naissance distinguée, les entretient dans une si douce tromperie. Combien de femmes d'un étage fort bas, qui ont épousé des maris dont l'origine est fort obscure, mais qui ont fait fortune, veulent être considerées comme femmes de qualité, parce que leurs amies, pour les flater, les encensent à tout propos, & qu'elles ont pour leurs richesses la même déference qu'on ne devroit avoir que pour le veritable merite ?

Les flateries, les aveugles complaisances des meres à l'égard de leurs filles, leur inspirent assez souvent un ridicule orgueil, qui ne convient gueres à des filles bien nées, qui corrompt leur bon naturel, & qui les remplit de mille idées romanesques & extravagantes. On a dit souvent à *Celianne*, qu'elle est belle, qu'elle est aimable, qu'elle a du bien, qu'il n'y a point de parti au-dessus do son merite ; elle en est si fortement persuadée, que tous ceux qui se presentent pour l'épouser,

pouser, l'offensent, & n'attirent que ses mépris, à cause de l'inégalité qu'elle trouve d'elle à eux : Elle mourra fille ; ou ne se guerira de sa prévention, que lorsqu'il ne sera plus temps qu'on la marie.

Si l'on parle de la beauté d'une femme devant une autre femme, celle-ci se regarde par ce qu'elle a de plus avantageux, pour en faire la comparaison avec ce que l'autre a de moins beau. Cette comparaison la porte naturellement à décider en faveur de sa beauté. Les hommes usent de la même adresse pour s'élever au-dessus des autres par les talens de l'esprit : ils sont attentifs à remarquer l'endroit foible de leurs rivaux ; ils se contemplent eux-mêmes par leurs endroits les plus favorables. C'est la maladie des Auteurs & des Poëtes mediocres, qui croyent se donner du relief, en critiquant les Ouvrages des autres.

Les femmes ne peuvent souffrir de rivales en quoi que ce soit, & se haïssent souvent pour les plus bizarres sujets du monde. Ce n'est pas toûjours la concurrence ni les mêmes prétensions, qui aigrissent leur dépit, & qui leur inspirent tant de médisances pour se détruire les unes & les autres. [Il est fort rare de voir deux femmes qui ont du merite, se regarder de bon œil, quand elles se trouvent ensemble dans une compagnie : elles s'examinent l'une & l'autre avec une curiosité chagrine, & ne se pardonnent rien. A peine peuvent-elles empêcher que leur dépit ne paroisse au travers des complimens forcez qu'elles se font. Il faut être plus que femme, pour entendre, sans jalousie, les loüanges qu'on donne à une autre femme. Il n'y a que *Florinne*, qui soit bien-aise qu'on louë les autres de leur beauté, de leurs agrémens, de leurs belles manieres ; elle est la premiere à en dire du bien, & à défendre celles qu'on attaque. Cette generosité est une marque sûre du merite de *Florinne*.]

Croit-on avoir plus de merite, en avilissant celui de ses rivaux ? ou croit-on se donner un air de distinction & d'autorité, en regardant les autres d'un air de mépris ? C'est mal entendre ses interêts, que de vouloir se mettre au-dessus de tout le monde par ces manieres fastueuses. Les interessez font des ligues & des cabales pour s'opposer à cette tyrannie, & pour ruïner les fondemens de cet empire chimerique.

Les personnes qui se sentent quelque merite, sont d'ordi-

Digitized by Google

naire piquées d'une jalousie de superiorité, qui ne peut souffrir de rivaux. C'est les mettre au desespoir, que de loüer en leur presence des gens qui ont les mêmes talens. De quel dépit n'est point piquée une belle femme, si elle n'a beaucoup de raison, quand on paroît touché de la beauté de quelque autre femme ? Ce n'est pas assez d'être belle, on veut être plus belle que toutes les autres.

☞ Quelque dépourvû qu'on soit de bonnes qualitez, & quelque miserable qu'on paroisse, on n'est pas miserable en toutes manieres; on a toûjours je ne sçai quoi de moins rebutant, & ce je ne sçai quoi nous contente; on ne pourroit se consoler, si on n'avoit rien d'agreable; mais on se console de n'avoir pas tous les agrémens. Nous sommes toûjours fort ingenieux à nous tromper nous-mêmes; on se considere par ses bons endroits, & l'on tâche de ne se montrer que par là : au lieu de s'attirer l'estime du Public par ces sottes complaisances qu'on a de soi-même, on se rend ridicule par une trop grande affectation de paroître ce qu'on n'est pas, & par le trop grand soin que l'on prend de cacher des défauts, qui sautent aux yeux. *

Je ne puis souffrir la sotte suffisance de ces faux Politiques, qui raffinent sur tout, qui se piquent de prévoir tous les évenemens, qui se font un systême chimerique de la maniere dont ils voudroient que le Monde fût gouverné; ni l'impertinence de ces esprits vains, qui sont idolâtres de tout ce qu'ils imaginent; qui donnent sous le secret les bagatelles les plus frivoles, & qui en parlent d'un ton mysterieux: Sçavez-vous, dit *Beralde*, en vous abordant, la grande Nouvelle? Mais cette Nouvelle qu'il debite avec tant de circonspection, est un songe qu'il a fait en dormant. Ce que je vous dis, *poursuit-il*, est un secret pour vous seul; c'est une chose qu'il faut enterrer. Mais l'empressement où il est de vous quitter, ne vient que de la démangeaison qu'il a de faire part de ce même secret à tous ceux qui auront la patience de l'écouter.

DES CONTRETEMPS.

LE peu d'attention que l'on donne à examiner les conjonctures, la situation & la face differente des affaires, des temps, de l'occasion, du caractere des personnes, de

Digitized by Google

leurs interêts, de leurs mouvemens, de leurs passions, de leurs engagemens ; ce peu d'attention fait commettre bien des incongruitez dans le commerce de la vie civile. Les Contretemps sont peut-être la chose du monde qu'il faut éviter avec plus de soin, qui rendent les gens plus incommodes & plus ridicules. Que ces personnes qui ne distinguent point votre loisir, ni le temps de vos affaires, me paroissent redoutables! qui vous abordent avec un air indolent, pour vous confier mille bagatelles importunes, au moment que des affaires serieuses & pressées vous appellent ailleurs, & qui trouvent mauvais, si vous leur témoignez par quelque signe, la necessité où vous êtes de les quitter, quoi qu'ils n'ayent rien à vous dire.

Ceux qui ne sont pas toûjours assez maîtres de leur colere, devroient au moins se contraindre devant le monde, & ne pas chercher des témoins de leurs emportemens. C'est déja un assez grand ridicule de se laisser gourmander par son chagrin, sans donner des scenes au Public, qui profite du foible des autres pour s'en divertir. Les fautes que l'on fait sans témoins, sont plus pardonnables; mais la foiblesse, ou la sottise de certaines gens est telle, qu'ils prennent justement leur temps pour faire leurs extravagances, quand l'assemblée est plus nombreuse, comme s'ils vouloient avoir plus de témoins de leur bizarrerie : il semble que la foule les irrite, & les mette hors de leur assiette naturelle. Pour éviter ce ridicule, il faut considerer, quand on a tout son sang froid, combien un homme se rend méprisable par ses emportemens continuels, & quelle peine nous causent ceux qui ont cette foiblesse en notre presence.

[La table de *Celanor* est toûjours bien servie, on y fait une chere fort propre, & fort delicate : mais si son cuisinier a mis trop, ou trop peu de sel dans un ragoût, il s'abandonne à des emportemens qui approchent de la fureur : son chagrin, ses sermens, ses reprimandes durent autant que le repas. Il ne faut pas que les conviez esperent de parler ou de se réjoüir : il fait des harangues à tous ses valets les uns aprés les autres; ses morceaux pressez dans sa bouche le suffoquent; il n'est plus le maître de lui-même; il semble qu'il extravague, & qu'il ait perdu le sens.

Quand les gens sont affligez ou embarrassez d'affaires fâcheuses, & qui demandent de prompts secours, ce n'est pas

Digitized by Google

le temps de moraliser, ou de debiter de grandes maximes; il faut aller au fait, chercher les plus courts expediens pour les tirer du bourbier. Vous allez trouver *Celidan*; vous lui dites que vous êtes persecuté d'un créancier incommode, qui vous tient le pied sur la gorge, & qui vous reduit aux dernieres extrémitez. *Celidan* vous fait de longs discours sur la malignité & la dureté des hommes : cette morale est hors de sa place. *Celidan* est riche, il pourroit, sans s'incommoder, vous prêter une somme, qui vous tireroit d'embarras, & qui vous seroit d'un plus grand secours, que cette harangue, qu'on n'écoute qu'avec dépit.

Vous accablez de complimens & de questions, un homme qui n'a pas le loisir de vous écouter : ne pourriez-vous pas connoître sur son visage inquiet l'empressement qu'il a de vous quitter? Il ne vous répond qu'avec dédain; laissez-le aller; facilitez-lui les moyens de faire retraite avec bienséance, & ne vous faites point regarder comme un fâcheux, ou un importun : votre air tranquille le désole & le desespere.

C'est faire le pedant mal à propos, que de critiquer des choses qui sont à la verité dignes de censure; mais on ne demande point votre avis là-dessus; ou si on vous le demande, ce n'est que pour être flaté. Ecoutez patiemment jusqu'au bout une mauvaise Piéce, sans faire ni mine, ni aucun geste qui marque votre dégoût, ou plûtôt un orgueil secret, qui fait que vous voulez passer pour connoisseur. Gardez vos lumieres pour vous, puisqu'on n'en veut pas profiter; & ne vous donnez pas dans le monde la reputation d'un Critique severe & inexorable.

L'excés gâte les meilleures choses, de même les Contretemps ôtent le prix à des actions qui nous feroient honneur, si elles étoient dispensées avec plus d'œconomie. On voit mille gens qui sont officieux, honnêtes, toûjours prêts à faire plaisir; mais ils le font avec trop d'empressement, ou d'une maniere trop affectée. On se rend souvent incommode en voulant trop bien faire : il faut que les vertus soïent bien assaisonnées; on doit garder un certain temperament, qui retranche ce qu'elles ont d'outré. Il faut être officieux sans empressement & sans affectation, obligeant sans inquietude, complaisant sans bassesse, & sans faire paroître un dévouëment servile.

Digitized by Google

Les Femmes qui ont été galantes, ne peuvent se resoudre à quitter le monde ; il leur plaît encore, quand elles ne lui plaisent plus. C'est un grand ridicule de montrer un visage usé & ridé, en des lieux où elles ont paru avec tant d'éclat. C'est principalement pour elles que cette Maxime a été faite, *que la fin des agrémens doit être le commencement de la retraite.* Mais que ce soit devotion, ou politique, la bienséance veut qu'elles ne paroissent plus dans le monde, quand le monde ne les regarde plus des mêmes yeux, & qu'elles ne lui causent que du dégoût ; aprés lui avoir donné tant de plaisir.

¶ C'est une chose qui excite la risée, de voir des Femmes décrepites aimer tous les plaisirs avec la même ardeur, que quand elles n'avoient que vingt ans ; de les voir marquer toutes les cadences avec la tête & les bras, quand de jeunes filles dansent ; battre la mesure dans un concert, se recrier d'une maniere passionnée, quand un air les touche ; *Florinde* qui a quatre-vingt ans, ne manque pas une partie de plaisir, ni une fête, ni un concert qui se donne dans la ville : elle y fait paroître une avidité qui va jusqu'à l'emportement : la bienséance de son âge ne demanderoit-elle pas un peu plus de moderation ? ou si elle trouve encore un si grand ragoût à ces bagatelles, ne devroit-elle pas moins faire paroître de passion, pour ne pas tomber dans le ridicule ?)

[On a souvent fait entendre à *Hersilie*, qu'elle devoit se retirer de bonne grace ; on lui a même donné des mortifications capables de la rebuter, pour peu qu'elle eût été sensible à sa gloire : mais elle est assez malheureuse pour aimer encore des lieux où elle a été adorée, quoi qu'on ne la regarde maintenant qu'avec chagrin. Elle croit que ses charmes surannez, & que ses yeux à demi éteints pourront encore faire des conquêtes. C'est la folie de toutes les femmes qui ont été belles ; quoi que leur corps change, leur esprit ne change point ; elles ont toûjours les mêmes passions, & les mêmes desirs de plaire ; mais le monde ne les regarde plus qu'avec dégoût. Si elles étoient sages, elles cederoient la place à celles qui commencent à paroître sur la scéne, & ne leur donneroient pas le plaisir de les insulter sur le débris de leur beauté.]

Il y a de certaines gens tout d'une piéce, qui ne peuvent accommoder leur rolle aux differentes conjonctures où ils se

Digitized by Google

trouvent, qui font les plaiſans & les enjoüez, quand ils ſont avec des perſonnes graves, & qui parlent d'affaires ſerieuſes; au contraire ils ſont mornes & chagrins dans une compagnie où regne la joye & la gayeté. On eſt à charge aux autres, quand on n'entre pas dans leur eſprit, & qu'on ne devine pas juſte la ſituation où ils ſont. N'allez point troubler le repos des autres; demeurez chez vous, ſi votre inquietude, ou vos chagrins vous mettent hors d'état de contribuer à leurs innocens plaiſirs. Si vous êtes ami des perſonnes à qui il ſoit arrivé quelque avanture fâcheuſe, prenez garde de vouloir faire le plaiſant ou l'agréable : ce n'eſt pas le temps de dire de jolies choſes : ce ſeroit le moyen d'aigrir leur douleur, & de les irriter contre vous, au lieu de les conſoler.

L'eſprit a de certains momens de dégoût & de langueur, où il ne peut rien imaginer ni produire d'agréable ; quand il eſt enveloppé de ces ſombres nuages, il faut laiſſer à d'autres le ſoin de réveiller la converſation, & de réjoüir la compagnie. Les choſes que l'on donne comme plaiſantes & vivement imaginées, & qui ne le ſont pas, paroiſſent fades & dégoûtantes.

Si vous parlez ſouvent de vous-même, vous ennuyerez infailliblement. L'amour propre ſouffre à entendre les autres ſe loüer, parce que les loüanges que l'on ſe donne, élevent celui qui ſe louë, & abaiſſent les autres en quelque maniere. Cet état eſt violent, & l'on ſent du chagrin contre celui qui vous tient dans une ſituation ſi douloureuſe. C'eſt encore un moyen ſûr d'ennuyer, quand on parle ſouvent & long-temps de ſes propres affaires, de ſes gains, de ſes pertes, de ſes joyes, de ſes malheurs. Qu'importe à de certaines gens qui vous connoiſſent peu, de ſçavoir le détail de mille bagatelles, dont vous les étourdiſſez, & que vous regardez comme d'importantes affaires?

Ceux qui manquent d'eſprit, veulent toûjours parler ; il ſemble qu'ils craignent qu'on ne s'apperçoive pas aſſez tôt de leur bêtiſe, qui pourroit ſe cacher ſous un ſilence prudent & myſterieux. [Ils ne parlent avec cette confiance, que parce qu'ils ſont perſuadez que ce qu'ils diſent, eſt fin & piquant, & pour acquerir l'eſtime des perſonnes à qui ils parlent, & qui ſont également rebutées de leur préſomption & de leur fatuité.]

Digitized by Google

Il ne faut pas écouter d'un air enjoüé, un homme qui vous parle de ses infortunes. Si vous n'en êtes pas touché, autant qu'il le souhaite, vous ne pouvez au moins refuser de l'entendre avec un air composé, & avec un serieux que la bienséance exige. On ne lit pas dans le cœur; mais il faut que les dehors contentent. C'est un surcroît d'affliction qui touche souvent autant que le mal même, de voir que les autres le regardent avec indolence.

On se rend toûjours ridicule, quand on veut sortir de son caractere. *Sylvain* est né triste & pesant; il a l'imagination sombre & endormie; cependant il emprunte des manieres folâtres & évaporées, qui ne conviennent point à son genie & à son temperament : il tâche de faire paroître de la joye dans tout ce qu'il fait, & dans tout ce qu'il dit : cette joye forcée ne réjoüit personne. *Sylvain* avec cet enjouëment artificiel est regardé comme un personnage fort ennuyeux; tout le monde le fuit; il déplairoit moins, s'il n'avoit point tant d'envie de plaire.

Il ne faut point s'ingerer dans les parties de plaisir, où l'on n'est pas souhaité; n'allez point y montrer un visage importun, qui troubleroit la fête. La présomption qu'on a de son merite, seduit aisément : on n'a garde de s'imaginer qu'on incommode : vous vous regardez dans le cercle comme un phenix, que tout le monde admire ; l'on voudroit que vous fussiez à cent lieuës.

[Combien de gens devroient profiter de cette reflexion! Ils fatiguent le monde de leurs assiduitez & de leurs visites; ils se vantent d'être des amis de Madame la Marquise, & de Madame la Comtesse, qui leur ont fait vingt fois refuser la porte, & qu'on ne leur ouvre, que parce qu'on se laisse vaincre par leur opiniâtreté. Quand on annonce *Beroald* à *Celantine*, Hé mon Dieu! dit-elle, qui me délivrera des persecutions de ce fat? Cependant il entre d'un air hardi, à peine s'est-il établi dans un fauteuil, qu'il s'empare de la conversation, & aprés avoir bredoüillé mille impertinences, il sort content, & va dire par tout, qu'il est le meilleur ami de *Celantine*.]

C'est une affaire delicate, que de garder les mesures necessaires avec les gens qui vous ont brusqué, quand ils sont revenus de leur emportement, & qu'ils cherchent à se raccommoder avec vous. Si votre rupture n'a point fait d'éclat

Digitized by Google

dans le monde, vous pouvez leur accorder sans façon la grace qu'ils vous demandent : mais si l'offense a été publique, il y faut apporter plus de précaution, & se faire un peu prier à cause des suites, sans témoigner trop d'empressement de se raccommoder. Ce n'est pas à celui qui a été offensé, à faire les avances, si l'on suit les regles du monde ; c'est bien assez qu'il soit dans la disposition de pardonner, quand l'*offenseur* se sera mis dans son devoir.

[Le moyen de voir beaucoup de gens, sans avoir souvent des sujets de s'en plaindre? Ceux qui sont trop formalistes, ne peuvent gueres compter sur leur repos ; mais ils devroient du moins avoir la discretion de ne pas troubler le repos des autres, par des recits éternels des outrages qu'on leur a faits. Ils ne peuvent parler d'autre chose ; mais j'aimerois autant être toûjours à l'audience, que d'écouter perpetuellement des plaintes ausquelles on ne prend aucun interêt. Que m'importe qu'un tel ne vous ait pas salué de bonne grace, ou qu'il ne vous ait pas fait une reverence assez profonde?]

Il est impossible de vivre long-temps dans le monde, sans être exposé à quelque disgrace ; & c'est dans cette situation, qu'un homme se fait parfaitement connoître. Autant qu'on le peut, il ne faut point faire paroître de foiblesse, pour ne point donner à vos ennemis la joye maligne qu'ils auroient, de vous voir malheureux, & trop sensible à votre malheur. Mais il ne faut point aussi affecter une fausse fermeté, ni une indolence stoïque, quand la situation de vos affaires veut que vous soyez touché : cette fierté mal entenduë revolte le monde, & vous empêche souvent de prendre des mesures justes, pour sortir de l'embarras où vous êtes.

[J'ai vû *Frontignac* le jour qu'il avoit reçû une Lettre de cachet qui l'exiloit, faire l'agréable, rire à gorge déployée, & entretenir de Nouvelles indifferentes, ceux qui alloient lui faire des complimens de condoleance, & lui témoigner combien ils étoient touchez de son malheur. Je sçai qu'un homme de courage ne doit point succomber sous sa mauvaise fortune ; mais je sçay aussi, qu'il est de la bienséance de ne point faire l'enjoüé, & le beau parleur, quand on doit avoir des pensées plus serieuses.

Un homme à qui il est arrivé quelque infortune, en veut

toûjours parler ; comme il en est penetré, & qu'il trouve quelque douceur à évaporer ses chagrins en les recitant, il croit que les autres en sont touchez de même ; quoi qu'ils témoignent par complaisance y prendre part, il faut, autant qu'on peut, leur épargner des entretiens si fâcheux ; si ce n'est quand on a besoin de leur demander des conseils pour se conduire dans des conjonctures delicates, où l'on est hors de toutes mesures. Car alors la bienséance & la charité veulent, non seulement qu'on écoute un malheureux qui se plaint ; mais la generosité demande encore qu'on lui suggere, quand on le peut, des moyens, & qu'on lui prête des secours pour sortir du malheur où il est tombé.

Il faut avoir des égards si delicats, quand on louë ses amis, qu'il est presque impossible d'apporter toutes les précautions necessaires dans une matiere où l'on ne peut être trop concerté. Si l'on exagere, avec excés, le bien qu'on en dit, on chagrine & l'on revolte ceux devant qui on parle, & on ne les persuade nullement. Il faut encore prendre garde aux lieux & aux circonstances, & parler modestement des autres, devant des gens à qui l'on doit beaucoup de respect, & qui ne prennent gueres de plaisir à entendre des loüanges ausquelles ils n'ont nulle part.

Faire métier de prodiguer de fades loüanges à tout le monde, est un rôle bien méprisable. La civilité demande quelquefois qu'on dise aux gens des choses honnêtes en de certaines occasions : mais c'est se rendre ridicule, de gayeté de cœur, que de faire à tous venans des complimens appris de memoire, & dès qu'on les aborde, de prendre son ton pour commencer leur panegyrique. [Rien ne rebute davantage les personnes de bon goût, que ces fades adulations ; j'aimerois mieux qu'on me dît crûment des duretez, que d'entendre ces Prôneurs éternels, qui donnent à tout propos un encens qui vous enyvre, & qui monte à la tête : si vous donnez une bagatelle au Public, & que vous regardez comme un amusement, ils se recrient que tout y est divin, & que c'est un Ouvrage enchanté ; que les mœurs y sont finement maniées, que le ridicule y est bien dépeint : Où se cacher pour se mettre à couvert de ces persecuteurs? & que peut-on répondre à ces loüanges outrées?]

Vous êtes déja âgé, *Crysalide*, & vous épousez *Melisse*, jeune, belle, spirituelle, pleine de charmes & d'agrémens :

Digitized by Google

vous vous exposez à de grands chagrins & à tous les malheurs du mariage ; Je prévois même qu'on ne vous plaindra gueres des disgraces qui pourront vous arriver dans la suite ; cet assemblage est mal assorti, & vous ne pouvez vous en prendre qu'à vous-même de tous les chagrins où vous allez vous plonger tête baissée.

Un mari fort avare, qui refuse tout à une jeune femme ; qui ne lui fournit pas de quoi joüer, & de quoi se parer honnêtement, hazarde l'honneur de sa femme & le sien. C'est une tres-mauvaise politique, que de reduire, par une dureté outrée, une jeune femme à chercher hors de chez soi, des consolations & des secours pour vivre agréablement. Cette conjoncture n'est que trop favorable pour un amant liberal, qui connoît la situation & le penchant de cette femme. Elle est en danger de s'oublier, & de trahir son honneur, si elle aime moins la reputation que l'argent, le jeu & les ajustemens. [*Felice* ne s'est oubliée, comme elle a fait, que par la faute & par la bizarrerie de son mari : quoi qu'elle lui eût apporté une dot considerable en mariage, il lui refusoit toutes les choses dont elle avoit le plus d'envie : elle a trouvé dans ses besoins des gens secourables, mais elle en a été trop reconnoissante. Il est plus entré de vengeance que de débauche dans son libertinage ; elle a mieux aimé se deshonorer, que de ne punir pas un époux qui avoit pour elle une dureté insupportable.]

L'empressement de debiter toutes les Nouvelles que l'on sçait, ou qu'on croit sçavoir, fait souvent regarder comme des importuns ceux qui les racontent : la plûpart des Nouvelles n'interessent gueres les personnes qui les écoutent, & les empêchent de dire des choses qui leur feroient plus de plaisir. Les diseurs de Nouvelles sont d'ordinaire des genies steriles qui ne pensent point, & qui n'ont pas toûjours dequoi soûtenir la conversation par eux-mêmes. Il est plus aisé de raconter ce qu'on a entendu dire, ou ce qu'on a lû dans la Gazette, que d'imaginer de jolies choses.

Quand on fait un Recit, ou que l'on raconte quelque Nouvelle, il ne faut point amplifier les circonstances que tout le monde sçait, & dont on a les oreilles rebattuës : ces repetitions sont fatigantes, & font souhaiter la fin de l'historiette.

C'est ne sçavoir pas vivre, que d'interrompre un homme, qui a commencé à faire un Recit ; il vaut mieux qu'on en igno-

re quelque circonstance, que de priver celui qui parle, du plaisir qu'il a à se faire écouter.

On s'expose à de grands chagrins, en écrivant de certaines choses, qui font des affaires fâcheuses, quand elles viennent à être divulguées. Combien de personnes interessées sacrifient vos Lettres, ou s'en font honneur à vos dépens? Quand le mal est fait, il n'est plus temps d'y remedier; toutes les apologies sont assez inutiles; le Public ne revient pas aisément; il s'en tient à ce qui est écrit.

Quel ragoût trouvent certaines personnes à déclamer toûjours contre le Temps present? Dans des societez où l'on ne respire que la joye, ils viennent mêler des discours importuns sur la sterilité de la saison, sur la cherté des choses necessaires à la vie; de la peine qu'il y a à faire payer ceux qui doivent; des frequentes banqueroutes qui se font dans le commerce: Ils ne peuvent parler d'autre chose, ils n'ont d'attention que sur la perte ou sur le gain; mais de tels discours sont fort dégoûtans pour des personnes moins interessées.

Il n'y a point de gens plus mal recompensez, que ceux qui s'ingerent à donner des Avis: les hommes ne veulent point connoître leurs défauts; cette vûë les choque & les importune: ils sont encore bien moins dans la disposition de les avoüer; cet aveu blesse leur vanité, on ne réüssit auprés d'eux, qu'en les flatant, & en les détournant avec adresse d'un objet qui les chagrine, pour leur en montrer de plus agréables, & qui favorisent leur entêtement.

C'est agir contre le bon Sens & contre les loix de la Societé, que de faire finesse à ses amis de certaines choses, qui doivent entrer dans le commerce, & qui ne demandent point de secret. On diroit que *Cleobule* est le dépositaire des mysteres de l'Etat; il n'ose se hazarder à parler, de peur qu'il ne lui échappe quelque parole qui le trahisse, & dont on pût tirer des consequences: il regarde incessamment si quelqu'un l'écoute; il parle bas & à l'oreille pour ne dire que des riens; il vous recommande le secret sur tout ce qu'il vous dit, & que vous avez appris de la voix publique.

¶ Il ne faut gueres compter sur la discretion des hommes: vous ne leur avez pas plûtôt confié quelque secret sur une affaire importante, qu'ils courent en faire confidence à quelqu'un: il est vrai qu'ils ont encore la précaution d'exiger le secret sur le mystere qu'ils revelent; mais celui, à qui ils le

confient, en use avec la même liberté qu'ils en ont usé eux-mêmes; une affaire importante devient ainsi publique dans un moment; mais celui qui y avoit le plus d'interêt, & qui en a parlé le premier, a fait la premiere faute.)

L'on voit des gens qui s'insinuent aisément, qui se familiarisent pour venir à leurs fins : Dès la premiere visite qu'ils vous rendent, ils se donnent la liberté d'emprunter hardiment toutes choses; ils disent qu'ils agissent sans façon, & qu'ils vous regardent comme leur ami. Ils devroient aussi examiner si on les regarde sur ce pied-là. Il n'y a que ceux que l'on aime, ou que l'on veut ménager, à qui l'on soit bien-aise de prêter, ou de donner. Ainsi les personnes qui empruntent, doivent avoir beaucoup de retenuë, & bien connoître l'humeur & le caractere des gens, avant que de se hazarder à demander.

Si vous voulez n'être point à charge dans les visites que vous ferez, tâchez d'abord de penetrer la situation des personnes qui composent le cercle, afin d'entrer dans leurs sentimens & dans leurs interêts : Si la conversation roule sur la joye, & que vous preniez un air trop serieux & trop philosophe, on vous regardera comme un pedant, ou comme un fâcheux : Ne faites point le censeur, s'il échappe à quelqu'un de la compagnie quelque chose dont votre gravité soit blessée : on n'est pas toûjours d'humeur à écouter des remontrances; elles font un fort mauvais effet, quand elles sont mal reçûës.

¶ Ce qui fait que certaines gens sont si mal reçûs dans la plûpart des maisons, où ils vont, est le peu d'attention, qu'ils ont pour connoître ce qui convient aux personnes qu'ils visitent : ils n'ont ni souplesse, ni docilité, ni complaisance pour s'accommoder aux differens caracteres; les personnes hautaines veulent des soûmissions, des respects, de la condescendance. Ceux qui se piquent d'esprit, veulent être écoutez, applaudis, admirez sur tout ce qu'ils disent. Il faut flater sur sa chimere un homme entêté de son rang & de sa qualité. Il est aisé de connoître d'un coup d'œil la passion prédominante de ceux à qui vous avez affaire; si vous n'avez pour eux aucun ménagement sur cela, ils vous regarderont comme un homme incommode.)

Arsenne attend à prendre parti dans une compagnie, que tous les autres ayent pris le leur : Si l'enjouëment & la gayeté regnent dans l'assemblée, il debite des maximes graves &

Digitized by Google

austeres : il semble qu'il trouve mauvais que les autres ayent du plaisir, & qu'ils songent à se réjoüir. Si la conversation est serieuse, il veut être réjoüissant, pour s'opposer aux sentimens de tout le monde, & pour prendre précisément le contrepied des autres : les personnes de ce caractere sont l'effroi de la Societé.

Prenez mieux vos mesures pour visiter vos amis : vous choisissez justement le temps qu'ils sont accablez d'affaires ; vous vous établissez chez eux, pour ne les entretenir que de bagatelles : vous voulez qu'ils sollicitent pour vous, dans le temps qu'ils sont fatiguez des visites qu'ils ont faites, ou qu'ils ont reçûës : ils ont besoin de repos, & vous voulez qu'ils s'exposent à de nouvelles fatigues.

Les longues visites ennuyent presque toûjours ceux que l'on va voir : la situation où ils sont, leurs chagrins, leurs affaires ne leur permettent pas toûjours de vous écouter avec tranquilité : il est aisé de connoître quand les gens sont embarassez de nous ; mais les reflexions qu'on pourroit faire là-dessus, sont chagrinantes, & diminuent l'idée que chacun a de son propre merite.

DE LA BIZARRERIE.

QUe de foibles à reformer dans l'Homme ! Les choses qu'il semble desirer avec plus d'empressement, il les neglige un quart d'heure aprés. Il aime & haït les mêmes personnes dans le même jour : il vous caresse & vous comble d'éloges, penetré de votre merite, & plein de sentimens pour vous ; Avez-vous le dos tourné, il vous déchire par d'horribles médisances, & croit que vous êtes, à bon droit, l'objet de ses satires. Ses inégalitez, ses bizarreries, ses joyes, ses chagrins, sa complaisance, sa dureté, son humeur revêche & insinuante, sa douceur, sa ferocité feroient penser que ce n'est pas le même homme, puisqu'il agit par des principes si differens.

L'esprit fait moins de fautes que le cœur : l'ignorance de ses devoirs n'est point la cause de tant d'incivilitez, de réponses dures & desobligeantes, des mauvais offices que les hommes se rendent mutuellement, des procedez desobligeans qu'ils ont les uns envers les autres ; c'est qu'on a un mauvais

cœur ; on trouve du goût à chagriner, à desobliger, à offenser les gens avec qui l'on est en commerce. Qui manque du côté du cœur, peche dans le principe ; il a dans soi l'origine de tous les vices.

¶ Ne demandez point à *Beroald* une chose, dont vous ayez fort envie ; si vous témoignez qu'il vous feroit un extrême plaisir, en vous l'accordant, c'est justement un moyen sûr de vous faire refuser. Il y consentiroit, si l'affaire vous étoit plus indifferente ; ne le sollicitez point, ne le pressez point ; attendez le moment de son caprice ; il viendra à vous, quand vous n'y penserez plus, & que son secours vous sera inutile.

La bizarrerie de certaines gens ne se peut comprendre ; tout les fâche, tout les offense ; on ne sçait quelles mesures garder pour entrer dans leurs sentimens ; ils n'en ont point de fixes & d'arrêtez : leur humeur contrariante s'oppose toûjours à ce que les autres souhaitent, & qui leur feroit plaisir. Ennemis des divertissemens, ils ont de l'aversion pour ce qui peut inspirer de la joye ; ce qui réjoüit les autres, les met en mauvaise humeur. De telles gens devroient au moins avoir la discretion de demeurer seuls, & de ne point aller dans les assemblées pour y mêler le poison & la noirceur de leur chagrin. C'est assez de faire connoître à *Misandre*, qu'on veut quelque chose, pour l'obliger à s'y opposer de toute sa force. On l'embarrasse fort, quand on l'engage à se declarer le premier, tant il a peur que son choix ne s'accorde avec celui des autres.

C'est une extrême bizarrerie de vouloir toûjours contrarier le sentiment de tout le monde : les personnes de ce caractere ne s'ouvrent point jusqu'à ce que les autres ayent declaré leurs intentions, pour avoir le plaisir de les combattre. Il faut être toûjours du parti de la Verité & du bon Sens, & ne point exiger de la complaisance & de la docilité des autres, qu'ils reçoivent nos caprices comme de bonnes raisons.

Les inégalitez bizarres de certaines gens ruïnent la douceur du commerce. On ne sçait quelles mesures garder avec des personnes qui passent tout-d'un-coup d'une extrémité à l'autre, & qui aprés avoir réjoüi la compagnie par leur belle humeur & par leurs agrémens, tombent dans un serieux & dans une melancolie qu'on a de la peine à comprendre. Aprés avoir fait paroître de la gayeté & de l'enjouëment, ils deviennent tristes, sans sçavoir pourquoi, & gardent un silence morne & stu-

pide, aprés avoir dit mille choses réjoüissantes.

Quel fonds peut-on faire sur des personnes qui ne peuvent être un quart d'heure dans la même situation ? Aujourd'hui elles vous font mille offres de service, & demain elles ne feront pas semblant de vous connoître. Leurs meilleurs amis n'oseroient compter sur leur bienveillance. Etrange effet de leur bizarrerie, qui les empêche de connoître leurs propres sentimens! Les personnes de ce caractere sont fort incommodes aux autres & à eux-mêmes.

Pour amener les autres à votre sentiment, il faut ménager leur esprit, & s'y insinuer avec une souplesse étudiée, dont on ne sente point l'artifice. Si vous prétendez enlever de hauteur, les suffrages de tout le monde, en décidant avec un air d'autorité; quelque raison que vous puissiez avoir, vous ne persuaderez personne. Chacun est jaloux de ses sentimens: ceux qui se rendent aux vôtres, veulent se persuader qu'ils ne suivent que leurs propres lumieres.

Les personnes infatuées de leur merite, ou qui ont eu une mauvaise éducation; les Précieuses, celles qui se piquent d'une haute qualité, quoi qu'elles n'en soient pas, ne croyent jamais qu'on leur fasse assez d'honneur dans les civilitez qu'on leur rend. On a beau les flater, les ménager, & les caresser, elles se gendarment pour la moindre parole qui échappe sans dessein. Avec de telles gens il faut toûjours être en garde & sur le qui vive; fuyez, si vous aimez votre repos: car il faudra sans cesse faire l'apologie de ce que vous aurez dit, & venir à des explications qui ne peuvent être que fort ennuyeuses. [*Rosine* sort mal-contente de toutes les compagnies où elle se trouve; elle croit toûjours qu'on n'a point rendu justice à son merite, & qu'on ne l'a pas assez flatée: elle se plaint que toutes les femmes lui portent envie, & qu'elles font des ligues pour détruire la reputation de ses charmes.]

Les esprits faux & guindez cherchent à se distinguer par des singularitez; c'est qu'ils n'ont pas une connoissance exquise du vrai merite, & de ce qui peut plaire aux personnes raisonnables: Ils n'aiment que les choses outrées & extraordinaires: les bons connoisseurs ne sont touchez que de ce qui est naturel. *Phenice* croiroit perdre une partie de sa reputation, si elle s'humanisoit à parler comme les autres: il semble qu'elle craigne d'être entenduë, elle cherche des tours & de grands mots pour exprimer les choses les plus simples: il faut que ses

valets ayent recours à des truchemens, pour se faire expliquer ce qu'elle leur commande.

On voit des gens, dont la vie n'est qu'un perpetuel caprice, & qui sont naturellement ennemis de l'ordre : les plus grands plaisirs ne les touchent pas, s'ils ne sont bizarres & extravagans : ils ont sur cela des ragoûts ausquels personne ne penseroit jamais : Ils ne mangent, ils ne s'habillent, ni ne se logent comme les autres ; ils s'écartent en tout ce qu'ils font, des manieres ordinaires du reste des hommes, & ils veulent se signaler par l'extravagance d'un goût bizarre & particulier. [Il n'y a point de mode sur laquelle ils ne trouvent à rencherir ; mais pour l'ordinaire leurs inventions se ressentent du caractere de leur esprit : ce n'est pas pour se mettre mieux, ni pour être plus commodément : ils veulent, à quelque prix que ce soit, se faire remarquer.]

La jalousie est une source de mille impertinences : les vapeurs de cette noire passion obscurcissent les lumieres de l'esprit, qui se forge à tous momens des chimeres : tout fait peine aux personnes jalouses. Ce qui donne quelque plaisir aux autres, les met dans des fureurs inconcevables. Il y en a qui sont jaloux des petits chiens & des petites guenons de leurs maîtresses, & qui sont au desespoir, quand ils les voyent rire, ou se réjoüir avec ces animaux. Le meilleur remede pour guerir les personnes de ce temperament, ce seroit de leur faire remarquer toutes les extravagances, où cette humeur noire & bizarre les fait tomber, & toutes les folies qu'elle leur fait faire.

Une critique inexorable & outrée a souvent de mauvaises suites, & ne fait gueres d'honneur à ceux qui croyent se distinguer par un dégoût affecté & par des raffinemens qui ne font grace à qui que ce soit ; j'aimerois mieux loüer modestement ce qui est mediocre, que de blâmer ce qui est bon. Pour peu qu'on trouve de jour à excuser des actions équivoques des personnes, qui n'ont pas un dessein prémedité de mal faire, ou les endroits negligez d'un Ouvrage ; il vaut mieux pancher du côté de l'indulgence.

[Ceux qui croyent avoir un esprit au-dessus du commun, tombent aisément dans ce défaut ; ils croyent qu'il faut faire le delicat, pour donner une haute idée de leur genie : Ils ne font grace à personne, ils censurent impitoyablement tous les Ouvrages ; ils croiroient y perdre quelque chose, s'ils souffroient

qu'un

qu'un Livre qu'ils n'ont pas fait, eût l'approbation du Public. C'est votre folie, *Berillus*, que de ne vouloir jamais être du sentiment de tout le monde; vous sortez avec un air chagrin, de la Comedie, où tout le monde s'est réjoüi; on vous a vû jetter des regards insultans sur le Parterre, & regarder en pitié ceux qui se livroient à la joye: Croyez-vous qu'on n'ose rire sans vous en demander la permission?

N'ayez point de commerce avec ceux qui sont si décriez, qu'on ne peut les voir, sans perdre un peu de sa reputation. C'est une grande marque que l'on commence à se relâcher sur la vertu, lorsque l'on préfere des gens agréables, dont la probité est suspecte, à ceux dont la probité est reconnuë de tout le monde. Quand on reproche à *Sylverine*, qu'elle voit des femmes d'une mauvaise conduite; elle dit pour toute raison, qu'*elle aime mieux avoir du plaisir avec des Coquettes, que de s'ennuyer avec des Prudes*. Cette maxime n'est pas saine; & l'on court grand risque de ressembler bientôt à celles que l'on trouve d'un commerce si agréable.

Les loüanges empoisonnées que l'on donne à ceux qui ont tort, les entretiennent dans leur bizarrerie, parce qu'on leur fait accroire qu'ils ont raison; ils en deviennent fiers & insolens; ils exagerent les torts imaginaires qu'ils croyent avoir reçûs, & fatiguent tout le monde du recit de leurs querelles.

Faites l'honneur à ceux qui vous parlent, de les écouter: A peine ont-ils entamé un discours, que vous l'interrompez, pour répondre avec précipitation, sans sçavoir distinctement ce qu'ils ont à vous dire. C'est une incivilité qui ne se peut pardonner, & qui vient d'un grand fonds d'orgueil, de bêtise, ou de la bonne opinion qu'on a de sa propre suffisance, qui fait penser qu'on devine les choses à demi mot, ou d'une furieuse démangeaison de parler.

¶ Ce qui rend l'entretien de la plûpart des femmes, insipide & dégoûtant, c'est qu'elles veulent toûjours parler, sans donner la moindre attention à ce qu'on leur dit: elles crient toutes ensemble; on diroit que c'est une gageure à qui fera le plus de bruit. Si des gens d'un autre climat où l'on parle avec plus de retenuë & de circonspection, assistoient à de pareils entretiens, ils les prendroient pour des folles, & ne pourroient assez s'étonner de l'extravagance de nos mœurs; la regle est de donner le loisir à celui qui a commencé le recit, de l'achever en repos. On trouvera toûjours du temps de reste

Digitized by Google

pour faire ses objections, sans qu'il soit besoin d'interrompre le fil de la narration.)

Vous avez, *Dorimon*, une sombre inquiétude, qui ne vous laisse point en repos, & qui vous fait troubler le repos des autres. Vous leur faites à toute heure des reproches sans fondement. Dans le temps qu'on vous rend un bon office, vous vous plaignez d'être negligé ; vous voudriez qu'on fist toûjours au-delà, aprés qu'on a fait pour vous tout ce qu'on étoit capable de faire.

Les singularitez, de quelque espece qu'elles soient, choquent toûjours. Quelque bizarre que soit le goût de ceux qui aiment à changer la forme des habits, il faut se vêtir comme les autres, & ne se point faire regarder par un habit extraordinaire. Il y a cependant des proportions & des bienseances à observer ; les Vieilles gens ne doivent pas suivre tous les caprices de la Jeunesse. *Tiberine*, qui est sur le retour, se rend ridicule avec ses mouches, sa coëffure & un étalage de rubans, qui ne conviennent qu'à de jeunes personnes.

¶ La Mode, en *France*, est le triomphe de la bizarrerie ; ce qui charme aujourd'hui les yeux, sera demain rebuté par pur caprice : Si un homme vivoit cent ans, & qu'il gardât soigneusement toutes les differentes especes d'habits, dont il se seroit servi durant tout le cours de sa vie, ce seroit de quoi faire une mascarade bien bizarre. Les autres Peuples de l'*Europe* nous reprochent en cela notre inconstance ; peut-être n'ont-ils pas raison ; ces frequens changemens occupent une infinité d'Ouvriers, qui ne sçauroient à quel métier gagner leur vie, & sont d'une grande utilité pour le commerce. Nous voyons même, que les autres Nations, avec tout leur flegme, étudient nos Modes, & s'assujettissent à nos caprices, où l'on voit toûjours je ne sçai quoi de galant & de bien entendu.)

Ceux qui paroissent si composez & si tranquilles, sont quelquefois autant agitez dans l'ame, que les personnes les plus tumultueuses : mais cela n'empêche pas qu'on ne leur soit fort obligé de cette tranquillité apparente, dont ils ont toute la peine, & les autres toute l'utilité. Quand on se connoît, & qu'on n'est pas le maître de ses emportemens, il faut éviter les occasions, où l'on pourroit laisser voir le ridicule de sa mauvaise humeur. *Eraste* est le plus honnête homme du monde, pourvû qu'il ne jouë point ; il gronde, il s'emporte, il jure pendant que la reprise dure ; il n'a nuls égards pour des fem-

Digitized by Google

mes de qualité, avec lesquelles il jouë; il leur reproche brutalement leurs intrigues & leurs commerces de galanterie; pour se venger de sa mauvaise fortune, & pour se dédommager en quelque façon par ces duretez, de l'argent qu'elles lui gagnent. Quoi que ce soit aux hommes à ceder aux Dames; elles sont contraintes de faire les honneurs, pour éviter ses bizarreries & ses caprices. *Eraste* & ses pareils ne devroient jamais joüer.

Le caractere d'un menteur est odieux, & se fait mépriser; Il y a des gens qui se font une telle habitude de mentir, qu'ils ne peuvent plus s'en empêcher dans les choses même les plus indifferentes; on leur rit au nez, & on ne les croit pas, lors même qu'ils disent la verité.

Il ne faut gueres compter sur l'amitié des personnes médisantes, ce penchant les emporte à tous momens; le plaisir qu'elles trouvent à médire, leur fait oublier que leurs amis sont interessez dans les mauvais contes qu'elles font; elles ne gardent pas même les bienséances; & sans considerer qu'elles s'attirent le mépris de tous ceux qui les écoutent, & qui sont les témoins d'un procedé si bizarre, elles sacrifient leur reputation & leurs amis pour un bon mot.

Prenez le soin de mieux cacher vos soupçons & vos défiances: Vous croyez que tout le monde a dessein de vous tromper, & vous laissez voir votre inquietude. Ceux qui se défient de tout le genre humain, ne sont pas toûjours les plus honnêtes gens du monde. Vous dites que vos domestiques vous volent; que votre femme vous ruïne; que vos enfans enlevent de votre maison tout ce qu'ils peuvent; ils n'y pensent pas; mais vous leur en ferez naître le desir & la volonté par vos soupçons mal fondez.

Ce n'est point la science qui gâte l'esprit; c'est la faute de ceux qui en font un mauvais usage. Un homme qui a l'esprit tourné à la pedanterie, à mesure qu'il devient sçavant, devient plus ridicule; son naturel, ses manieres, ses mœurs, ses discours sont infectez d'un mauvais air de *pedantisme*; il est intraitable, fier, incivil, impoli, opiniâtre. Au contraire un esprit bien tourné acheve de se polir & de s'embellir par la science; elle n'a rien de rude en sa personne, ni de sauvage, ni de rebutant.

Vous paroissez inquiet & chagrin du bien qu'on dit des autres en votre presence; ce dépit qui vous échappe, est une

marque de la petitesse & de la malignité de votre cœur.

Le même principe qui fait qu'on a tant de plaisir à s'entendre loüer, est cause qu'on n'entend les loüanges des autres qu'avec peine. Il faut être assez maître de soi, pour cacher son dépit, si nous ne voulons pas que les autres se réjoüissent à nos dépens ; ils se font un plaisir malin de l'embarras des personnes vaines, & de leur donner quelque sensible mortification.

C'est une marque du caprice & de la bizarrerie des Femmes, de se plaire dans le desordre, d'abandonner le soin de leurs maisons, de laisser perir leurs affaires par pure negligence : cette vie libertine est suivie de mille dégoûts. Les besoins domestiques leur causent à tous momens de grands chagrins ; mais elles ne sont plus capables d'aucune discipline, quand elles se sont accoûtumées à cette vie dereglée. Passer la nuit entiere au jeu, dormir tout le jour, n'observer nul ordre, nulle bienséance : voila le systême de leur vie ; ce déreglement est un ragoût qui les pique, & qui leur fait trouver dégoûtante & ennuyeuse une vie plus unie & plus arrangée.

Adraste forme une resolution, & la quitte dans le même moment ; son ame inquiete & incertaine voltige de pensée en pensée : ce qui l'avoit charmé le matin, lui déplaît le soir : il promet & refuse la même chose à la même personne dans le même moment. Il a commencé à bâtir dans la Ville une maison qui est demeurée imparfaite, parce qu'il a employé à acheter une Terre l'argent qu'il destinoit à ce bâtiment. Il a porté le petit collet & l'aumusse qu'il a depuis changez en cravate & en équipage de Mousquetaire. L'Armée, dès la premiere campagne, lui a paru une affaire trop tumultueuse ; il aime mieux maintenant le repos du Palais, & il songe à acheter une charge de Robe ; mais il attend à se déterminer, s'il se doit mettre au rang des Clercs.

Que les gens d'Epée n'estiment pas les gens de Robe, & que ceux-ci n'estiment pas les gens d'Epée, c'est une coûtume assez établie, sans qu'on puisse dire bien précisément sur quoi elle est fondée : Mais qu'un homme de Robe méprise ceux de sa profession, c'est une affaire bizarre, & dont il semble qu'on ne devroit point trouver d'exemple. Cet entêtement vient peut-être de ce que personne n'est content de sa condition : cependant l'unique moyen de vivre heureux est de se borner à ce qu'on est, & de regarder son état par ses cô-

Digitized by Google

tez les plus favorables. L'inconstance naturelle des hommes, & l'esperance d'être plus heureux dans un autre genre de vie, leur fait faire assez souvent de fausses démarches. Un riche Abbé renonce au repos de la Clericature, pour se jetter dans le tumulte des armes ; il quitte une vie douce & tranquille, pour mener une vie tumultueuse & agitée. De jeunes Magistrats ennuyez de traîner leur robe, abandonnent la Magistrature, pour prendre un Emploi dans les Troupes. Quelle bizarrerie !

Ceux qui se tourmentent sans cesse, ne peuvent gueres laisser en repos les personnes avec qui ils vivent ; ils leur font porter la peine de leur mauvaise humeur. Quand leurs chagrins sont legitimes, on y compatit plus aisément : mais qui pourroit supporter la bizarrerie de certaines gens à qui tout rit, qui sont riches & à leur aise, qui n'ont aucune mauvaise affaire, & qui demeurent cependant en proye à une sombre mélancolie, sans sçavoir pourquoi ? [Ils se plaignent à tous momens, d'une maniere lamentable, de leur mauvaise fortune : ils sont bien vêtus, bien logez, bien nourris, bien servis, rien ne leur manque ; cependant ils sont malheureux ; mais ils ne doivent s'en prendre qu'à leur bizarrerie.]

La jalousie est un signe infaillible d'un esprit mal fait, & d'une ame basse & rampante. C'est un reproche secret qu'on se fait à soi-même de son peu de merite ; on se défie de soi, & l'on craint d'être effacé par les autres, qui ont un merite plus réel. Les personnes infectées de ce poison, ne voyent qu'avec dépit les succés des autres. L'éclat de la vertu éblouït leurs yeux jaloux ; ils cabalent, ils employent toutes sortes d'artifices pour diminuer cet éclat. C'est un mauvais moyen pour s'élever, que de chercher à détruire les autres ; c'est vouloir aller à la gloire par un chemin bien honteux.

On voit des gens d'un naturel si bizarre, qu'ils ne peuvent souffrir tout ce qui est au-dessus d'eux. Le merite des autres les éblouït, & les importune ; ils croyent que leurs concurrens s'avancent, & ne peuvent pardonner à la fortune les faveurs qu'elle leur fait.

L'aigreur, le dépit, la jalousie sont les causes du peu de plaisir, que hommes trouvent les uns avec les autres. On se fait un point d'honneur de soûtenir des opinions extravagantes ; & quand des gens d'un certain caractere ont pris leur parti, quelque tort qu'ils ayent, ils soûtiennent leurs extrava-

Digitized by Google

gances avec une opiniâtreté dont toutes les raisons des personnes les plus éclairées ne peuvent les guerir.

¶ Il y a plus d'honneur qu'on ne pense, à se dédire ; un honnête homme, qui s'apperçoit de son égarement, prend une autre route, & convient de bonne foi de son erreur : Un fat entêté & suffisant croit qu'il y va de sa gloire à suivre sa pointe, sans vouloir avoüer qu'il a tort ; mais tout ce qu'il dit pour appuyer ses premiers sentimens, fait connoître son ignorance, & le fonds de sa mauvaise humeur. Est-ce une chose si nouvelle aux hommes de se tromper, qu'on se croye deshonoré pour avoir fait quelque bévûë ? On se deshonore bien davantage en la soûtenant avec une opiniâtreté bizarre.)

Il n'y a point de remede à la bizarrerie & à la mauvaise humeur de certaines gens, la moindre bagatelle les met en des fureurs qu'on ne peut pas appaiser : Ils grossissent les objets, pour chercher des raisons à leurs chagrins ; leur bile noircit toutes choses ; ils croyent qu'on a toûjours intention de les chagriner ou de les offenser ; & quand leur colere a éclaté, ils ne peuvent plus revenir à leur bon sens. Pour s'empêcher de tomber dans ces extravagances bizarres, ils devroient consulter la Raison, dans les intervalles où elle est dégagée des vapeurs de cette sombre mélancolie, qui les offusquent.

Se fâcher pour des sujets frivoles, est une marque de grossiereté ou de mauvaise éducation. Les gens polis ne se fâchent pas si aisément ; ils ne font pas toûjours semblant de tout entendre ; ils donnent quelque chose au caprice & à la bizarrerie des gens avec qui ils sont en commerce. Les personnes orgueilleuses & hautaines, si elles n'ont qu'un esprit mediocre, ou si elles n'ont pas un grand usage du monde, ne peuvent rien souffrir, & croyent qu'on manque toûjours en quelque chose au respect qui leur est dû. C'est ce qui fait qu'elles sont toûjours sur le ton plaintif ; & l'on est souvent contraint d'essuyer des reproches bien aigres.

¶ Si elles se sont fâchées mal-à-propos, & qu'on se mette en devoir de leur faire connoître l'injustice de leur procedé, elles oublient leur premiere querelle, pour en faire une personnelle à celui qui tâche de les ramener à la Raison : On a vû des gens rompre avec leurs meilleurs amis, qui faisoient tous leurs efforts pour les tirer d'un mauvais pas, ou pour les empêcher de s'enfoncer davantage dans une mauvaise affaire : Les hommes sont tellement idolâtres de leurs sentimens ; leur

Digitized by Google

bizarrerie est telle, qu'ils aiment mieux s'exposer à des chagrins éternels, que d'avoüer qu'ils n'ont pas raison, dans les choses même où ils sont le plus déraisonnables.

DE LA FAUSSE DELICATESSE.

CE n'est pas toûjours une marque d'esprit, de faire tant le dégoûté : cette fausse delicatesse vient assez souvent d'un fonds de mauvaise humeur ou de malhonnêteté. Les personnes qui sçavent vivre, & qui ont beaucoup de politesse, excusent aisément les petits défauts des autres, ou elles les dissimulent : ce n'est pas qu'elles ne les sentent ; mais elles les excusent & les tolerent par bonté, pour épargner la confusion de ceux qui y sont tombez.

A quel usage mettra-t-on dans le commerce du monde des gens qui prennent toûjours le contrepied des autres, & qui blâment ce que tout le monde a approuvé ? Ils ne trouvent rien qui les pique, ou qui leur fasse plaisir : ils croyent par cette delicatesse affectée, passer pour des gens d'un goût fort exquis ; mais on les regarde comme des misanthropes, qu'il faudroit bannir de la societé, ou comme des extravagans, qui n'ont pas le sens commun, & qui prétendent se mettre au-dessus des autres, en faisant les difficiles & les dégoûtez.

Cette delicatesse étudiée que vous affectez en toutes choses, vous fait passer dans le monde pour une fausse Précieuse. Vous n'êtes jamais contente de personne, quelque merite que l'on puisse avoir ; les traits les plus reguliers des plus beaux visages vous paroissent difformes : on ne peut vous dérider le front, quelque plaisantes que soient les choses que l'on dit devant vous : les plus beaux endroits des plus belles Comedies vous font bâiller & vous endorment ; & quand tout le monde éclate de rire, vous paroissez chagrine & ennuyée. Sont-ce des vapeurs ? Est-ce un effet de votre mauvais goût, ou de votre bizarrerie ?

Le choix des personnes que l'on frequente, est l'une des choses à quoi il faut le plus s'étudier ; mais ce seroit une fausse delicatesse, ou un excés de vanité, de ne vouloir s'humaniser qu'avec des gens de distinction, & rebuter les personnes de basse naissance ; le merite personnel devroit être préferé à la qualité. Ce n'est pas avec les plus grands Seigneurs

que le commerce est le plus agréable ; leurs mœurs ne répondent pas toûjours à leur haute naissance : avec les titres de *Vicomtes* & de *Marquis*, on a souvent bien de la roture dans l'ame.

§ L'entêtement ordinaire des personnes de basse naissance, qui ont fait une grande fortune, est de vouloir se mettre au niveau des gens de la premiere qualité, & de dédaigner tous leurs égaux : Ils oublient bientôt ce qu'ils étoient avant leur fortune ; leur train, leur table, le grand jeu qu'ils joüent, les déferences qu'on a pour eux, les accoûtument insensiblement à croire que leurs biens les font aller de pair avec les personnes du premier rang, & leur donnent du dégoût pour tous ceux qui ne sont pas en état de faire de grandes dépenses.)

☞ Une espece de Fâcheux que je trouve fort incommodes, ce sont ceux qui ne prennent point de goût à tout ce qu'on leur dit ; on a beau se mettre en frais pour les divertir, & pour les payer de la peine de leur visite ; rien ne les touche, & ils font paroître sur un visage mal satisfait, qu'ils s'ennuyent : ils ne font que se frotter les yeux, ils demandent incessamment quelle heure il est, & depuis quand ils sont entrez. Ceux qui sont tant les dégoûtez, doivent craindre d'ennuyer aussi les autres. *

Que l'on s'épargneroit de peines & d'inquietudes, si l'on ne se piquoit point de ce que les autres disent de nous ; & qu'une fausse delicatesse nous fait passer de mauvais momens ! Il est vrai que cette grande moderation est d'un difficile usage & d'une pratique bien amere ; mais le repos qu'elle donne, recompense assez de l'effort que l'on se fait pour se surmonter. J'aimerois autant plaider, que d'être exposé à de perpetuels éclaircissemens : Si ce que l'on nous reproche, est veritable, il faut nous corriger, pour faire taire la médisance. Si ce que l'on dit à notre desavantage, est faux ; ce n'est pas nous que l'on attaque, c'est notre fantôme, & il ne faut point s'en mettre en peine. En méprisant de tels discours, on leur ôte beaucoup de leur force, & l'on prive ceux qui les font, du plaisir malin qu'ils ont à médire. Quand on est trop sensible, on ne peut plus compter sur son repos ; on est en butte à tous ceux qui voudront nous chagriner.

§ C'est cette fausse delicatesse qui rend le commerce de la plûpart des Femmes fort incommode ; le moindre mot qu'on

Digitized by Google

dit à leur deſavantage, & qu'elles interpretent toûjours en mauvaiſe part, leur donne d'étranges inquietudes; elles s'en plaignent amerement dans tous les lieux où elles ſe trouvent; les meilleures amies ne ſe pardonnent rien; la plûpart de leurs converſations ſe paſſent en explications & en apologies, pour donner un bon ſens à ce qu'on a dit, ou à ce que l'on a penſé ſur leur chapitre : Il faut être plus que femme, pour ſe mettre au-deſſus de cette delicateſſe chagrine, & pour ne ſe pas gendarmer ainſi mal-à-propos.

☞ Pour trouver de la douceur dans le commerce du monde, il faut s'accoûtumer à vivre avec toutes ſortes de gens, & ne choquer jamais perſonne de deſſein prémedité : il n'eſt point de ſi foible ennemi, qui ne puiſſe nuire, & qui ne ſoit capable de faire paſſer de mauvaiſes heures. *

Ce n'eſt pas toûjours par des apologies, ni en faiſant grand bruit, qu'on ſe juſtifie le mieux. Un homme d'honneur à qui la conſcience ne reproche rien, & qui ſe voit accuſé injuſtement, dit modeſtement ſes raiſons; ſi on ne les reçoit pas, il ſe contente du témoignage de ſa bonne conſcience; le plaiſir que lui donne ſon innocence, le dédommage de l'injuſtice qu'on lui fait : ſa tranquillité donne un nouveau luſtre à la netteté de ſa vertu. Les perſonnes delicates ne peuvent étouffer leurs reſſentimens; quand on les attaque, elles repouſſent les affronts par des reparties aigres & injurieuſes, qui ſont des preuves bien équivoques de leur innocence.

Varrus pour faire parade de ſon éminent ſçavoir & de ſa grande delicateſſe, ne peut ſe reſoudre à trouver rien de bon, de tout ce que font les autres. Il n'a jamais approuvé ni Sermon, ni Plaidoyer, ni Comedie. Eſt-ce manque de goût? Eſt-ce jalouſie? Il peut opter : Il a trop peu d'eſprit & trop bonne opinion de ſoi pour loüer les Ouvrages des autres, quoi qu'excellens; mais en recompenſe il vante perpetuellement les ſiens, qui ſont déteſtables.

L'uſage des Ceremonies eſt preſque aboli, & je crois qu'on a eu raiſon de ſe défaire de ces manieres gênantes : cependant il y a encore des perſonnes formaliſtes, qui croyent qu'on leur manque de reſpect, quand on ne leur rend pas de certains devoirs qu'elles exigent. Il faut les contenter; la grande regle eſt de ſe faire au goût des gens avec qui l'on eſt obligé de vivre : Pourquoi s'expoſer de gayeté de cœur à les offenſer, pour une reverence qu'on ne leur feroit pas à leur

Digitized by Google

gré, ou d'une maniere aſſez ſoûmiſe & aſſez reſpectueuſe ?

Si vous êtes trop circonſpect ſur les formalitez, & ſi vous ne paſſez rien aux perſonnes de votre ſocieté, on vous fuira comme un miſanthrope. On voit des gens, qui pour faire les delicats, pouſſent leur delicateſſe juſqu'au chagrin. Rien ne les touche, ils n'admirent rien, contens de s'admirer eux-mêmes : le malheur eſt qu'ils n'ont point d'autres admirateurs. Ils s'enyvrent de la complaiſance que leurs rares qualitez leur inſpirent, & ne voyent rien dans les autres, qui merite leur attention.

Les beaux-eſprits s'abuſent de vouloir qu'on leur ſçache tant de gré. L'eſprit, dans le ſiecle où nous ſommes, n'eſt pas une choſe aſſez rare pour donner une grande diſtinction : les beaux-eſprits ne ſont pas toûjours les plus commodes pour le commerce ; ils ne ſont jamais contens de ce que font les autres ; mais le plus ſouvent ils n'ont qu'une fauſſe delicateſſe, qu'ils affectent pour ſe donner un air d'autorité, & pour décider ſouverainement de tous les Ouvrages d'eſprit.

Les hommes ſeroient en peu de temps parfaits, s'ils avoient la même penetration & le même empreſſement pour corriger leurs propres défauts, qu'ils ont pour corriger les défauts des autres. Nous ſouffrons des mauvaiſes qualitez de nos voiſins, & nous voudrions qu'ils s'en défiſſent : mais ſouffrent-ils moins de nos imperfections, & pourquoi ne leur pas épargner cette peine, en nous corrigeant ?

¶ Quelles attentions, quelle vivacité pour remarquer tout ce qui nous bleſſe dans les autres ! Combien ſeveres ſont les regles que nous établiſſons pour leur conduite ! Quelle indulgence avons-nous pour nous-mêmes ; quelle indolence pour nous défaire de nos mauvaiſes habitudes ! Nous y vieilliſſons ſouvent ſans nous en appercevoir ; ou quand nous connoiſſons nos défauts, nous ſommes trop pareſſeux pour prendre toutes les précautions neceſſaires afin de nous en délivrer : Au moins ne crions pas contre ceux qui ont les mêmes défauts & la même pareſſe que nous.)

L'unique occupation de certaines gens eſt de reprendre & de cenſurer tout ce qu'ils voyent & tout ce qu'ils entendent. On leur pardonneroit peut-être cette fauſſe delicateſſe & ce chagrin bizarre, s'ils renfermoient en eux-mêmes leurs ſentimens, & s'ils ne les publioient pas avec trop de legereté : C'eſt ſe tromper, de vouloir paſſer pour bon connoiſſeur, par une

Digitized by Google

critique si severe : les dégoûts continuels de l'esprit sont une marque de son indisposition, comme le dégoût des viandes est une marque de la mauvaise disposition du corps.

¶ Il ne faut pas esperer que les Femmes ayent le moindre ménagement les unes pour les autres ; soit que ce soit delicatesse, ou un effet de leur chagrin, elles ne se pardonnent rien, sur tout s'il y entre quelque rivalité, ou quelque interêt secret. Elles devroient du moins reserver pour elles seules leurs reflexions, sans faire part au Public des découvertes qu'elles ont faites au desavantage de leurs rivales.)

Les hommes veulent bien être raillez sur de certains vices, ils sont quelquefois les premiers à en parler : Mais ils sont au desespoir, quand on les raille sur des défauts exterieurs, qui sautent aux yeux. Celui qui permettra qu'on rie de ses galanteries, vous sçaura tres-mauvais gré que vous lui reprochiez qu'il est louche ou boiteux, quoi qu'il n'y ait point de sa faute. D'où vient cette fausse delicatesse pour des défauts qu'on ne peut éviter ; & que des imperfections qui regardent les mœurs, & dont nous pourrions nous défaire, soient presque comptées pour rien ?

Ce qui fait que l'on profite si peu des lumieres des autres, c'est qu'on ne demande pas leurs avis avec une intention sincere de les suivre. On veut qu'ils approuvent les resolutions que nous avons prises, & dont nous leur cachons le secret avec beaucoup de mystere & de détours.

La prudence humaine n'est gueres à l'épreuve des trahisons que nous font nos amis, parce qu'on ne s'en défie point. Mais il faut être bien duppe pour se laisser tromper par ses ennemis, parce qu'on s'en doit défier toûjours. Plus ils temoignent d'envie de se reconcilier, & plus les apparences sont belles ; plus doit-on se tenir sur ses gardes. Un General habile n'est jamais plus attentif à observer les démarches de ses ennemis, pour éviter toute surprise, que quand on negocie la paix.

Ce qui rend les entretiens ordinaires si fastidieux, ce sont les applaudissemens qu'on donne à des sottises. Les esprits bornez admirent tout, & relevent les moindres bagatelles qu'on devroit laisser tomber. Le meilleur parti que puisse prendre un honnête homme dans ces rencontres, est de ne rien dire. Ce seroit un excés de complaisance d'applaudir à des fadaises qui choquent ; mais ce seroit aussi un excés de delicatesse, de ne pouvoir souffrir que des choses exquises, & de témoi-

Digitized by Google

gner du mépris pour tout ce que l'on dit de froid & de trivial.

Quand on donne conseil, on se soucie moins de l'évenement de la chose, que du succés de son avis; on veut qu'il passe, & souvent on se fait une affaire personnelle d'une chose qui ne nous regarde nullement. Proposez avec modestie les raisons qui appuyent votre sentiment; ne faites point paroître dans vos manieres, un air suffisant & présomptueux, qui fasse remarquer la complaisance secrete que vous avez de votre merite; songez qu'on demande des lumieres pour faire réüssir une affaire, & qu'il n'est nullement question de faire briller votre bel esprit.

Un homme soupçonneux est d'un commerce fort difficile; il faut de grands ménagemens pour ne lui point donner d'ombrage. Les personnes d'un merite borné sont toûjours sur les épines; ils interpretent tout de travers; ils croyent que tous les ris sont mysterieux, & qu'on y entend toûjours finesse: le moindre signe ou le moindre geste leur blesse l'imagination: ils croyent toûjours qu'on parle d'eux, & qu'on n'en dit pas de bien: ils vous prennent brutalement à partie, & vous demandent des éclaircissemens pour des outrages qu'on n'a point songé à leur faire.

C'est quelquefois par politique que certaines gens se plaignent, comme si on ne rendoit pas justice à leur merite. La conscience leur fait souvent des reproches fort aigres; ils tâchent par leurs plaintes éternelles, de faire entendre qu'on les opprime injustement, & d'exciter au moins la compassion des personnes, qui ne prennent pas la peine d'éclairer de plus prés leur conduite, & qui les en croyent sur leur parole.

Je ne puis deviner quel ragoût trouvent de certaines gens à se plaindre toûjours, qu'ils sont malheureux: il y a un orgueil caché là-dessous, pour donner à entendre que leur merite est maltraité ou mal recompensé; mais ces lamentations perpetuelles sont fort ennuyeuses à ceux qui les écoutent: le même sentiment qui fait que nous avons du plaisir à gemir sur nos malheurs, empêche que les autres n'en ayent à nous plaindre. *Julie* est une tres-aimable femme, mais elle gemit sans cesse, & l'on ne peut être de ses amis, si l'on ne compatit à ses maux. Aprés avoir parcouru toutes les maladies dont elle se croit attaquée, elle s'en prend à la fortune, qui la persecute, à ce qu'elle prétend; à l'injustice de ses ennemis; à l'indolence de ses amis, qui n'ont pas pour ses interêts toute

Digitized by Google

la chaleur qu'elle demanderoit d'eux : enfin elle veut faire compassion ; c'est sa folie. On lui voit un embonpoint à faire juger qu'elle joüit d'une santé parfaite ; cependant elle se retranche éternellement sur la delicatesse de sa complexion, sur des vapeurs, sur la migraine, & fatigue tout le monde par le recit de ses infirmitez. Ces idées, qui rappellent le souvenir des Medecins & des medecines, sont dégoûtantes ; il ne faut parler de ses maux, que le moins qu'on peut : comme *Julie* se plaint toûjours, on s'en tient quitte, & je ne vois personne qui la plaigne.

Les personnes d'un esprit mediocre ont rarement de la complaisance ; ils se font un merite de leur dégoût & d'une critique inflexible : Ils prennent un air dédaigneux, quand on applaudit à quelque chose de bon en leur presence : ils ne sont plus les maîtres de leur dépit, & poussent leur chagrin jusqu'à brusquer ceux qui rendent justice au merite des autres, & qui sentent les beautez d'un bel Ouvrage.

Evitez, si vous aimez votre repos, le commerce de ces personnes si attentives & si ponctuelles à se faire rendre tous les devoirs jusqu'aux derniéres minuties. La moindre bienséance qu'on aura negligée par mégarde, leur fait jetter feu & flamme, comme si on les avoit blessées jusqu'au vif. Le même esprit qui leur persuade que tout leur est dû, leur fait accroire qu'ils ne doivent rien aux autres, & ils se dispensent, sans façon, des devoirs les plus essentiels. *Aminte* se plaint qu'on ne l'a pas visitée un jour qu'elle a eu la migraine ; mais elle ne s'informe pas seulement de la santé d'une de ses amies qui a été dangereusement malade.

C'est une erreur de croire, que ce qui s'est fait dans les siecles passez, est plus excellent que ce qui se fait dans le nôtre. Cette affectation de loüer toûjours les Anciens, est quelquefois une maniere détournée pour censurer les Modernes. C'est une delicatesse chagrine, ou une jalousie cachée, qui leur fait prendre parti contre leurs propres lumieres. *Eudoxe* ne se mettroit pas en peine de chercher de belles expressions pour loüer les Anciens, si les applaudissemens que *Tite* a meritez par ses beaux Ouvrages, n'irritoient sa jalousie. Il se soucie fort peu d'élever les Anciens ; mais il veut abaisser le Moderne, & le détruire s'il peut, pour profiter de sa dépoüille, & pour s'enrichir de son débris. Il se fait un merite de mépriser tout ce qui est nouveau, pour donner à entendre qu'il a le

Digitized by Google

goût de l'Antiquité ; & il est vrai qu'il ne connoît pas un Auteur du siecle d'*Auguste*. Pour juger sainement d'une Piéce, il faut la considerer par elle-même, & se défaire de toute prévention ; la jalousie, l'esprit de parti, les cabales font gauchir le discernement, & empêchent qu'on ne se fasse une veritable idée d'un Ouvrage.

¶ Le trop grand raffinement en matiere d'Ouvrage n'est pas toûjours la marque d'un bon esprit ; c'est souvent la marque d'une basse jalousie : on est au desespoir d'entendre loüer les Ouvrages des autres ; il n'est point d'artifice dont on ne se serve pour en diminuer le prix, sur tout quand on prétend à la gloire de bien écrire : Si vous êtes frappé de cette maladie, donnez-vous bien de garde d'en faire paroître le moindre signe ; votre affectation, vos dégoûts, le mépris que vous témoignerez de ces rivaux & de leurs Ouvrages, ne contribueront rien à votre reputation, on vous regardera seulement comme un homme envieux.

DES BIENSEANCES.

LA Science des égards est, pour ainsi dire, l'ame de la société : c'est ce qui fait qu'on rend à chacun ce qui lui appartient, & ce qui compasse tellement les actions, qu'on ne fait jamais rien qui puisse déplaire à personne. Il suffit d'observer les bienséances pour éviter le ridicule, & pour empêcher que personne ne puisse se plaindre de nous avec justice. Il faut avoir une grande attention sur soi, pour démêler ce qui convient, d'avec ce qu'il faut éviter. Les bienséances sont d'une étenduë infinie : le sexe, l'âge, la profession, le caractere, le temps, le lieu imposent des devoirs differens : il faut connoître ces differences, & s'y assujettir, si l'on veut se faire au goût du monde : quelque merite que vous ayez, si vous vous dispensez d'observer les bienséances, vous passerez pour un homme impoli, qui ne sçait pas vivre, & qui n'a nul discernement de ce qui peut plaire.

Quel moyen que des gens qui sont dans une ignorance grossiere des bienséances, puissent plaire à des personnes polies ? Leurs actions, leurs paroles, leurs gestes, leurs démarches sont autant d'impertinences. C'est à l'école du monde que l'on apprend à observer les bienséances ; c'est la source de la politesse & des agrémens.

Digitized by Google

☞ Pour plaire, il faut s'attacher à connoître les differens devoirs que l'on est obligé de rendre à toutes sortes de personnes, selon leurs differens caracteres; car il n'est pas de la bienséance de traiter également tout le monde, & d'avoir la même déference pour un miserable, que pour un honnête hom me. *

Il est certain que l'exterieur ne fait que la moindre partie du merite d'un honnête homme: cependant, lors qu'on est d'une profession qui demande de la gravité & de la retenuë, on ne peut negliger de certains dehors, sans se dégrader en quelque maniere, & sans avilir sa dignité. Un grand Magistrat n'oseroit paroître en public avec un habit de couleur, ni en cravate; si ceux qui sont plus jeunes, se donnent quelque licence sur cette matiere, on ne les en estime pas davantage. C'est à peu prés comme si un homme d'Eglise vouloit porter un autre habit, que celui qui convient à son caractere.

[Peut-être que le jeune *Clitus*, qui a trente mille livres de rente en bonnes Abbayes, prétend que ses richesses doivent le dispenser de la modestie des Clercs: on le voit le plus souvent vêtu d'un justaucorps rouge; l'habit noir lui semble trop triste & trop lugubre; il ne veut pas, *dit-il*, être condamné à porter le deuil toute sa vie: sa Bibliotheque n'est composée que de Romans & d'Historiettes amoureuses; Il a l'air, le maintien, l'esprit, le cœur d'un Mousquetaire; il est fâché de ne pouvoir aller à l'Armée; le temps qu'il employe à sa toilette, & à visiter les Dames, ne lui donne pas le loisir de prier Dieu, & de reciter son Breviaire; mais au moins il le fait dire par son Valet de chambre.]

La complaisance est le plus grand charme de la societé, & le chemin le plus court pour gagner l'amitié des hommes. Mais il faut que cette complaisance ait des bornes; quand elle est outrée, elle devient fade; il faut distinguer ce que la Raison & les bienséances exigent de nous; ce n'est pas être complaisant, que de donner aveuglément dans le caprice de tout le monde; c'est être adulateur ou imbecille.

☞ Il ne faut pas se faire un grand effort pour être honnête & complaisant avec des esprits doux, qui s'accommodent à tous nos caprices, & qui nous cedent tout; mais il faut avoir bien de l'adresse, & un grand fonds de complaisance, pour vivre avec des esprits bizarres, qui ne suivent que l'impetuosité d'une humeur fiere & mal reglée. *

Digitized by Google

On ne peut être honnête homme, si l'on n'est fidele à garder les secrets que nos amis nous confient ; il ne faut pas même manquer à ce devoir, aprés avoir rompu tout commerce avec eux. On n'est pas en droit de disposer d'un bien, dont nous ne sommes que les dépositaires ; si leur conduite irreguliere veut que nous cessions de les voir, notre propre devoir exige que nous ne leur manquions pas de fidelité.

¶ Ce qui se presente d'abord, quand nous avons eu quelque démêlé avec quelqu'un de nos amis, est de dire tout ce que l'on sçait pour décrier sa conduite, & pour justifier la nôtre. On fait remarquer avec soin tous ses mauvais procedez ; on découvre des secrets, qui lui sont desavantageux, dont il nous a fait confidence dans le temps de nôtre amitié. Cette maniere de se venger est infame, & cause souvent de grands chagrins ; car si l'on se remet bien ensemble, on est au desespoir de sa legereté : & l'on est bien honteux, quand la personne interessée s'apperçoit des mauvais tours qu'on lui a joüé. Dans ces temps de nuages il faut de l'attention sur soi, afin qu'il n'échappe rien dont on ait lieu de se repentir.)

[Rien ne fait mieux voir la foiblesse ou la vanité de l'esprit humain, que la démangeaison que l'on a de dire tout ce que l'on sçait. C'est un ragoût pour les personnes vaines, de donner à entendre qu'on les choisit pour leur faire des confidences ; & afin qu'on n'en doute pas, ils redisent tout ce qu'on leur dit sous le secret ; sans se soucier des interêts de ceux qui leur ont confié leurs plus importantes affaires, ils ne songent qu'à satisfaire leur vanité : mais ils ne prévoyent pas que c'est justement le moyen de se rendre méprisables, & de se faire regarder comme des hommes foibles, étourdis, indiscrets, à qui l'on ne peut confier la moindre bagatelle, & qu'il faudroit bannir du commerce du monde, comme des pestes de la Societé civile.]

On voit des gens à qui les choses les plus honteuses ne coûtent rien à dire, ni même à faire ; qui ne gardent nulles mesures, & qui ne ménagent personne. Il semble que la reputation est la derniere chose dont ils se mettent en peine.

Un excés de familiarité ne convient qu'à des personnes qui ne sçavent ce que c'est que d'observer les bienséances. Il ne faut pas cependant vivre d'une maniere gênante, ni se tenir dans une contrainte mélancolique. La politesse n'est nullement incompatible avec une certaine liberté, qui plaît & qui sied

Digitized by Google

bien à tout le monde ; on porte quelquefois cette liberté jusqu'à l'excés ; & ces mêmes personnes, quand elles se trouvent devant des gens respectables, tombent dans un serieux triste & chagrin, qui approche un peu de la bêtise.

L'usage du *tu* ou du *toi* s'est introduit parmi les Précieuses, & une espece de *petits-maîtres*, qui se traitent fort cavalierement : Je ne blâme pas absolument cet usage, mais il est fort delicat : le commerce des personnes polies demande plus de reserve, plus de retenuë & plus de respect. Les égards qu'on a les uns pour les autres, aident beaucoup à conserver une estime reciproque, au lieu qu'un excés de familiarité fait d'ordinaire naître le mépris, & engendre quelquefois des querelles.

D'autres temps, d'autres soins : ce qui convient aux jeunes gens, ne convient pas toûjours à des personnes d'un âge plus avancé. On pardonne à un Page, ce qui ne se pardonneroit pas à un Magistrat, ou à un General d'Armée. Les Femmes avancées en âge, qui veulent attirer les yeux par l'éclat de leurs parures, agissent contre la bienséance. *Celinte* approche de quarante ans, elle veut imiter les petites façons de *Junie*, qui n'en a que seize.

☞ Pour se faire au goût du monde, les préceptes sont moins utiles, que la pratique & l'experience ; il faut s'accoûtumer à faire des reflexions sur les manieres de certaines gens, qui nous charment, & sur les défauts des autres, qui nous choquent : si l'on veut plaire aux gens de bon goût, il faut soûtenir par tout le caractere d'honnête homme sans se démentir jamais. *

Les personnes les plus delicates sur les bienséances ne sont pas toûjours celles qui meritent plus d'égards ; elles ne sont si scrupuleuses sur de petites formalitez, que parce que leur reputation est attaquée ; & comme la conscience leur reproche de certaines affaires, qui meritent d'être censurées, elles croyent toûjours qu'on y entend finesse, & qu'on a envie de les offenser. Le chagrin, les reproches, les éclats ne sont pas de bons moyens pour empêcher qu'on ne croye le mal que l'on dit de nous.

C'est à tort que ceux qui ne ménagent pas assez le Public, se plaignent qu'on les censure avec trop de severité ; on ne juge que selon les apparences ; peut-être que vos intentions sont bonnes ; mais ce que l'on voit, blesse les yeux. On n'est

Digitized by Google

pas obligé d'approfondir les secrets motifs qui vous font agir ; c'est à vous à prendre si bien vos mesures, qu'aucune action ne vous échappe contre laquelle on puisse crier.

Tout excés est vicieux, & blesse les personnes delicates, qui ont un discernement juste ; des civilitez excessives ou trop étudiées sont importunes ; des hauteurs trop fieres sont choquantes. Le grand art de plaire consiste à trouver le milieu entre trop & trop peu : ce temperament fait la perfection des vertus humaines ; c'est ce qui distingue les gens qui sçavent vivre d'avec les personnes grossieres, qui ne se conduisent que par caprice.

Les Bourgeois, les Provinciaux, les Pedans sont grands faiseurs de reverences ; ils accablent le monde par leurs complimens éternels & par des civilitez gênantes : ils font des embarras à toutes les portes, & il faut disputer une heure à qui passera le dernier : les *François* se sont défaits peu à peu de tout ce qui a l'air de contrainte ; qu'est-il besoin de tant se tourmenter à faire de si longs complimens, & à dire des choses si recherchées, qui font suer ceux qui les écoutent ?

☞ Ce qui fait que mille gens nous paroissent desagréables, c'est qu'ils ne se sont point appliquez à se défaire d'un certain je ne sçai quoi, qui se répand sur tout ce qu'ils font ; Nous jugeons des hommes par les apparences, & quand on en voit qui se licentient à faire de certaines choses, qui nous choquent, on ne peut s'empêcher de les en estimer moins. *

Est-ce assez pour une femme, de ne rien faire qui blesse sa gloire, quand les dehors de sa conduite démentent cette idée de sagesse, dans laquelle elle se renferme ? La reputation de *Plotine* est entamée par mille foibles qu'on a droit de lui reprocher ; mais parce qu'elle s'abstient peut-être de ce qu'il y a de plus grossier dans le vice, elle se regarde comme un modele de sagesse, & neglige les apparences, qu'elle traite de bagatelles & de minuties.

Les jeunes filles s'imaginent-elles qu'il suffit d'avoir un exterieur modeste & composé, & que sous ces apparences elles peuvent nourrir dans le cœur de veritables attachemens, sans s'exposer au ridicule, où elles tombent, quand on démêle les mysteres de cette fausse pruderie ? Elles se sont défaites depuis quelques années de cette rigueur austere, qui étoit d'un grand secours pour sauver la vertu ; elles paroissent trop douces, trop complaisantes, trop humaines, trop apprivoisées ;

pour le dire naïvement, elles n'ont pas assez de retenuë, quoi que cette vertu soit l'une des parties essentielles de leur état.

C'est mal raisonner de dire, que l'on se contente d'avoir la conscience nette, & qu'on n'est pas d'humeur à se gêner, pour se faire au caprice de tout le monde. Si l'on ne sauve les apparences, on irrite la satire, & l'on ne peut plus faire taire la médisance, quand elle est une fois déchaînée: il n'est plus temps de prendre des mesures, quand on a perdu sa reputation.

Les jeunes personnes se licentient maintenant sur de certaines matieres, où elles devroient faire paroître plus de retenuë & plus de circonspection. L'air coquet ou effronté les rend méprisables ; il leur sied mal de parler sur certains chapitres ; on est surpris de les voir dans un âge peu avancé si sçavantes sur des choses qu'elles devroient absolument ignorer : elles oublient dans ces rencontres, que la pudeur & la modestie est leur partage. Si cette ressource leur manque, elles ne peuvent plus plaire aux honnêtes gens. Les paroles trop libres, dans la bouche d'une fille, quelque enveloppées qu'elles soient, font toûjours un mauvais effet : si leurs flateurs les loüent en public de leur belle humeur, ils les méprisent en particulier.

La trop grande complaisance que les meres ont pour leurs filles, les jette souvent dans le libertinage. Quand on est jeune & belle, on est sans cesse exposée aux flateries des soûpirans: il faut que la severité d'une mere vigilante serve de frein à la jeunesse trop facile, & qu'elle la retienne dans le devoir. *Flavie*, qui est maintenant si décriée, avoit de la vertu & de la pudeur, quand elle commença à paroître dans le monde. Sa mere l'a perduë ; enyvrée de la beauté & des agrémens de sa fille, elle en parloit à tout le monde, & ne pouvoit parler d'autre chose : elle la regardoit comme un modele de beauté, & vouloit que tout le monde l'admirât. Sa joye étoit extrême, quand elle voyoit sa fille entourée d'une foule d'Amans, qui l'adoroient comme une idole : Elle prenoit même le soin de leur faire remarquer le bon air & la bonne mine de sa fille, & de relever toutes les jolies choses qu'elle disoit. Les jeunes personnes n'ont déja que trop de penchant à la coquetterie, sans qu'il soit besoin d'allumer le feu par la licence qu'on leur donne.

Un mot échappé fait souvent bien du desordre, & cause

de longs repentirs. Qui pourroit s'abstenir de dire son sentiment des autres, quand il ne leur est pas avantageux, auroit trouvé un grand secret de s'épargner bien des démêlez. Il faut au moins gagner sur soi, de ne point dire d'un homme des choses desavantageuses devant des gens qui les lui rediront : c'est s'exposer de gayeté de cœur à se faire des ennemis.

¶ L'indiscretion que l'on a de parler trop librement les uns des autres, est la source de tant de démêlez, qui troublent le repos des hommes ; Ceux qui ont entendu des discours desobligeans, & qui les repetent aux personnes interessées, raisonnent mal, s'ils prétendent les obliger par ces confidences indiscretes ; on n'écoute qu'avec un soûlevement de cœur un homme qui est assez mal avisé pour nous dire, en face, des choses qui nous chagrinent, quoi qu'il ne fasse que repeter ce qu'il a entendu dire à d'autres.)

Pour plaire dans la conversation, il faut écouter ce que l'on vous dit, & répondre à propos. Peu de gens observent cette maxime : ceux qui croyent avoir plus d'esprit que les autres, n'écoutent point, & veulent toûjours parler. Peu attentifs à ce qu'on leur dit, ils épient le moment d'interrompre la narration, pour débiter ce qu'ils ont dans l'esprit, & ce qui occupe toute leur attention. Ce n'est pas le tout de briller, il faut donner le temps aux autres de faire paroître leur esprit, & de parler à leur tour. La conversation est un commerce, où chacun doit contribuer du sien pour la rendre agréable.

☞ Ce n'est pas assez d'avoir beaucoup d'habileté pour plaire aux personnes raisonnables ; il y faut joindre des manieres honnêtes, qui s'insinuent dans les esprits, & une certaine complaisance qui s'accommode aux differens caracteres des gens, avec lesquels l'on est obligé de vivre. L'honnêteté, dont je parle, ne doit être ni artificielle, ni hypocrite : ceux qui sont honnêtes contre leur inclination, ne le sont pas en toutes rencontres, ni avec toutes sortes de gens. *

¶ Les personnes hautaines s'humanisent quelquefois ; elles sont douces & insinuantes contre leur temperament : pourvû qu'on les flate, & qu'on favorise leur entêtement, on n'a rien à leur reprocher ; mais le moindre mot qui échappe, dont elles se croyent blessées, fait tomber le masque ; elles changent de rôle, & reviennent à leur naturel. Les reproches, les airs de mépris, leurs manieres fieres & insultantes

Digitized by Google

les font connoître telles qu'elles sont, & les rendent fort ridicules.)

C'est un caractere bien méprisable & bien odieux, de vouloir faire le bel-Esprit aux dépens de la Religion & des choses saintes : ceux qui parlent d'un ton railleur des Mysteres qu'ils devroient reverer, font moins voir le brillant de leur esprit, que la corruption de leur cœur. Les Femmes sur tout ne doivent pas se licentier à soûtenir des opinions particulieres en matiere de Religion. Il y a à parier, que celles qui laissent entrevoir qu'elles ne sont que mediocrement touchées des maximes de la Religion, vivent dans le desordre, & qu'elles ont quelque interêt secret à douter des veritez qu'elles combattent.

¶ Quelle idée peut-on avoir de *Celionne*, qui dispute avec chaleur, dans toutes les compagnies où elle se trouve, si l'Ame est immortelle, & qui tient toûjours pour la negative? Quand on n'auroit point d'autre preuve de son libertinage, les sentimens qu'elle a sur ce point essentiel de la Religion, font connoître le déreglement de son cœur. Ceux qui ont l'esprit juste sur ces matieres, devroient, au moins, en parler sobrement ; qu'est-il besoin d'instruire le Public de ces choses, que l'on se devroit cacher à soi-même ?

Il n'y a point de vertu si parfaite, où des actions particulieres ne démentent quelquefois l'habitude qu'on a de faire le bien. La plus grande application d'un honnête homme doit être à cacher si bien ses foibles, qu'on ne s'en apperçoive point, & que personne n'en souffre. Car il ne faut point se flater ; on a toûjours un côté moins beau, par où il ne faut point se montrer. Ce qui fait que mille gens sont décriez, ce n'est pas toûjours qu'ils soient moins vertueux, que ceux qui ont de la reputation ; c'est qu'ils ne prennent pas la peine de dérober aux yeux du monde des défauts & des foiblesses qu'on leur reproche avec justice.

A considerer la vie que menent certains Prélats, il semble qu'ils ayent oublié qu'ils sont les successeurs des Apôtres : leur train, leur équipage, leur dépense, la magnificence de leur table, le grand jeu qu'ils joüent ; leurs manieres, leurs occupations ne sont gueres conformes à la profession qu'ils ont embrassée : Toute leur vie se passe dans une molle oisiveté ; le soin de leurs brebis ne les touche que mediocrement, & l'on diroit qu'ils sont resignez à la reprobation de leurs Dioce-

Digitized by Google

Saints. Aprés cela, ne peut-on pas dire avec un de nos Poëtes modernes ?

Est-ce pour travailler que vous êtes Prélat ?
De votre dignité soûtenez mieux l'éclat.

Les gens de Robe, quand ils sont jeunes, s'ils n'y prennent garde, veulent paroître trop évaporez ; les manieres de la Cour, qu'ils tâchent de copier, & qu'ils copient mal, les jettent hors de leur caractere, & leur donnent un faux air, qui les rend souvent ridicules. Le jeune *Cléon* dégoûté de son collet & de sa robe, ne veut paroître qu'en cravate & en justaucorps ; il ne parle que de chasse, de chevaux, & de chiens, & rarement du *Code* & du *Digeste* ; il est tout le jour à table ; il s'enyvre & jure comme un Capitaine de Dragons.

☞ Si l'on trouve si peu de gens qui réüssissent dans l'art de plaire, c'est qu'on ne s'applique pas assez à remarquer dans les personnes accomplies ce qui les distingue du vulgaire, & dans celles qui ne plaisent point, ce qu'elles ont de rebutant. Rien ne forme mieux l'esprit, que l'usage du monde ; c'est ce qui donne cette teinture de politesse, qu'on n'acquiert qu'en voyant souvent des personnes polies, & en se reglant sur leur modele. Ceux qui commencent à entrer dans le monde, doivent s'étudier avec beaucoup de soin à se faire une reputation d'honnêtes gens. *

On a trouvé le secret de plaire quand on sçait entrer dans le genie des gens que l'on pratique. On aime naturellement à voir ses inclinations & ses goûts approuvez des autres ; & l'on ne peut s'empêcher d'avoir quelque complaisance pour ceux qui se conforment à nos manieres. Si les personnes que vous voyez, sont d'une humeur triste & sombre, il faut composer votre visage, & ne les aborder pas d'un air ouvert & enjoüé : au contraire, s'ils sont dans la joye, ne la troublez pas avec une mine austere, qui semble desapprouver leur enjoüement ; on vous regarderoit comme un homme incommode ; & il est fâcheux de joüer un rolle si desagréable.

On est obligé dans le commerce du monde, de voir des gens de toute espece : C'est une grande habileté de pouvoir s'accommoder à toutes sortes de caracteres ; & le signe le moins équivoque pour faire connoître qu'on a un esprit superieur aux

autres ; est de sçavoir se plier en telle sorte, qu'on s'abaisse & qu'on s'éleve quand il le faut.

Les Sçavans de profession ne peuvent entretenir des ignorans : les personnes polies souffrent dans le commerce des gens grossiers : ceux qui sont d'une humeur enjoüée, veulent toûjours rire ; mais cet enjouëment n'accommode pas les personnes qui ont du chagrin. Les gens trop serieux, & qui ne descendent jamais de leur gravité, sont fort incommodes à ceux qui voudroient se livrer à la joye.

¶ Quel fleau pour la societé, qu'un homme qui a composé un Livre, ou quelque Ouvrage d'érudition ! Il faut avoir la complaisance de l'écouter & de l'admirer : Un Auteur charmé de ce qu'il écrit, croit qu'on a le même plaisir à écouter les lambeaux de son Ouvrage, que lui à les reciter : Enyvré par les éloges de quelques Femmes, qui se piquent de bel Esprit & d'être connoisseuses, il ne s'apperçoit point du rôle qu'il jouë, & que les personnes raisonnables le regardent comme un Pedant & un Fâcheux.)

Pour connoître combien de certains attachemens sont honteux, il faut les regarder dans les autres. L'amour propre est une espece de voile qui nous empêche d'appercevoir l'ignominie de certaines passions qui nous sont cheres. Quand nous voyons les portraits que l'on fait de ceux qui ont les mêmes passions, nous pouvons conclure qu'on ne nous traite pas avec plus d'indulgence. Une jeune fille qui voit comme l'on déchire celles qui s'émancipent trop, peut prendre son parti là-dessus, & se dire à elle-même, que la sagesse & la modestie doit être sa vertu favorite.

Le Public est un juge inexorable, qu'il faudroit ménager plus qu'on ne fait. Il est inutile de se retrancher sur la foiblesse, sur le siecle qui s'est beaucoup relâché de cette haute severité ; on ne reçoit point de si mauvaises raisons. Quelque merite qu'ait une Femme, si elle n'a de la sagesse & de la vertu, on ne compte pour rien tout le reste : on est convenu que l'amour est une tache qui gâte la plus belle vie. Si une Femme n'est modeste, eût-elle d'ailleurs mille bonnes qualitez, de la naissance, de la beauté, elle n'en est pas plus estimée. On le sçait ; tout le monde le dit ; ce sont les premieres leçons que l'on fait aux jeunes filles ; on ne laisse pas d'aller son train.

(Il n'a de rien servi à *Plautine* d'être la plus belle de *Fran-*

ce : on n'a jamais vû un plus grand air, ni plus d'agrémens ; les beautez de l'esprit relevoient encore les charmes de sa personne ; mais les foiblesses du cœur ont empoisonné tout son merite : elle étoit faite pour être adorée, si elle eût été plus fiere : elle prenoit la loi de ses Amans, au lieu de leur commander avec cette severité imperieuse, qu'elle eût pû prendre, si elle eût été moins foible : quoi qu'elle eût assez de bien, peu de gens ont voulu se hazarder à la demander pour épouse, à cause de son humeur coquette, & tournée aux intrigues & à la galanterie ; sa beauté, son bien, sa naissance n'ont pû empêcher qu'on ne la regardât que comme une bonne fortune.]

Je ne comprens pas comment des Femmes qui joüent un grand jeu, & qui ne voyent que d'autres femmes aussi décriées qu'elles, qui passent les jours & les nuits avec des hommes dans des maisons publiques, veuillent se donner pour prudes, & qu'elles trouvent mauvais, qu'on ait des soupçons de leur vertu. Une vie si irreguliere est une marque d'un esprit gâté & d'un cœur corrompu.

Ceux qui aiment encore le monde, quand le monde ne les aime plus, sont fort à plaindre. Un visage usé & sillonné de rides, figure mal parmi des visages où brille le feu de la jeunesse. Ce n'est plus le temps de se laisser aller à des joyes évaporées, quand on est vieux : & si l'on prend un air serieux & reservé, on gêne les jeunes gens, qui ne pensent qu'à se réjoüir, & qui ne respirent que la galanterie & la gayeté.

¶ A parler en general, les personnes avancées en âge paroissent incommodes & redoutables à la jeunesse, à cause de la disproportion des sentimens, à moins qu'on ne s'humanise, & qu'on ne descende à des puerilitez, qui ne conviennent nullement au serieux de la Vieillesse ; il faut sçavoir prendre son parti, se retrancher avec ses pareils, ne plus songer à faire les agréables & les enjoüez, quand le temps des agrémens est passé.)

Une vieille femme qui épouse un jeune homme, est-elle en droit de se plaindre des mépris qu'il a pour sa personne ? Je sçai qu'il est obligé d'avoir de la complaisance, & de la recompenser par quelque assiduité, de la dépense qu'elle fait pour lui ; mais si elle exige autre chose, si elle veut des soins empressez, de l'amour, de la tendresse, elle est bien éloignée de son compte. *Dorine* a cinquante ans ; elle a épousé

Philiste, qui n'en a que trente, qui est beau & bien fait, qui aime la grande dépense & le grand jeu. *Dorine* a beaucoup d'empressement pour ce jeune époux ; elle lui donne de quoi joüer ; il a un bel équipage ; il fait grand' chere ; il n'aime point *Dorine*, il la méprise, il n'a nuls égards pour elle; c'est un mal-honnête homme : la bienseance l'oblige à remplacer, par quelques dehors, le peu d'amour qu'il a pour sa vieille épouse, & qui fournit liberalement les fonds dont il a besoin pour les dépenses qu'il fait.

Le dessein qu'une femme a formé d'épouser un homme, avec qui elle entretient une étroite liaison depuis long-temps, ne la justifie point devant le monde ; on ne penetre pas ses intentions, & l'on a droit de se scandaliser d'un commerce établi qui dure trop, quand même il ne s'y passeroit rien de criminel. La reputation est quelque chose de si delicat, la foiblesse est si grande, le penchant qu'on a à juger mal de son prochain, est si naturel, qu'on ne sçauroit apporter trop de précautions, ni prendre trop de mesures pour se ménager avec le Public, & pour empêcher les gens de médire.

C'est un assortiment bizarre, que le mariage d'un vieillard avec une jeune fille. De telles alliances exposent les femmes à tomber en de grands desordres. Les caresses d'un vieil époux dégoûtent une jeune épouse. La disproportion d'âge fait naître de l'antipathie, parce que naturellement on aime son semblable, & que le froid & les chagrins de la vieillesse s'accordent mal avec le feu & les agrémens de la jeunesse.

Un homme avancé en âge, dégoûtant, incommodé, accablé de fluxions, prétend-il fixer le cœur d'une jeune fille, éveillée, aimable, & qui aime le plaisir ? Il raisonne mal, s'il se flate que ses richesses lui seront d'un grand secours pour se faire aimer, ou que ses petits soins & sa complaisance diminueront le dégoût que sa personne inspire. Cet empressement, cette envie de plaire, ces minauderies, le rendent encore plus desagréable. Les caresses d'un homme, qu'on n'aime pas, sont fades, & font soûlever le cœur d'une jeune femme, qui cherche quelquefois à se dédommager, avec des gens plus agréables, de l'ennui que lui cause un vieil époux.

C'est s'abuser de croire qu'on puisse se soûtenir par les agrémens, quand on est vieux. Un homme que ses emplois, ses services, son merite personnel rendent recommandable, est respecté & recherché à cause des secours qu'on en attend : mais

s'il veut faire l'agréable, il sort de son caractere, & perd une partie de son merite: plus il se radoucit pour plaire aux gens, plus il s'en fait mépriser; & quoi qu'ils le ménagent, ils le regardent souvent comme un ridicule.

Les Maris sont obligez d'être honnêtes & complaisans envers leurs Femmes; mais cette complaisance ne doit pas aller jusqu'à la bêtise. Les Femmes en abusent quelquefois, & quand elles prennent l'ascendant, leur empire est tyrannique. On diroit à voir la conduite de certaines femmes, & l'air de hauteur dont elles traitent leurs maris, qu'elles ne les regardent que comme leurs hommes d'affaires, & comme les intendans de leurs maisons, qui sont chargez de tous les soins & de toute la peine du domestique, où elles n'ont aucune part.

L'avarice est un contrepoids au merite, & qui fait pancher la balance. Ce vice seul suffit pour faire tomber dans le ridicule, des gens qui se feroient distinguer par d'autres bonnes qualitez. On méprise un Amant avare, un Devot interessé, celui qui bâtit & qui gâte son ouvrage, par une épargne mal entenduë, qui a un train délabré, & qui se refuse les choses les plus agréables & les plus necessaires.

L'emportement des peres & des meres n'est pas un bon moyen, pour ramener les enfans à leur devoir: quand ils ont tort, il faut les punir avec moderation, & leur laisser entrevoir la tendresse qu'on a pour eux, même en les châtiant. Les enfans de leur côté ne doivent jamais manquer de respect pour leurs parens, quelques traitemens rigoureux qu'ils en reçoivent. La dureté des uns n'autorise point la revolte des autres.

On ne se fait pas toûjours aimer des gens, à qui l'on rend de grands services. Je ne sçai par quel caprice on est naturellement gêné avec ceux à qui l'on a de grandes obligations; on ne rencontre leurs yeux qu'avec quelque espece de chagrin.

Une liberalité mal-entenduë ne fait point d'honneur; il faut être liberal avec distinction, & placer ses bienfaits avec quelque discernement. Que coûteroit-il d'accompagner ses presens de quelque parole obligeante, qui en releveroit le prix?

¶ Peu de gens aiment à faire des liberalitez, on ne regarde qu'avec une espece de repugnance ceux qui demandent. Ce sentiment est bas, & il faut empêcher qu'il ne paroisse: Si vous vous rendez aux prieres de vos amis, faites en sorte que les agrémens de votre visage accompagnent le plaisir que vous

Digitized by Google

leur faites, & les persuadent, que vous avez une envie sincere de les obliger.)

Les bienfaits augmentent ou diminuent l'amitié, selon les differentes circonstances qui les accompagnent : le cœur se soûleve contre ceux qui laissent remarquer le regret qu'ils ont de faire plaisir. Il faut autant d'art pour donner, que pour refuser : un refus temperé par de certains adoucissemens & par une grande démonstration de sincerité, ne rebute point les personnes raisonnables.

☞ Pour se faire au goût du monde, il faut rendre à chacun ce qu'il a droit d'exiger de nous : nos superieurs demandent du respect, de la déference, & de la soûmission : nos égaux de la civilité & de la douceur : nos parens de l'amitié : nos amis de la tendresse & de la confiance : tout le monde de la bonne foi, & les services qui dépendent de nous dans les occasions, où l'on a besoin de notre secours : il faut aider les malheureux par charité, & nos ennemis par generosité ; mais que ce soit sans faste & sans flaterie, sans bassesse & sans interêt. *

C'est choquer toutes les regles de la Bienséance, que de traiter familierement des personnes élevées au-dessus de nous par leur qualité, par leur rang, par leurs emplois, par leur âge. La familiarité ne se peut permettre que d'égal à égal ; & quoi que les gens se relâchent quelquefois de leurs droits, il ne faut jamais oublier son devoir, ni se dispenser de les traiter avec le respect qui leur est dû. *Vrasyle* est Mousquetaire depuis six mois ; il parle avec la même liberté, la même familiarité, le même enjouëment à celui qui est à la tête de la Compagnie, que s'il parloit à l'un de ses Camarades ; il l'entretient de ses bonnes fortunes, il lui fait le détail de toutes ses avantures, d'un air assuré, qui ne convient qu'à un sot, qui ne sent pas qu'on se moque de lui, & qu'il blesse la bienséance.

On revient plus aisément des sottises de l'esprit, que des sottises du cœur ; le cœur s'attache & se fixe ; l'esprit est plus volage & plus leger. Les retours, que l'on fait sur soi-même, aident à corriger les extravagances de l'esprit ; mais l'attachement du cœur empêche les reflexions.

Le défaut d'esprit est souvent cause que beaucoup de belles femmes ne sont pas aimées autant qu'elles paroissent aimables : leur beauté plaît, mais leurs manieres sont rebutantes : c'est une espece de contrepoison, pour dissiper le charme de leurs agrémens.

Digitized by Google

La modestie est tellement attachée à de certaines professions & à de certains caracteres, que pour peu qu'on se relâche là-dessus, on perd toute l'estime qu'on avoit acquise ; le Public est tout étonné de voir de certaines gens vivre avec tant de licence, & se donner des libertez qui leur conviennent si peu. *Eugene* a mille belles qualitez : il a de l'esprit & du manége, il est homme souple, insinuant : ce seroit un homme accompli, s'il pouvoit se défaire d'un défaut unique, qui empoisonne, si l'on peut parler de la sorte, tout son merite, & qui fait qu'on est moins touché de ses beaux talens ; il a des manieres trop libres avec les femmes, quoi que sa profession & ses emplois demandent de lui plus de reserve & plus de retenuë.

C'est une grande cruauté de mépriser les gens, parce qu'ils sont dans le malheur : N'ont-ils pas déja assez de leurs chagrins particuliers, sans y ajoûter encore la raillerie ou l'insulte ? Les noms offensans de *miserable*, de *faquin*, de *gueux*, ne doivent point être en usage parmi les personnes polies ; ni tous les autres termes injurieux, ausquels on a joint quelque idée de mépris.

Les Dames qui passent la plus grande partie de leur vie à la campagne, sont d'ordinaire moins polies que celles qui font leur sejour dans les grandes Villes, parce qu'elles s'étudient moins à plaire : occupées de leur ménage & de leurs affaires domestiques, elles negligent les agrémens, qui ne leur sont pas d'un grand usage. On ne se donne pas beaucoup de peine, quand on ne songe à plaire qu'à son mari.

Les Femmes se plaignent depuis quelque temps, que les hommes sont impolis, peu complaisans, brutaux ; à qui faut-il s'en prendre ? Si elles étoient moins apprivoisées, les hommes seroient plus soûmis & plus respectueux. On ne peut avoir d'estime pour les Coquettes, quelque belles choses qu'on leur dise, & quelques loüanges qu'on leur donne : elles amusent pour quelque temps ; mais un commerce qui n'est fondé ni sur l'estime, ni sur le respect, ne peut être de longue durée.

Le desir de plaire est naturel aux femmes ; on ne doit point leur en sçavoir mauvais gré, quand elles n'ont point de vûës particulieres, & que ce desir demeure dans le general. Un mari qui remarque dans la conduite de sa femme quelque inclination qui le blesse, peut en témoigner du ressentiment, pourvû qu'il évite l'éclat ; c'est le dernier malheur du maria-

Digitized by Google

ge, & l'écueil de la tendresse, qui en doit faire toute la douceur.

La morale des Dames est un peu tombée dans le relâchement, elles ne soûtiennent pas avec assez de fierté l'empire que leur beauté & leur merite leur donne naturellement sur les hommes. On n'osoit autrefois s'émanciper devant elles : les hommes ne sont pas aujourd'hui si scrupuleux : on leur tient des discours qui se sentent un peu de la liberté du siecle. Les plus prudes n'en paroissent point allarmées, pourvû qu'on se serve de termes équivoques & enveloppez. Celles qui font semblant de s'en formaliser, le font d'une maniere affectée, qui laisse entrevoir leurs veritables sentimens.

Une femme dont la conduite n'est pas reguliere, peut-elle ignorer les contes médisans qu'on fait d'elle ; & si elle n'ignore pas les satires qui courent à sa honte, comment a-t-elle le front de paroître ? Quelque beau semblant qu'elle fasse, la perte de sa reputation lui fait passer de tristes momens ; les plus emportées ont toûjours quelque reste de modestie ; elles ne peuvent s'empêcher de loüer & d'estimer les femmes, dont la vertu fait honneur à leur sexe : quoi qu'elles s'abandonnent à leur penchant, elles ont de temps en temps des intervalles de raison, où elles ne se pardonnent pas leurs dereglemens.

L'inutilité de la vie des femmes est la premiere source de leurs desordres : elles ne sçavent à quoi passer le temps, pour se garentir de l'ennui, qu'elles redoutent plus que toutes choses ; de là viennent le jeu, & d'autres divertissemens encore plus criminels ; la plûpart n'aiment point la lecture ; les Livres qu'elles lisent, leur gâtent l'imagination, & tournent leur esprit à l'amour & aux intrigues. Ce n'est pas pour s'instruire qu'elles ont recours aux Livres, c'est pour apprendre les avantures des autres femmes, & tous les détours dont on peut se servir pour faire réüssir une intrigue.

Il semble que ce soit un paradoxe de dire qu'une femme est moins raisonnable, & souvent moins aimable, plus elle a d'esprit. L'esprit est l'instrument des dereglemens de leur cœur ; la vivacité les rend inconstantes ; si elles ont de la penetration, elles en sont plus artificieuses & plus malignes. L'experience fait voir tous les jours, que les plus médisantes, les plus satiriques, les plus fourbes, les plus coquettes, les plus emportées ont plus d'esprit que l'ordinaire des femmes ; leurs vices croissent selon la mesure de leur esprit, dont elles font un mauvais usage.

Digitized by Google

La plûpart des femmes sont incomprehensibles, leur caractere n'est point net, ni développé ; c'est une énigme : la même femme est prodigue dans tout ce qu'elle dépense, & avare dans tout ce qu'elle épargne ; incapable de se tenir dans une juste mediocrité, elle haït aujourd'hui jusqu'à la fureur celui qu'elle aimoit hier jusqu'à l'emportement ; elle a des desirs violens pour une chose, qu'elle méprise au moment qu'elle la possede. Mais ce qui est encore de plus incomprehensible, c'est que les hommes qui connoissent les défauts & les mauvaises qualitez des femmes, qui en sont les témoins, & qui en souffrent, n'en puissent guerir. Des hommes si sages, des têtes si fortes, se laissent éblouïr par un coup d'œil & par l'éclat d'un beau visage.

Les loüanges seduisent les femmes, & les empêchent de se corriger ; elles auroient moins de défauts, si on ne leur donnoit point tant d'encens ; elles ne sont inciviles, fieres, méprisantes, hautaines, que parce que leurs adulateurs les mettent au-dessus de toutes les autres femmes, & qu'elles ne veulent plus se dégrader de cette superiorité imaginaire.

C'est par un orgueil delicat, ou par amour propre, que la plûpart des femmes prennent le parti de la devotion, aprés avoir joüé un autre rolle. Cette devotion, dont elles se parent, est un état assez commode pour passer de la vie la plus licentieuse à cette vie austere, qui leur fait tant d'honneur dans le monde ; il n'est pas necessaire de changer de maximes, il suffit de changer d'habit. Ce n'est pas pour être plus humble, plus modeste, plus endurante, plus mortifiée, qu'une femme allonge ses manches, & qu'elle remplit son sac d'heures & de chapelets : c'est pour joüir plus commodément de tous les agrémens de la vie, sans que le monde y trouve à redire. On doit à un certain âge la bienséance d'un serieux, dont on ne peut se dispenser sans se rendre ridicule : on n'ose plus se permettre les plaisirs d'éclat, mais l'on trouve des moyens pour se satisfaire à petit bruit.

Une femme d'esprit, qui se croit telle, & qui est bien persuadée qu'elle a un genie superieur aux autres femmes, regarde en pitié tout le reste du Genre humain. On ne le croira peut-être pas ; mais il est fort aisé de s'en convaincre par l'experience, que plus une femme a d'esprit, moins elle a de sens commun : si l'on examine le caractere de celles qui ont ruiné leurs affaires domestiques, qui sont tombées dans le dé-

Digitized by Google

tri par le déreglement de leur conduite, avec lesquelles personne ne peut vivre, & qui ne peuvent vivre avec personne, on trouvera, sans y manquer, que toutes ces femmes avoient un grand esprit & un mediocre jugement.

Clorine lit toutes sortes de Livres, bons & méchans, sans choix & sans goût; elle ne lit pas pour s'instruire, elle veut avoir la gloire d'avoir lû, & de citer les noms de plusieurs Auteurs: c'est tout ce qu'elle retient de ses lectures. Il lui en est encore demeuré une grande présomption, qui paroît dans la critique severe qu'elle fait de toutes sortes d'Ouvrages, quelque excellens qu'ils puissent être, & qu'elle déchire impitoyablement. *Clorine* veut passer pour connoisseuse, à quelque prix que ce soit, aux dépens même de son jugement, dont elle laisse voir la foiblesse.

Le Sage l'a dit, qu'une femme prodigue ruïne la meilleure maison; cette dissipation est déraisonnable & criminelle. Mais la plûpart des femmes ont à craindre l'autre extrémité; elles sont naturellement économes; loin de donner dans le superflu, elles retranchent le necessaire; elles souffrent les premieres de leur épargne, & font souffrir tout le monde. Si elles ajoûtent l'habitude au penchant, elles deviennent incorrigibles; ces grands raffinemens d'économie les rendent fort méprisables, gauchissent leur droiture naturelle, & alterent leurs bons sentimens: il ne faut que ce foible pour les décrier, quelque merite qu'elles puissent avoir.

Quels desordres ne cause point dans une maison, une femme qui aime le jeu, & qui risque de grandes sommes? La discorde, les chagrins domestiques, la ruïne entiere des affaires, sont la suite inévitable de cette passion, qui devient enfin fureur & frenesie. Il est rare de voir les femmes guerir d'une grande passion: il n'y a que la pauvreté & le délabrement de leurs affaires qui puissent les bannir du jeu. *Melantine* demande l'aumône pour joüer, aprés avoir tout perdu: l'une de ses parentes l'a retirée chez elle par compassion; elle lui fournit, avec des habits & un logement, toutes les choses necessaires à la vie; mais la déroute de ses affaires n'a pû éteindre la passion qu'elle avoit pour le jeu; elle se mêle parmi la canaille, pour joüer le peu d'argent qu'elle ramasse, & qu'elle a la lâcheté de mendier. Si la fortune la regarde d'un œil plus favorable, & qu'elle fasse quelque gain, elle risque en un jour les petits profits de plusieurs mois; incapa-

Digitized by Google

ble de se corriger par ses malheurs passez, & toûjours flatée de l'esperance de revenir sur l'eau, quoi qu'elle soit abîmée sans ressource, elle mene une vie qui donne de la compassion à ceux qui l'ont vûë dans un état tout different de celui où elle est à present.

Le temperament des femmes devroit les éloigner des Procés : leur indolence, leur paresse naturelle, l'amour des divertissemens & des plaisirs, le soin de leurs ajustemens & de leur beauté : mais quand elles y sont embarquées, elles ont d'autres qualitez qui les y retiennent. Elles sont plus indociles que les hommes, plus entêtées, plus interessées, plus opiniâtres, elles entendent moins raison. L'orgueil, le dépit, la honte de ceder leur fait continuer une plaidoyerie, où leur interêt n'a plus de part; elles veulent contenter leur vanité ou leur vengeance. Rien n'est plus à plaindre qu'une femme qui sçait les raffinemens de la chicane, par un long usage du Barreau. Il se fait alors une revolution dans son temperament; l'agitation des affaires lui tient lieu de promenades, de plaisirs, d'intrigues : Les femmes ne sont pas naturellement ennemies des disputes, des querelles, des broüilleries, du divorce; ainsi le tumulte des procés leur devient dans la suite une occupation agréable, parce qu'elle nourrit le penchant qu'elles ont à quereller, à haïr, à médire, & que c'est une source inépuisable de plaintes, de reproches, d'invectives. Elles y trouvent même de quoi satisfaire des passions plus cheres & plus delicates. Leurs charmes sont d'un grand secours pour fléchir des Juges, & pour les engager dans leurs interêts; elles s'étudient à plaire, & mettent tout en usage pour les seduire; l'art seconde la beauté; & quand leurs artifices ont réüssi, elles s'en applaudissent comme d'un triomphe. La haine ne fait gueres moins de peine & moins de plaisir à une femme, que l'amour : il semble même qu'elle soit plus vive & plus animée, & qu'elle lui cause des mouvemens plus violens : le procés est le triomphe de cette passion, qui réveille toutes les autres, parce que la gloire & l'interêt sont les deux ressorts qui font mouvoir l'ame des Plaideurs; voila ce qui rend les procés éternels, sur tout quand ce sont des femmes qui s'en mêlent; il est rare de les voir entrer dans quelque accommodement; la préoccupation leur ôte la liberté d'écouter les bons avis qu'on leur donne; plus on apporte de raisons pour les convaincre, plus leur obstination trouve de détours

pour

Digitized by Google

pour les éluder ; la fin de la vie dévance celle du procés ; & le dernier soûpir d'une femme de ce caractere est poussé par le regret qu'elle a de laisser son entreprise imparfaite.

On voit des femmes qui ont de la force d'esprit & le discernement tres-juste, qui sont capables d'une genereuse resolution & des plus hautes entreprises : Mais, à parler en general, elles sont nées plus delicates & plus foibles que les hommes : c'est ce qui fait qu'elles ont tant d'indulgence pour elles-mêmes, & qu'elles veulent toûjours être flatées ; leur esprit se remplit de préjugez, & se tourne à la bagatelle ; quand elles ont pris leur parti, elles le soûtiennent opiniâtrement, quoi qu'elles soient naturellement volages & inconstantes. Il est difficile de les retirer de leurs amusemens, pour les occuper à quelque chose de plus serieux, à moins qu'elles n'ayent quelque violente passion, qui l'emporte sur le naturel. Cet interêt nouveau qui les occupe, les entraîne, pour ainsi dire, hors d'elles-mêmes, & leur fait trouver dans leur propre fonds des ressources ausquelles elles n'auroient jamais pensé : elles deviennent hardies & entreprenantes ; les peines, les perils, les traverses, rien ne les épouvante ; les oppositions les irritent, & font qu'elles se roidissent contre tous les obstacles ; elles ne murmurent point contre les plus longues fatigues, pour acheter un petit plaisir.

FIN.



Digitized by Google

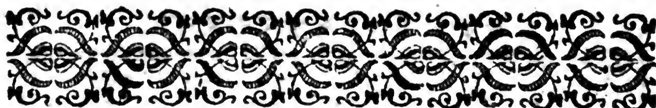


TABLE DES MATIERES.

A.

B.

C.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

S.

T.

V.

Digitized by Google

FIN.



Digitized by Google



TABLE ALPHABETIQUE DES CARACTERES.

A.

B.

C.

FIN.

Digitized by Google

Oeuvres de Mr. l'Abbé de Bellegarde
les Metamorphoses d'Ovide 8 3 vol. fig.
Reflexions sur ce qui peut plaire ou déplaîre 12 2 vol.
--- sur le ridicule & la politesse des mœurs 12 2 vol.
Regles de la Vie civile 12
Reflexions sur l'Elegance 12
Imitation de Jesus-Christ 12 2 vol.
Modeles de conversations 12
l'Art de connoître les hommes 12
Caractere d'Epictete 12
l'Eduction parfaite 8
Lettre curieuse de litterature & de morale 8
l'Art de connoître les hommes.

1451 1454497
Digitized by Google

Digitized by Google